

Léopold Lecomte

Souvenir de son amie

Mary Leglaire

Le 1 Janvier 1873

VOYAGE

AUX

PAYS AURIFÈRES

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.



Un placer en Californie.

VOYAGE

AUX

PAYS AURIFÈRES

AFRIQUE, MEXIQUE, CALIFORNIE

PÉROU, CHILI, NOUVELLE-CALÉDONIE, AUSTRALIE, RUSSIE

PAR

LE CAPITAINE A. C. DE LA CARRIÈRES

ILLUSTRÉ DE 12 GRAVURES A DEUX TEINTES

et d'un très-grand nombre de vignettes sur bois.

PAR J. B. ARNOUT PÈRE.



PARIS

LIBRAIRIE DE A. COURCIER, ÉDITEUR.

9, RUE HAUTEFEUILLE, 9.



CHAPITRE PREMIER

Un *Bronche* dans les Pyrénées, légende populaire de la montagne; *la Mouche jaune de safran*.— Sens mystérieux de la légende : rôle de l'or dans la civilisation.



Mes premiers souvenirs d'enfant se rapportent aux années passées chez mon père nourricier, le bonhomme Etcheverry, gardeur de moutons à Moleins, près du gave d'Oloron.

Le père Etcheverry était de la vieille et pure race escualdunac, et on ne se rappelait pas une mésalliance dans la famille. Aussi, langue, mœurs, traditions, tout était intact chez ce Vascongade sans mélange. Descendant, sans le savoir, des vieux Ibères qui précédèrent les Keltes dans la Gaule, le père Etcheverry était le vrai type du Basque véritable. On se figure ordinairement le Basque chétif, maigre, alerte, gai, toujours content de son sort et s'accommodant à tout. C'est une erreur. L'Escualdunac, fils des vieux

Ibères descendus des plateaux caucasiens pour peupler l'ouest de l'Europe, est grand, vigoureux; ses os sont énormes, sa chevelure châtain clair, ses yeux bleus, son angle facial admirable. Il est, non pas triste, mais rêveur, mélancolique, porté aux impressions poétiques, invinciblement attaché aux vieux usages.

Tel était le père Etcheverry. De plus, le père Etcheverry était berger, comme je l'ai déjà dit; or, au pays basque, berger ou *bronche*, c'est tout un, et *bronche*, s'il vous plaît, veut dire sorcier.

Je le vois encore, le brave homme, debout sur quelque rocher dominant le gave, sa houlette en main, sa grande taille se dessinant sur le manteau de neige de la montagne, le front soucieux, l'œil à la recherche de quelque mystérieuse et invisible forme. Enfant, je n'attachais guère d'importance aux mélancolies du vieux berger. Plus tard, j'en voulus connaître la cause, et, pendant les vacances de ma rhétorique à ma philosophie, un jour que j'avais accompagné le père Etcheverry dans un *port* ou passage de contrebandiers où je devais trouver un guide pour parcourir les Pyrénées espagnoles, j'interrogeai le vieux berger sur l'objet de ses rêveries habituelles.

J'étais devenu un homme, j'étais presque de la famille, je parlais aussi bien qu'Etcheverry lui-même cette langue primitive, simple et grandiose, qui s'est conservée pure et sans alliage depuis la dispersion des enfants de Noé dans la plaine de Sennaar. Le pâtre pouvait donc me confier ses secrets, et, me faisant asseoir près de sa chèvre favorite couchée à l'ombre d'un pin de montagne, il me raconta ses idées, ses espérances, ses traditions.

Berger de père en fils, Etcheverry était né bronche ou sorcier, comme d'autres naissent rois ou princes. Il avait reçu de son père la mystérieuse investiture, avec l'accompagnement ordinaire de secrets, de recettes pour la guérison des hommes et des animaux, pour le détournement des sorts et autres attributs du métier de berger.

Mais ce n'était là que le courant de la profession. Le vieux secret du fin bronche était ailleurs. C'est ce secret qui plissait les lèvres du vieillard, qui donnait à son grand œil bleu pâle ce regard mélancolique. Ce secret, Etcheverry me le confia : avait-il désespéré d'atteindre le but ou commençait-il à douter lui-même ? c'est ce que je ne saurai jamais.

Donc Etcheverry, depuis son enfance, depuis qu'il maniait une houlette et qu'il parcourait les ports et les gaves suivi d'un troupeau, était à la recherche de la *mouche jaune de safran.*

La mouche jaune de safran, c'est l'éternel cauchemar du bronche des Pyrénées. Cet insecte est immortel et les yeux d'un homme vulgaire ne sauraient l'apercevoir. La mouche mystique se nourrit de graine de fougère, cette semence qui, pour les bergers, remplace l'anneau de Gygès et donne le don d'invisibilité. Quand un bronche, pieux de cœur et initié aux secrets de sa profession, l'aperçoit, il n'a qu'à la suivre jusqu'à ce qu'elle s'arrête et se pose sur une fleur. S'il réussit à la saisir, ses yeux se dessilleront et il verra les trésors les plus profondément cachés dans les entrailles de la terre. Tout l'or créé par Dieu sera son esclave et il sera le plus riche des hommes.

Un jour, me dit sérieusement Etcheverry, un berger de Pey-

réhorade, homme habile et consommé dans sa profession, réussit à voir la mouche jaune de safran. Elle n'était guère plus grosse qu'une abeille, mais corps, ailes, tête et pattes, tout chez elle était d'un beau jaune d'or luisant, tirant sur le rouge. L'homme suivit la bienheureuse mouche, abandonnant dans ses transports de joie chien et moutons à la garde de Dieu. La mouche mystérieuse voletait avec un frémissement d'ailes métallique, comme pour exciter l'ardeur du chasseur de trésors. Elle traversait les gaves et lui aussi, plongé dans l'eau froide jusqu'à la ceinture, les traversait sans s'inquiéter des cailloux aigus qui déchiraient ses pieds. Elle montait jusque sur les cimes escarpées connues seulement de l'isard et du chasseur et il montait, elle descendait et il descendait avec elle.



La nuit vint, le berger se désespérait, craignant de voir le pré-

cieux insecte échapper à ses regards. Mais l'or étincelant de la mouche brillait dans les ténèbres comme au soleil. Son corps phosphorescent éclairait la montagne. Le berger marcha donc toute la nuit ; il marcha le second jour encore et toujours la mouche était à la même distance de sa main. Enfin, parti des montagnes qui dominent l'Océan, le berger, pâle, hagard, les pieds en sang, les reins brisés, arriva sur un plateau d'où l'on découvrait une autre mer, la mer bleue de la Provence et de l'Italie, la chaude mer de l'Espagne, la Méditerranée.

Il était midi, le soleil brillait et brûlait, comme jamais il ne brille et ne brûle dans nos Pyrénées de Navarre. La mouche tourbillonna, plana, puis tout à coup s'abattit sur une fleur jaune comme elle, qui croissait dans l'anfractuosité d'un rocher. Le berger s'approcha, le cœur palpitant, oubliant ses douleurs, ses fatigues : il retenait son haleine, il tremblait de voir s'échapper sa proie. Enfin il se baissa d'un mouvement rapide et enleva fleur et mouche dans sa large main.

La mouche prisonnière piqua la main qui la retenait, et la douleur fut si profonde, si terrible, que, dans son angoisse, le berger ouvrit la main et la mouche jaune de safran s'envola pour ne plus reparaître.

Mais il l'avait tenue en sa possession un instant et c'était assez. Il avait la double vue : ses yeux perçaient les entrailles de la terre et y découvraient des couches énormes du précieux métal. Trésors enfouis par les fées, louis d'or cachés ou perdus par le voyageur dans la montagne, filons précieux incrustés dans les veines les plus cachées du quartz ou dans le caillou roulé des torrents, rien

n'échappait à sa vue. Il devint riche, riche comme un homme ne saurait l'être sans l'aide des puissances mystérieuses.

Mais aussi, à mesure qu'il devenait riche, son front s'assombrissait; la couleur jaune de l'or envahissait ses yeux et ses joues. En perçant sa main, la mouche jaune de safran l'avait piqué au cœur. Il mourut bientôt au milieu de ses trésors.

Voilà dans toute sa naïveté la poétique légende de la mouche jaune de safran. Etcheverry l'avait rêvée, l'avait poursuivie dans ses contemplations solitaires; mais il avait eu le bonheur de ne la rencontrer jamais.

Et maintenant, dans cette vieille tradition escualdunac, descendue en droite ligne du Caucase, n'y a-t-il pas un merveilleux enseignement? Cette mouche terrible, qui, la première sans doute, s'envola de la boîte de Pandore, n'est-ce pas la folle vision de l'or lui-même, n'est-ce pas la personnification du précieux et funeste métal? Invisible à tous, hormis à quelques prédestinés, elle ne se laisse atteindre qu'à force de fatigues et de douleurs, et quand on l'a enfin conquise, quand on croit tenir le bonheur, elle tue !

Frappé des leçons de cette merveilleuse légende, j'ai toujours, depuis le récit d'Etcheverry, observé avec une profonde inquiétude les misères de l'homme à la recherche de l'or. J'ai cherché le mot mystérieux de ces décevants mirages que le fauve métal crée depuis les premiers temps pour les yeux de l'humanité. Et cette leçon, je crois l'avoir comprise, ce mot mystérieux, je l'ai trouvé, je veux vous le dire.

Non, ce n'est pas une puissance satanique dont la malveillante intention a créé l'or pour le malheur de l'homme. C'est la Provi-

dence elle-même qui s'est servie de l'attraction invincible qu'exerce sur nous l'or, pour accomplir ses vues secrètes et pour féconder l'univers. Il y a un dessein évident dans les appâts dorés semés sous les pieds de toute société humaine qui commence ; c'est là en apparence le but des premiers efforts, des premiers travaux de l'homme, mais en réalité ce n'en est que l'occasion et l'or est l'amorce de la civilisation.

Cette vérité, celui-là l'aura bientôt comprise qui m'aura suivi, à travers l'espace et le temps, partout où Dieu a placé l'or dans les flancs de la terre. C'est un voyage aux pays de l'or que nous allons entreprendre. Comme le berger des Pyrénées, nous irons jusqu'au bout du monde, à la suite de la *mouche jaune de safran*, non pour la saisir, mais pour lui arracher son précieux secret bien autrement fécond que tous les trésors du globe.





CHAPITRE DEUXIÈME

La passion de l'or, son histoire dans les temps antiques. — Les fils de Japhet, Prométhée. — Les Argonautes, l'or en Colchide. — Hercule à Gadès, l'or du jardin des Hespérides. — L'or en Thessalie. — L'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer et de houille. — L'or en Asie; le Pactole, Midas et Crésus; Ophir et Saba. — L'or au moyen âge, but des découvertes : le Paradis terrestre, la fontaine de Jouvence, Cipangu la dorée, l'Eldorado. — L'or des creusets, l'alchimie et la chimie. — Le trésor de Saint-Cosme.

Et d'abord, avant de partir pour explorer les mines des continents divers, jetons ensemble un regard sur le passé et suivons, dans les différentes époques de la tradition humaine, la trace douloureuse et féconde laissée par la passion de l'or.

La première des civilisations connue, celle du peuple hébreu, suit, sous la main de Dieu lui-même, un développement normal. Poussée dans une voie mystérieuse, elle n'a pas à demander ses

développements à l'inquiète activité des sociétés humaines. Le peuple hébreu est un peuple de pasteurs et de soldats au service de Dieu.

C'est après la dispersion, c'est lorsque la société primitive s'éparpille en sociétés diverses que naît vraiment la responsabilité humaine, le labeur fécond en punitions et en espérances. Des trois fils de Noé, celui qui choisit en apparence la plus mauvaise partie de l'héritage paternel, c'est Japhet, dont la race va s'étendre des sommets du Caucase aux plaines glacées de la vieille Europe. Eh bien ! la nécessité même du travail, les rudes épreuves d'un climat de fer imprimeront à cette race un cachet de grandeur et d'énergie qui manquera éternellement aux fils de Sem et de Cham, placés sur des continents favorisés du ciel.

Aussi, les premières découvertes, les premières recherches, les premières misères du génie de l'homme ont-elles pour théâtre les versants septentrionaux du Caucase. Rappelez-vous l'ingénieuse tradition de Prométhée. Le fils de Japhet, ce premier père de la race caucasique, lutte avec la divinité elle-même, et il lutte pour lui arracher le feu. Civilisateur puni pour son génie même, il est condamné à d'immortelles souffrances pour avoir voulu dérober le secret divin.

Vous allez voir si sa race est digne de lui.

Son fils Deucalion descend des montagnes de Thessalie et peuple la Grèce. Voilà les Japétides en possession d'une contrée moins sauvage, d'un sol moins inclément. Des premiers Pélasges aux temps héroïques, de Deucalion à Jason, la race grecque s'établit, se dégrossit. Puis arrive le moment où elle devra s'épancher au

dehors et propager sa civilisation naissante. Quel sera l'aimant de cette féconde exode ? L'or.

Un bruit s'est répandu en Grèce, que, par delà les mers, dans les montagnes du continent asiatique, sont cachés d'immenses trésors symbolisés par la toison de Phryxus. Une expédition s'organise. Jason en sera le chef, Tiphys en sera le pilote, Orphée le poëte inspiré des Dieux. Esculape y représentera la science bienfaisante, Nestor la naissante sagesse, Lyncée la pénétration et la subtilité des sens, Hercule la force et le courage. Médée, la magicienne Médée, ce sera, si vous le voulez, la passion de l'inconnu. Le navire *Argo* est équipé, les voiles s'enflent et l'expédition aborde en Colchide.

Nous autres modernes, nous aimons assez le positif, et nous ne nous faisons pas faute de dépouiller le mythe de ses ailes d'or. Qu'était-ce donc, au juste, que cette *toison d'or* qui attirait à elle tout ce que la Grèce héroïque renfermait de puissants, de vaillants, d'habiles? *La toison d'or*, ce n'était que la première incarnation de la *mouche jaune de safran.*

La Colchide représente à peu près l'Imérétie et la Mingrélie d'aujourd'hui, contrées situées, comme vous le savez, entre le Pont-Euxin ou mer Noire et le Caucase. Elle était arrosée par le Phase, ce fleuve merveilleux dont on plaçait la source dans l'Eden, et qui roulait dans ses flots jaunes, les jaunes paillettes d'un or pur. Les Argonautes allaient donc chercher en Asie la Californie des anciens jours.

Ils la trouvèrent. Mais quoi ! c'est un assez triste métier que de recueillir des paillettes d'or dans les poils d'une peau de mouton,

et cette peau, fût-elle celle du bélier d'Hellé, n'enrichira pas son homme. Que gagnèrent-ils donc à cette première grande expédition, à ce premier grand effort des sociétés humaines, ces intrépides Argonautes? Ce qu'ils y gagnèrent, demandez plutôt ce qu'y gagna la civilisation. Les mers parcourues pour la première fois, la Colchide reconnue et visitée, l'Asie Mineure ouverte à la colonisation grecque, la passion des voyages inaugurée pour le plus grand bien des races humaines, voilà ce qu'ils y gagnèrent.

Et voyez les résultats. Quelques années plus tard, un des Argonautes, Hercule, part à son tour pour une autre expédition. Mais, cette fois, ce n'est plus vers l'Asie qu'il dirigera sa proue. C'est vers le mystérieux détroit de Gadès, au point de jonction de l'Afrique et de l'Europe, au fond de cette mer inconnue, qui se dégorge dans une mer plus grande encore et plus terrible. Et que va faire Hercule aux confins du monde? Il va chercher de l'or.

Vous vous rappelez cette charmante histoire des Hespérides, ces filles d'Atlas et de la reine Hespérie l'Occidentale. Églé, Aréthuse et Hypéréthuse possédaient un beau jardin rempli de pommes d'or et gardé par le dragon à cent têtes, fils de la Terre. Hercule tua le dragon et rapporta les pommes d'or. Que vous en semble? Voudrez-vous, avec quelque savants en *us*, voir des oranges dans ces beaux fruits qui firent faire à Hercule un si beau voyage? Eh! non certes, Hercule l'Argonaute, Hercule, le laveur des sables du Phase, ne se serait pas dérangé pour si peu. Des oranges, il n'était besoin d'aller à Cadix ou au Maroc pour s'en procurer. La Grèce et l'Asie Mineure en avaient assez à lui offrir. Les pommes des Hespérides étaient donc bien l'or de l'Espagne et de l'Atlas.

Qu'Hercule ait rapporté ou non l'or des jardins d'Hespérie, que nous importe? Mais n'oubliez pas les vrais fruits de ce voyage, l'Afrique révélée à l'Europe, l'Océan entrevu, peut-être parcouru jusqu'aux îles Fortunées, nos Canaries d'aujourd'hui, jusqu'à cette mystérieuse Atlantide, dont les îles du cap Vert ne sont peut-être que les derniers débris.

La découverte du détroit de Gadès par l'Hercule phénicien fut, pour la Phénicie et bientôt après pour la Grèce, ce qu'a été depuis pour l'Espagne la conquête du Pérou. L'or qui se rencontrait en paillettes nombreuses, et même en pépites dans le limon des fleuves et dans les ravins des montagnes, fixa sur le sol de la Bétique des colonies phéniciennes dont la prospérité ne tarda pas à révéler au monde le secret que le jaloux égoïsme du peuple navigateur eût voulu lui cacher.

Les Phéniciens désignaient vaguement la Bétique, cette terre de l'ouest lointain, sous le nom de Tartessus, Tarsis ou Tarchisch. C'est sous ce nom que l'Orient apprit à connaître la Californie des anciens jours. Isaïe compare, dans un de ses cantiques, la richesse de la fille de Tarsis à celle d'Ophir.

Étudions rapidement les effets de cette découverte phénicienne sur la civilisation du pays découvert. Les Ibères, qui habitaient cette terre de l'or au temps de la descente des Phéniciens, n'étaient autre chose qu'un groupe de tribus sauvages, vivant de la chasse dans une indépendance farouche, sans cesse menacées par les tribus voisines, sans cesse menaçantes pour elles. La conquête changea tout cela. Cet or dont ils se paraient inutilement, qui leur servait moins que la pierre ou le bois, valut aux Ibères la perte de leur liberté.

Il leur fallut tirer péniblement l'or des entrailles de la terre pour enrichir les marchands de Tyr et de Sidon. Les Ibères de l'Andalousie expiaient ainsi, à l'avance, les tortures que leurs descendants devaient faire subir aux pauvres Indiens du Mexique. Mais, plus heureux ou mieux doués que les fils du soleil, les Ibères firent, sous ces maîtres durs et cupides, l'apprentissage de la civilisation. L'or leur avait donné des maîtres, il leur ouvrit l'entrée de la vie sociale. Par l'or, ils devinrent une nation. Les Phéniciens passèrent comme l'or cessa de couler avec l'eau des fleuves ; la civilisation resta et grandit.

Ainsi, cette fois encore, l'amour de l'or avait servi l'humanité. Il avait préparé à la civilisation tout le bassin de la Méditerranée ; il avait ouvert le détroit qui sépare les deux grands continents, il avait brisé les portes de l'Océan.

La Grèce elle-même ne fut colonisée dans ses parties montagneuses que grâce au précieux métal.

Laurium, dans l'Attique, renfermait des mines d'argent ; les monts Pangées, dans la Thrace, recélaient des mines d'or. Mais y a-t-il là de quoi expliquer la masse de métaux précieux possédés par la Grèce, au temps de la puissance d'Alexandre ? Évidemment non, et c'est dans les relations commerciales avec l'Orient, dans la conquête de la Perse qu'il faut chercher la source de ces richesses. Cette abondance était telle qu'au temps de Philippe, l'or et l'argent avaient subi une dépréciation qui ne les faisait plus représenter, au point de vue de l'achat du blé, que le cinquième de leur valeur au temps de Solon.

Voilà l'esquisse de l'âge d'or dans la première des civilisations

humaines. Et ce n'est pas, croyez-le bien, une vaine imagination que celle des quatre âges, transparent symbole de l'ingénieuse antiquité. L'âge d'or commence la série : oui, cela est vrai, car l'or est au commencement de toutes les civilisations. C'est le métal dont l'extraction est le plus facile. La monnaie d'argent révèle déjà une civilisation plus avancée. A la découverte de l'Amérique, les Espagnols ne trouvèrent de monnaie d'argent qu'au Pérou et au Mexique, c'est-à-dire, chez les deux seules nations civilisées du Nouveau-Monde.

L'or est presque partout rencontré à l'état natif, pur ou allié à l'argent : un coup de bêche, un simple lavage de sables suffisent à le révéler. L'argent, au contraire, se cache dans les profondeurs rocheuses des terrains primitifs. Pour l'extraire, pour le fondre, il faut des opérations chimiques impossibles au sauvage.

Après l'âge d'or, après l'âge d'argent, l'âge d'airain, de bronze. Le cuivre, avec ses divers alliages, est l'instrument d'une société plus raffinée. Mais ce nouveau métal ne donne pas encore à l'homme une action suffisante sur la nature. Le véritable instrument d'une civilisation parfaite, c'est le fer, métal souple et rigide à la fois, qui se transforme de tant de façons diverses, qui est partout, qui coûte peu. Le fer est la pierre de touche des sociétés modernes. Uni à la houille, il peut servir à mesurer les progrès d'une civilisation. Dis-moi ce que tu fabriques de fer et ce que tu consommes de houille, et je te dirai qui tu es !

Voilà les quatre âges de l'humanité. Retournons un moment encore à la barbarie, c'est-à-dire à l'âge d'or.

Ce n'est donc pas, disions-nous, un fait nouveau dans l'histoire

des races humaines que ces trésors répandus à la surface de la terre et qui enrichissent tout à coup des nations tout entières. Non, si j'interroge l'histoire, je reconnais qu'il n'est pour ainsi dire pas une race qui, dans l'antiquité, n'ait tout d'abord récolté l'or sous ses pas. Toute contrée a eu son Pactole, aux flots plus ou moins féconds. Midas et Crésus ne sont que les thésauriseurs de découvertes du genre de celles qui s'accomplissent aujourd'hui sous nos yeux. Le luxe de l'ancien monde oriental révèle une abondance de richesses métalliques qui serait inexplicable sans cela.

Mais quoi ! la source de ces richesses s'est tarie et chaque peuple a eu son temps. Après Darius et Alexandre, l'Inde et l'Égypte s'appauvrissent, comme l'Espagne et les Gaules à la chute de l'empire romain.

C'est que d'autres instruments, un autre but étaient offerts à l'activité humaine. Ce qui est arrivé de la Colchide, de la Grèce, de la Gaule, de l'Espagne, est arrivé aussi des pays les plus riches en or de l'antique Orient.

L'or d'Ophir fut sans doute un des puissants stimulants de la civilisation orientale au temps de Salomon. Les flottes du grand roi allaient le chercher au loin, qu'Ophir fût placé sur la côte orientale de l'Afrique, dans l'Inde, à Sumatra ou à Java. Ce qu'il y a de certain, c'est que le voyage durait trois ans. L'or d'Ophir reliait donc puissamment des civilisations et des races bien diverses.

Et Saba, la biblique Saba, ce pays mystérieux de l'or et des pierres précieuses, d'où arrivaient jusqu'au trône du roi Salomon ces éblouissantes ambassades, qu'est devenue son antique opulence? C'est aujourd'hui le pays de l'encens et du café, des riches pâtu-

rages et des arbres chargés à la fois de fleurs et de fruits, richesse qui a bien son prix dans les pays du soleil. Des trois Arabies, c'est celle qui a reçu le nom d'Heureuse où se trouvait autrefois la ville de Saba. Mais vous y chercheriez vainement aujourd'hui une seule mine d'or.

Descendons au moyen âge et le phénomène de la civilisation par l'or nous apparaîtra encore avec plus d'évidence.

L'esprit de découvertes, l'ardeur des voyages au moyen âge, ne sont que le développement même de cet amour du merveilleux qui éclate dans les romans. L'imagination avec ses richesses bizarres est au fond de toutes les explorations de cette époque. Celui-ci part pour découvrir le paradis terrestre et son printemps éternel, que la folle du logis lui montre à l'horizon dans les îles Bermudes. Celui-là rêve des rues pavées d'or de Cambalu et du palais du Khan, tout constellé de pierreries, dans le célèbre Eldorado. Un autre trouve la Floride, en cherchant cette merveilleuse fontaine de Jouvence d'où s'échappe la source de jeunesse éternelle.

C'était une merveilleuse fontaine que cette fontaine de Jouvence, dit le vieux roman de Huon de Bordeaux, et si précieuse, ajoute Burke, que, si on l'avait trouvée, elle aurait été une source plus certaine de richesses que les plus riches mines d'or et d'argent. Elle aurait, dit le naïf chroniqueur, apporté la santé aux malades et la force aux décrépits, s'ils en avaient bu ou s'ils s'en étaient seulement lavé les mains : elle aurait rendu aux vieillards la vigueur perdue de la jeunesse.

Selon ces traditions bizarres de l'esprit romanesque au moyen âge, la merveilleuse fontaine de Jouvence était située dans une oasis

du désert et descendait en droite ligne, pardon pour cette géographie singulière, du Nil et du paradis terrestre. Juan Ponce de Léon, gouverneur de Puerto-Rico, pensait toutefois qu'on pouvait également la chercher à l'ouest. C'est toujours là la vieille idée de Christophe Colomb et de ses devanciers.

Donc, par un jour de mars de l'année 1512, Juan Ponce de Léon fit voile avec trois caravelles et découvrit, en cherchant sa merveilleuse fontaine, un pays si beau, si embaumé de fleurs, si verdoyant, que pour cette beauté suprême et aussi en l'honneur du jour de la découverte, il appela cette heureuse contrée *Pasqua Florida*, Pâques fleuries.

Mais ce n'était pas assez pour Ponce de Léon d'avoir mis le pied sur cet admirable pays : il s'obstina à la recherche des eaux de Jouvence et, sur les indications des Indiens, il fit voile vers un groupe d'îles inconnues qu'on lui signalait comme renfermant l'île de la Jeunesse. Il ne trouva ni l'île, ni la source, mais il découvrit les Bahamas.

C'est ainsi qu'au XIIIe siècle Marco-Polo avait révélé l'extrême Orient aux navigateurs de la Méditerranée, en cherchant *Cipangu*, l'île dorée ; c'est ainsi que Christophe Colomb lui-même avait découvert l'Amérique.

Et quand, en cherchant l'introuvable Cipangu, l'immortel navigateur génois eût mis pour la première fois le pied d'un Européen sur la terre de San-Salvador, quel immense attrait poussa l'un après l'autre sur le continent américain ces hardis et féroces conquérants, les Pizarro, les Cortez, les Alamagro, les Velasquez? L'or, mais non pas, croyez-le, l'or des Montezuma, pauvres dépouilles,

2

maigre butin, mais l'or d'une contrée inconnue, l'or passé à l'état de mirage, l'or par masses de palais solides, monstrueux, l'or à l'état de cailloux foisonnant sur la terre.

Un certain Martinez, écho des imaginations espagnoles, prétendait avoir découvert un pays qu'il nommait *Eldorado*, dont la capitale, *Manoa*, était bâtie tout entière de métaux précieux. Cette contrée imaginaire, que les uns supposaient située entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones, que d'autres plaçaient au nord, fut pendant plus d'un siècle l'amorce des découvertes faites dans le nouveau continent.

Puis, le monde mieux connu, l'Eldorado dépouillé de ses trésors chimériques, le génie de l'homme avait cherché l'or, non plus dans le sein des terres inconnues, mais dans les éléments mêmes de la nature. A l'épée du conquérant, à la pioche du mineur, avait succédé la cornue de l'alchimiste.

Fille de la Magie et de la Théosophie, descendue comme toutes les sciences de l'Orient et de la Grèce, l'alchimie avait eu de nombreux adeptes dans l'empire romain. Caligula cultivait la science hermétique et cherchait à faire de l'or. Dioclétien fit brûler tous les livres égyptiens qui traitaient de cette science, mais les Arabes en recueillirent les principes et Geber les réduisit en formules. Les moines du moyen âge, malgré les défenses des papes, se livrèrent à la recherche de la pierre philosophale et un pape même, Jean XXII, se fit alchimiste.

Mais c'est la découverte de l'Amérique qui devait surexciter ces recherches. Le XVIe siècle vit naître les Paracelse, les Roger Bacon, les Basilius Valentinus et tant d'autres. Qu'est-il sorti de

cette nouvelle expédition des Argonautes ? De l'or point : ils soufflèrent beaucoup et n'en fabriquèrent pas une parcelle, mais en soufflant ils rencontrèrent la chimie, cette reine des sciences modernes.

C'est ainsi que toujours l'homme à la recherche d'une chimère stérile se heurte à la réalité féconde. Le mirage le conduit aux contrées inattendues et si le but qu'il poursuivait lui échappe, le but qu'avait désigné la Providence est atteint. Le théosophe cherche le *menstruum universale*, la pierre de vie, et il trouve la poudre.

N'allez pas croire au moins que notre XIXe siècle, qui s'intitule, et avec quelque droit, le siècle des sciences positives, ait perdu toute trace des vieilles sciences hermétiques. Non : la recherche de l'illuminé durera autant que l'humanité elle-même. Il y a encore des alchimistes à l'heure où j'écris ces lignes.

En 1790, la Westphalie a vu se fonder une vaste société d'alchimistes, la *société hermétique*, qui a duré jusque vers 1820. En 1837, un alchimiste de Weimar annonçait avoir trouvé le secret de la transmutation des métaux. Vers 1840, un professeur de Munich faisait publiquement un cours de philosophie hermétique et M. B..., professeur de l'une de nos facultés françaises, assure, dans son *Traité de chimie*, publié en 1846, qu'il a quelque espoir de voir réussir l'opération du grand œuvre.

Fous, dites-vous, triples fous qu'on ferait bien d'enfermer dans quelque bonne maison de santé. Etaient-ce des fous, je vous prie, que ces grands chercheurs du moyen âge, Geber, Avicenne, Rhasès, Arnauld de Villeneuve, Saint-Thomas, Raymond Lulle, Albert le Grand, Basile Valentin, Paracelse, Van-Helmont, Glauber ? Ils ont donc cherché le grand œuvre, la pierre philosophale, et de leurs re-

cherches, que le vulgaire positif de nos jours traiterait d'absurdes rêveries, sont sorties les sciences les plus exactes, les découvertes les plus positives.

Encore un mot avant de partir pour les pays de l'or. Je voudrais vous faire comprendre la force inouïe de cette attraction mystérieuse du métal. Moins le but est sérieux, plus la passion se montre dans son énergie primitive. Ecoutez donc le récit d'une vieille tradition des bords de la Sarthe.

Sur la route de Mamers au Mans, près du bourg de Saint-Cosme, s'élève une butte autrefois nommée la motte d'Ygé, aujourd'hui connue sous le nom de mont Jallu. Sur cette butte les Anglais avaient bâti au XIIe siècle, un château fort qu'ils durent abandonner après le traité de Brétigny. Les vieilles traditions du Maine rapportent qu'au moment du départ, et espérant sans doute revenir, les Anglais enterrèrent dans les flancs de la colline des trésors considérables.

Rien ne se perd pour les imaginations populaires de ces voix qui parlent d'or et de bonheur. Un Français visitant l'Angleterre lut ces mots écrits sur une plaque de marbre noir à la Tour de Londres.

Thesaurus est in monte Salutis propre Comum.

C'est-à-dire : il y a un trésor dans la montagne du Salut près Cosme.

Plus de doute, c'était l'indication du trésor abandonné dans les flancs du mont Jallu, près Saint-Cosme. Eh bien, ce trésor du XIIe siècle, il y a plus de deux cents ans qu'on le cherche. Et on le cherchera sans doute longtemps encore.

Sous Louis XIII, le colonel du régiment du Maine employa pen-

dant des mois ses soldats à remuer les terres du mont Jallu. Il ne trouva rien.

En 1735, le duc de Chevreuse reprit ces recherches qui furent tout aussi infructueuses.

En 1825, nouvel indice, nouvelles recherches. Dans les ruines d'une vieille église du Maine, démolie en 1793, on trouva un parchemin reproduisant le fait d'un trésor enfoui dans le mont Jallu. Une société se forma pour éventrer la montagne. Mais, de l'autre côté de la Manche, on n'avait pas perdu de vue le trésor de Saint-Cosme. Les Anglais réclamèrent : une pétition, rappelant leur droit de propriété, fut présentée à la chambre des députés et honorée de l'ordre du jour. La société victorieuse fit des déblais, des remblais, engloutit son capital et ne trouva rien.

Quelques années plus tard, un nouveau chercheur se met à l'œuvre. Mais celui-là avait appelé à son aide les sciences occultes du monde moderne, le mesmérisme, le magnétisme. Une somnambule extra-lucide fut installée sur le mont Jallu par un M. Fay, père d'une charmante actrice alors mignonne enfant, très-goûtée au théâtre de Madame. M. Fay, lui, trouva quelque chose, et quelque chose en métal, ce qui prouve l'infaillibilité du magnétisme. Il trouva cinq vieux deniers et trois clous.

A M. Fay succédèrent une parente de notre illustre Balzac, un général polonais du nom de Milkieski et enfin une nouvelle société avec magnétiseur et somnambule extra-lucide.

Le mont Jallu, malgré tant d'or dépensé, n'a encore rendu que ses cinq deniers et ses trois clous, et n'a enrichi que l'aubergiste de Saint-Cosme.

Mais ce n'est là que le côté officiel des fouilles du mont Jallu. Le berger du Maine, bronche et sorcier autant que mon vieil Etcheverry, laisse passer les chercheurs aristocratiques et les sociétaires à somnambules. Il cherche aussi lui, mais armé de la vieille science du pâtre. Il cherche, non pas le trésor, mais son gardien et son révélateur : ce n'est plus la mouche jaune de safran, comme dans les Pyrénées, c'est *le chien de terre*, sorte de renard au poil doré, préposé par les fantômes à la garde des trésors.

C'est encore ainsi que le pâtour du Berri est à l'affût de la poule d'or qui se cache dans les traînes avec ses douze poussins d'or, et qui garde incessamment les trésors cachés par les Fades sous les pierres druidiques.

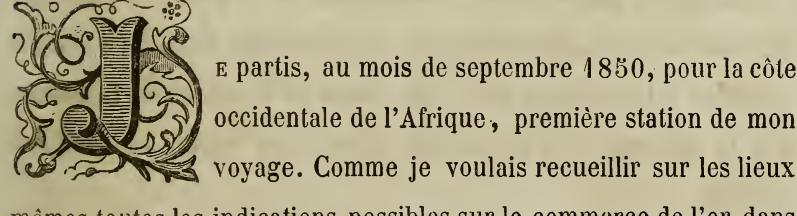
Folies humaines, rêves de bonheur, de richesse, de puissance, chapeau de Fortunatus, ducat d'incubation qui se double toujours, tonneau qui ne se vide jamais, lampe merveilleuse d'Aladin, Sampo des Scandinaves, talismans de tous les pays, vous n'êtes à mes yeux que les formes diverses de la passion la plus féconde qui possède l'humanité. Vous n'êtes que l'aiguillon secret de l'activité sociale.

Mais nous, chrétiens et raisonnables, tout en justifiant la Providence et ses voies mystérieuses, sachons distinguer la réalité du rêve, la vraie richesse de la fausse. C'est pour cela que je veux refaire avec vous le voyage d'exploration que je fis pendant les années 1851 et 1852, à travers les pays de l'or.



CHAPITRE TROISIÈME

Départ de Marseille. — Les Açores. — Les Canaries. — Les îles du Cap-Vert, une vallée près de Puerto-Praya. — Saint-Louis du Sénégal, Gorée. — Excursion à Délos, un dîner créole. — Sierra-Leone, un roi nègre. — Le Gabon. — L'or invisible. — Légende noire, l'or et le nègre. — Avenir de l'Afrique. — Histoire de l'or africain. — Le roi lingot. — Le Congo, le Monomotapa, le Magadoxo. — L'or à l'intérieur, les mystères de l'Afrique, le Soudan, le Darfour, Temboctou.



Je partis, au mois de septembre 1850, pour la côte occidentale de l'Afrique, première station de mon voyage. Comme je voulais recueillir sur les lieux mêmes toutes les indications possibles sur le commerce de l'or dans cette partie du monde, je pensai ne pas devoir me contenter d'une simple relâche, à bord de quelque steamer anglais ou américain. Ce qu'il me fallait, c'était un bâtiment destiné au commerce spécial de la côte d'Afrique. On me signala, à Marseille, une maison française possédant un comptoir au Gabon et qui faisait partir tous les ans un bâtiment pour cette destination. C'était bien là mon affaire,

un bâtiment à voiles, relâchant nécessairement aux points principaux de la côte d'Afrique.

J'appris en effet que le brick-goëlette *le Bissagot* était en partance et ferait escale aux îles du Cap-Vert, à Saint-Louis du Sénégal, à Gorée et sur différents points de la côte des Dents et de la côte d'Or, avant d'aborder au Gabon. Je fis prix pour le voyage, laissant au hasard le soin de me ramener du Gabon quand j'y serais arrivé.

Nous partîmes par une assez jolie brise nord-ouest qui nous poussait vivement au détroit de Gibraltar ; et sept jours après avoir perdu de vue le château d'If, nous passions devant la vieille Calpe, ce rocher où Hercule est représenté aujourd'hui par un gouverneur de Sa Majesté britannique. Puis, la petite brise nord-ouest s'étant changée en vent arrière assez peu maniable, nous courûmes vers les premières îles que l'on rencontre à la porte de l'Europe, vers les Açores.

Les *Açores* appartiennent évidemment au système de l'Europe. Saint-Michel et Sainte-Marie sont les extrémités du groupe : or, la première est beaucoup plus rapprochée de la pointe de Lisbonne, que la seconde ne l'est du cap Bojador, extrémité du continent africain.

Ce n'était donc pas encore là l'Afrique, et je ne regrettai pas la saute de vent qui nous permit de mettre le cap sur les Canaries. Quelques jours après, le *Bissagot* laissait à bâbord le groupe de Madère, terre vraiment africaine celle-là, et la vigie signalait dans les brumes du sud-ouest le géant des mers, le pic de Ténériffe.

C'était là notre première relâche : nous arrivions aux Canaries.

Les *Canaries* avaient mérité par leur beauté suprême le nom

d'*îles Fortunées* que leur donnaient les anciens. Il me tardait de voir si cette réputation était encore méritée aujourd'hui. Le groupe qui renferme *Ténériffe* avec son pic gigantesque ; l'*île de Fer* ou *Hierro* célèbre par son méridien ; *Canarie* et *Palma,* verdoyants cratères d'un volcan éteint ; *Lancerote*, qui lançait encore il y a cent ans la lave et les cendres brûlantes ; cette vieille patrie des *Guanches,* peuplade mystérieuse dont nous avons encore les momies, excitait vivement ma curiosité.

C'est là que je vis pour la première fois, dans son splendide développement, la fécondité de la végétation africaine. Mais rien ici ne touchait à l'objet de mon voyage et je vous fais grâce de mes impressions personnelles. Assez d'autres voyageurs n'imiteront pas ma discrétion.

Aux Canaries, je n'étais plus qu'à cinquante lieues de la terre d'Afrique. Il fallait m'en éloigner cependant pour y arriver enfin. Le *Bissagot* portait à *Villa-da-Praya* une cargaison de modes françaises, d'articles de Paris. Or, Villa-da-Praya est le chef-lieu de *San-Yago* et comme la capitale des *îles du Cap-Vert.*

Quelques jours encore et nous apercevions, comme des taches de sable sur la mer, quelques îles assez maussades. La plus grande était San-Yago, une de nos escales.

L'archipel portugais des îles du Cap-Vert comprend dix îles, dont nous avions abordé la principale, San-Yago.

Rien de misérable, de morne et de désolé comme l'aspect de cet îlot d'une douzaine de lieues, surmonté d'un pic de sept mille pieds, le mont *San-Antonio.* A mesure que la côte se révélait de plus près à mes yeux, il me semblait approcher du théâtre des exploits

récents d'un volcan formidable. Rochers arides entassés pêle-mêle, crêtes aiguës, aigrement découpées sur le bleu dur du ciel, tel est l'aspect général de *Puerto-Praya* ou *Villa-da-Praya,* chef-lieu des îles du Cap-Vert.



Les habitants qui vinrent à notre rencontre répondaient entièrement à la nature du pays. Matelots, officiers de la douane, prêtres mêmes, tous avaient le teint olivâtre, l'apparence de la saleté et de la misère.

Comme le *Bissagot* en avait pour deux jours à débarquer ses marchandises et à régler ses comptes avec la douane, je résolus de faire, sur cette terre misérable, une excursion de quelques heures, bien résigné à l'avance à ne m'étonner d'aucune laideur, d'aucune misère.

Je me dirigeai donc au hasard vers le sud de Praya, prenant pour but une colline sur laquelle j'apercevais quelque verdure. Je

fus récompensé de mes peines par un spectacle d'autant plus charmant qu'il était inattendu. J'avais mis le pied dans une adorable petite vallée, que le voisinage de Praya embellissait encore à mes yeux.

Cette petite vallée était comme une surprise que m'avait ménagée la maussade San-Yago. Des bouquets verdoyants d'adansonies et de tamariniers, des buissons d'indigotier et de cotonnier s'épanouissaient au pied de bananiers aux succulents régimes et de cocotiers gigantesques. Une espèce de petite ferme, dont je ne voulus pas pénétrer les mystères de peur d'y retrouver l'habituelle incurie et la malpropreté sans nom des Portugais, était poétiquement cachée au milieu de toute cette verdure tropicale. Autour des murs croissaient des goyaves, des patates douces, et, près d'une source qui courait entre deux rives couvertes d'asclépiades touffues, s'étalaient en jets vigoureux des citrouilles et des melons d'eau.

C'est là tout ce que je voulus voir de San-Yago. Deux jours après, les éternelles formalités de la douane portugaise menées à bonne fin, nous mîmes le cap sur l'est. A cent vingt-cinq lieues devant nous était l'Afrique, l'Afrique du Sénégal aux eaux qui charrient l'or, l'Afrique des forêts immenses remplies de rhinocéros, d'hippopotames, d'éléphants, l'Afrique de la traite et de la gomme.

Notre première escale sur le continent devait être une terre française. Nous prîmes terre à l'embouchure du fleuve Sénégal, à Saint-Louis.

Saint-Louis est le chef-lieu de notre colonie française du Sénégal. Mais il ne faudrait pas commettre une erreur trop accréditée,

et penser que tout le groupe de la colonie sénégalienne est placé sur un seul point de la côte.

La colonie du Sénégal et dépendances se compose d'une foule de comptoirs disséminés sur près de huit cents lieues de la côte occidentale de l'Afrique. Il y a d'abord Saint-Louis, situé à l'embouchure même du fleuve le Sénégal, avec ses annexes *Dagana, Richard-Toll*, *Bakel*, *Senoubédou, Mérina-Ghène* et différents points fortifiés qui projettent notre puissance militaire et commerciale à deux cents lieues dans l'intérieur, à l'aide du fleuve immense et de ses *marigots* ou affluents, que sillonnent nos bateaux à vapeur.

Puis viennent les dépendances extérieures de la colonie, plus importantes que la colonie elle-même. C'est *Gorée*, îlot escarpé, position militaire importante ; c'est *Albreda*, comptoir français perdu dans le fleuve tout anglais de Gambie ; c'est *Sedhiou,* le *Grand-Bassam*, *Assim* et le *Gabon*, ce dernier placé à près de huit cents lieues de Saint-Louis.

Ma première pensée en abordant à Saint-Louis ne fut pas pour la petite île qui barre l'embouchure du fleuve, et sur laquelle est bâtie la ville, mais pour le fleuve lui-même.

La voilà donc, me disais-je, cette grande artère du mystérieux continent : c'est par là, c'est par ses énormes affluents que descendent, pour enrichir l'Europe, les produits de ces contrées fécondes et inconnues : cuirs, cire, plumes d'autruche, arachides, gomme que nous appelons gomme arabique et qui n'est que la larme arrachée à l'acacia du désert par un soleil torride, or enfin, tels sont les produits que le Sénégal voit passer sur ses eaux.

Mais au prix de quelles souffrances payons-nous ces richesses?

Le teint hâve de quelques Français que je rencontrai dans les rues de Saint-Louis me le disait assez. Quelques mois passés là laissent leur trace dans l'organisation. On meurt de l'Afrique tôt ou tard.

Pour comprendre la position des colonies européennes sur cette côte, et l'importance du fleuve qui les y a attirées, il faut dire comment le Sénégal est la grande et seule route de l'Afrique occidentale. Son cours peut servir à esquisser les principales masses du continent mystérieux.

Ces masses sont au nombre de trois :

La première, ou terrasse supérieure, est une contrée montagneuse qui s'étend depuis les rapides de la Gambie jusqu'au Niger; elle embrasse une étendue de dix degrés de l'est à l'ouest; au sud elle confine au plateau supérieur; au nord, elle se dégrade en plaines immenses. Cette terrasse forme la ligne de partage des eaux du Sénégal et du Niger; le sol, en grande partie cultivé, y contient du schiste, du quartz et des pierres ferrugineuses.

La deuxième terrasse, placée immédiatement au-dessous de la première, l'entoure comme d'une ceinture de montagnes; elle est traversée par le Sénégal, qui s'y précipite en formant des rapides, après lesquels il coule large et navigable sur les terrains plats. Cette partie du pays, également riche en minéraux, est très-chaude, mais cependant susceptible d'être habitée par des Européens qui en amélioreraient le sol : l'or y est très-abondant dans les collines et les sables mouvants; il se trouve dans une terre argileuse, où il est mêlé avec du fer et peut-être du platine.

La troisième terrasse, formée par les terrains bas ou d'alluvion, commence dans le pays de Galam, au-dessous des rapides du

Sénégal; elle est la plus fréquentée par les Européens. Le sol de cette terrasse est généralement peu incliné; elle se continue vers le nord par le Grand-Désert, dont elle est la terminaison; au sud, elle se prolonge en plaines fertiles vers les rives de la Gambie. La structure de son sol est celle du désert; sa base est un mélange de rochers et de cailloux; la surface est formée par des alluvions.

Ces alluvions sont de deux sortes : les premières, qui couvrent la plus grande partie de la surface, sont purement sablonneuses; c'est là le gîte ordinaire des paillettes d'or et des pépites; les autres, quoique moins considérables, sont plus importantes; elles sont formées par le fleuve, qui, dans la saison des pluies, couvre la campagne de ses eaux chargées de limon. Ce limon tend à neutraliser, sur toute la rive méridionale du fleuve, la nature aride du désert. Il est le principe de la végétation; tant que la chaleur humide le féconde, les créations les plus variées animent et embellissent la terre; mais elles se flétrissent dès qu'il se réduit en poussière.

Un seul fleuve traverse donc cet immense espace : c'est le Sénégal, nommé Bafing par les Maures et les Mandingues; Denguch, par les Joloffs; Mayo-Solle, par quelques peuplades, et Sena ou Sanaga par les Portugais. La source du Sénégal, sous le 11e degré de latitude nord, est à environ vingt lieues ouest de celle du Niger et à trente lieues est de celle de la Gambie. Dans son cours supérieur, ce fleuve reçoit de nombreux affluents, dont trois se distinguent par leur grandeur : le Bafing, le Cocora et la Félémée. Le Sénégal a peu d'eau pendant huit mois de l'année, aussi n'est-il navigable qu'à soixante lieues de son embouchure. Alors il coule lentement sur

un lit rétréci, et ses eaux, facilement refoulées par les flots de la mer, sont salées jusqu'à vingt-cinq à quarante lieues des côtes.

Après le solstice d'été, la scène change subitement; les pluies tombées dans le haut du pays font grossir le fleuve ; il se précipite avec fracas du haut des cataractes, traverse avec une vitesse de six milles le pays de Bakel, en élevant ses eaux à trente et quarante pieds au-dessus de son niveau ordinaire.

Tant que durent les crues périodiques, la campagne, comme celle de l'Égypte, présente l'image d'une vaste plaine d'eau parsemée de villages. L'eau du fleuve est alors douce jusqu'à la mer, mais elle est trouble et limoneuse.

Les grandes crues durent ordinairement de six semaines à deux mois, du 15 juillet au 15 septembre; c'est dans cette saison que la nature devient plus riante et plus féconde; mais aussi c'est la saison des miasmes délétères.

Le fléau de toute cette côte charmante et mortelle, c'est la malaria qui couve dans l'ombre et l'humidité des alluvions des régions intertropicales. Inoffensive pour les noirs, cette mystérieuse puissance décime la race caucasienne. Aussi, en présence de l'énorme mortalité qui frappe nos matelots et nos soldats, a-t-il fallu créer des compagnies de troupes indigènes, les *laptots*, sorte de spahis ou sepoys du Sénégal qui résistent mieux que les Européens à l'action dévorante du climat.

Par les vents d'est, après la grande crue du fleuve, Saint-Louis est le véritable royaume de la fièvre jaune. Placée à sept lieues de l'embouchure du fleuve, l'île en reçoit toutes les émanations empestées.

Quant à l'île elle-même, siége de notre puissance coloniale, quelques mots suffiront à la décrire. C'est un banc de sable de 2,000 mètres de longueur sur une largeur qui varie de 200 à 500 mètres. Il est entouré par deux bras du fleuve, dont l'un, à l'est, a près de 300 toises, et l'autre près de 200 toises à l'ouest, où il n'est séparé de la mer que par une langue de terre peu considérable.

L'île Saint-Louis est par 16° quelques minutes de latitude nord, et par 18° 48' de longitude ouest; le sol est partout sablonneux, presque de niveau avec le fleuve ou même placé au-dessous des eaux pendant l'hivernage. Il est plat ou très-peu incliné; souvent même il présente des inclinations partielles vers le centre, ce qui produit des cloaques et des fondrières. Quelques cocotiers rabougris à l'extrémité nord, un petit nombre d'arbres dans le jardin du gouvernement sont les seuls végétaux qui s'y trouvent. Les Européens et les mulâtres y ont des habitations assez saines et assez bien disposées. Les nègres esclaves ou libres s'y logent dans des cases en roseaux absolument semblables à celles qu'ils se construisent dans l'intérieur du pays.

Il m'arriva à Saint-Louis ce qui devait m'arriver sur toute la côte d'Afrique. J'allais aux renseignements, je m'informais de la poudre d'or, on me répondait gomme, arachides, dents d'éléphant. Il fallut me résigner à partir pour Gorée sans avoir pu saisir sur le fait le commerce de la poudre d'or.

A Gorée, ce fut la même chose.

A peine avait-on signalé la côte de *Gorée*, qu'un grand nombre de canots se détachèrent du rivage. Ils renfermaient d'admirables nègres, aux formes herculéennes, au corps luisant d'huile de pal-

mier, vêtus de la manière la plus succincte d'un pagne de cotonnade gros bleu. Ces naturels, complétement libres, vivent de pêche et du trafic des huiles et des gommes de l'intérieur. Ils passent la nuit dans de misérables huttes, meublées d'une ou de plusieurs nattes, le jour dans leurs canots à voile d'écorce.

Je m'attendais à voir ces sauvages nous offrir la poudre d'or de leurs déserts inconnus : ils ne parlaient, eux aussi, que de gomme, d'arachides et de dents d'éléphant. Décidément je remis mes espérances à mon arrivée sur la Côte d'Or et j'abordai au fort *Saint-Michel*, principale défense de Gorée.

La société créole de Gorée a tous les défauts de ces sociétés factices, sans communications fréquentes avec la métropole, sans liens sérieux avec le sol. L'oisiveté la plus profonde, le jeu, la danse et la musique sont ses affaires les plus importantes. Les femmes s'y ennuyent d'un ennui effroyable, qui leur fait rechercher outre mesure les distractions les plus excentriques. Elles apprivoisent des lions, d'énormes singes, des autruches. N'attendez donc de mon séjour dans cet îlot malsain, aucune description de quelque intérêt.

Une excursion de quelques heures, que je fis en terre britannique, fut ma seule distraction pendant le séjour du *Bissagot*. Les escales françaises et anglaises se touchent fréquemment sur cette côte. Un officier de la marine britannique m'avait invité à visiter *Délos*, petite île anglaise située près de Gorée. J'y fus reçu chez un créole, parent de l'officier anglais, M. Barning.

Cette délicieuse habitation était, pour ainsi dire, enfouie au plus épais d'une forêt de cocotiers, de citronniers et d'orangers. D'énormes branches toutes chargées de fruits d'or s'abaissaient sur la

terrasse que recouvrait un tendelet de cotonnade bleue à raies blanches. Sous le tendelet étaient rangés des coussins sur lesquels mistress Barning s'abandonnait, entre son perroquet favori et son singe affectionné, aux fatigues d'une éternelle indolence.

Il faut le dire, à la justification de mistress Barning, tout, dans cet admirable et pernicieux climat, détend les muscles et les nerfs ; tout amollit, tout énerve.

C'est au milieu de ce charmant paysage que fut servi le dîner, le seul dîner sérieux auquel j'eusse pris part depuis mon repas d'adieu à *La Réserve* de Marseille. Car, il faut bien le dire, si le navire à voiles offre l'avantage des relâches fréquentes, des courses imprévues, l'admirable *comfort* qu'on trouve sur les *steamers* ou sur les grands *clippers* américains, y est absolument inconnu. Après huit jours de viande à peu près fraîche et de légumes verts, l'ordinaire invariable du bord se compose de *gourganes* ou fèves sèches, de *thonine*, sorte de thon mariné de qualité inférieure, de morue ou plutôt de merluche, et de biscuit. Le tout assaisonné d'huile douteuse et apprêté avec le plus profond mépris des règles les plus simples de l'art culinaire.

Le repas chez M. Barning fut, autant que possible, servi à la française. Le potage au riz, les poulets bouillis et rôtis rappelaient de loin notre cuisine nationale. Mais la couleur locale était amplement représentée par les œufs frits au piment, par le plantain en entremets, les pommes de terre sucrées, les ananas, les goyaves et les bananes. Et d'ailleurs, si je n'avais entendu pendant le repas les cris aigus des perroquets libres sautillant dans le bois voisin, les clameurs insolentes des singes gambadant sur les branches,

l'énorme turban et les pesants bracelets d'or pur de la châtelaine m'eussent suffisamment rappelé que j'étais en Afrique.

Je quittai Gorée avec plaisir. J'allais enfin vers la *Côte d'Or*, la Californie de l'Afrique.

La côte immense que nous serrâmes à bâbord pendant de longues journées, sous un soleil de feu, a pour nom général celui de *Guinée*. Mais les trafiqueurs l'ont divisée en cinq côtes du nord-ouest au sud-est. C'est d'abord la *Côte du Vent*, qui se subdivise en *Côtes des Grains* et *du Poivre ;* puis la *Côte des Dents* ou *Côte d'Ivoire*, comprenant elle-même la *Côte des Males-Gens* et la *Côte des Bonnes-Gens ;* en troisième lieu, la *Côte d'Or ;* puis la *Côte des Esclaves*, et enfin la *Côte de Benin* et *du Gabon*.

C'est à *Sierra-Leone*, à l'embouchure de la *Rokelle*, que je vis pour la première fois l'or et ceux qui en trafiquent. Encore ne fut-ce que sous la forme d'une misérable pincée de poudre que j'aperçus l'un, et les autres m'apparurent dans l'état le plus misérable et le plus ridicule.

Une barque s'était détachée de la côte, portant quelques nègres. Elle accosta. Le chef ou roi de ces moricauds se reconnaissait à une pièce de cotonnade passée d'une épaule à l'autre, et qui complétait le costume exigu consistant pour les autres dans le simple pagne attaché sur les reins.

Le marché qu'il s'agissait de conclure avec Sa Majesté nègre, était l'échange de cotonnades, de verroteries et de rhum contre une assez belle cargaison de grosses dents d'éléphant. Mais le nègre rusé demandait plus à mesure que s'augmentaient les offres. Rien ne se fût fait si le capitaine, vieux loup de mer au courant des

habitudes de l'Afrique, n'eût recouru à l'argument le plus puissant, au rhum. Deux bouteilles de l'eau de feu, versées dans le vaste estomac de Sa Majesté et de ses principaux acolytes, changèrent à vue d'œil leurs dispositions.

Alors, ce fut au tour du capitaine de rabattre ses prix, à mesure que s'abaissaient les prétentions du roi nègre. Enfin, toute difficulté disparut devant un cadeau suprême, bien fait pour décider un pareil sauvage. Un magnifique uniforme rouge, à galons ternis, fut présenté à Sa Majesté, dont les petits yeux noirs rayonnèrent de désir. Il s'empressa d'y attacher ses longs doigts gluants, pour qu'on ne pût se dédire ; mais il fallut y ajouter des bottes et une chemise.

Alors ce fut un spectacle ridicule que de voir le nègre endosser par-dessus son pagne la chemise d'une propreté douteuse, et l'uniforme que le capitaine m'avoua avoir appartenu à un sergent des fusiliers de Sa Majesté la reine Victoria. Puis, le souverain enfonça ses longs pieds dans les bottes ; et, malgré les souffrances évidentes que lui causait cet accoutrement inusité, il se pavana comme s'il eût trôné dans toute sa puissance, vêtu des plus riches habits du monde.

Quant à l'or, j'avais voulu savoir si mon roi nègre n'en avait pas, et s'il consentirait à le troquer contre des marchandises. On lui expliqua ma demande. Il répondit en faisant une effroyable grimace, et, me montrant une sorte de tabatière graisseuse en dent d'éléphant ou d'hippopotame, il m'exhiba une pincée de poudre d'or qu'il eut soin de resserrer promptement.

Le fait est que les naturels de la Côte des Grains et de la Côte



La traite de la Gomme.

d'Or connaissent parfaitement la valeur de l'or, et répugnent fort à l'échanger contre d'autres produits. Ce n'est pas en monnaie qu'ils le possèdent, mais en poudre, et surtout en lingots. Mais la rareté même du métal et le cas qu'ils en font, ne disent-ils pas assez clairement le mal qu'ils ont à le récolter.

Au *Gabon*, comptoir important de la France, je ne retrouvai comme objets d'échange que les huiles, les gommes, les dents et l'arachide. Or, c'était là toute la côte africaine qui passe pour la patrie de l'or. Il fallait donc me contenter, ici encore, de l'histoire du passé africain et du récit des poétiques chimères.

L'une nous dira si l'Afrique contient véritablement l'or en abondance, l'autre éclairera pour nous l'avenir de ce continent mystérieux.

A propos d'or et de nègres, voulez-vous que je vous dise tout de suite, d'après un digne Haïtien de ma connaissance, la cause véritable de la supériorité du blanc sur le noir? La légende est curieuse, et je vous prie de croire qu'elle est adoptée par la plupart des noirs.

Au commencement, dit la Genèse noire, *Bondieu* fit un homme et une femme noirs, un homme et une femme blancs. *Bondieu* avait bien une prédilection pour le couple noir; mais, pour ne pas faire d'injustice, il se décida à leur laisser le choix du bien et du mal.

Il mit donc devant les deux couples une calebasse contenant un gros morceau d'or brillant, et une autre calebasse contenant un morceau de papier blanc. Les noirs, attirés par l'éclat de l'or, jugeant d'ailleurs que la meilleure des calebasses devait être la plus

lourde, se décidèrent pour celle-ci. Les blancs prirent donc la calebasse au papier : mais ce papier était un *papier parlé*, c'est-à-dire, un papier écrit, source de tout bien et de toute puissance. Aussi, *Bondieu* a-t-il tout donné aux blancs qui *toujou gagné papier nan poche pour moqué nègue* (qui a toujours un papier en poche pour tromper le nègre).

Que dites-vous de cette bizarre allégorie qui fait si bien ressortir la différence des deux richesses : la richesse brute et la richesse intelligente ?

Eh bien ! cette allégorie nous dit aussi ce que confirme l'histoire, c'est-à-dire, que l'Afrique est aurifère au premier degré. Les fils de Cham ont reçu en partage le métal civilisateur en abondance : mais le génie qui l'extrait, qui l'utilise, qui le fait servir à la production du commerce et de l'industrie, ils ne l'ont pas, ces pauvres noirs, et le jour une fois venu que Dieu aura marqué pour la civilisation du vaste continent africain, c'est l'or qui attirera dans ces solitudes inexplorées la race industrieuse et active des fils de Japhet.

En attendant ce jour providentiel, achevons, mais par la pensée seulement, le tour de l'Afrique aurifère dans les temps anciens et modernes.

Quelque défiance que l'on doive toujours conserver à l'égard des voyageurs, surtout lorsqu'ils nous racontent les contrées mystérieuses et difficilement accessibles, il est cependant impossible de ne pas croire que l'or est commun dans l'intérieur de l'Afrique.

Du *Sahara* à *Sierra-Leone*, par exemple, et de la *Nigritie centrale* au *Soudan*, dans les pays de *Ouankarah*, de *Takrour*, de *Dar-*

four, le précieux métal abonde, et des masses d'or prodigieuses sont possédées par des chefs misérables, manquant souvent du nécessaire.

Un navigateur danois eut occasion de pénétrer chez les *Ashantis*, petite peuplade de la Nigritie. Il fut conduit devant *Opoccou*, monarque de la tribu. Ce roi était assis sur un trône d'*or massif*, à l'ombre d'un arbre dont les branches et les feuilles étaient également d'or travaillé. Son corps, maigre au delà de toute expression, était enduit de graisse, et sur cette graisse était étendue une couche profonde de poudre d'or. Un chapeau européen, à large galon d'or, couvrait sa tête hideuse, et une ceinture de drap d'or lui ceignait les flancs. A ses poignets, à ses chevilles, se balançaient avec bruit des bracelets en chaînes d'or, et ses pieds étaient enchâssés dans une espèce de grand plat d'or.

Ce roi lingot n'est-il pas une preuve de la quantité d'or récoltée dans les sables du Niger, du Sénégal et de la Gambie ?

Dans le *Bambouk*, sur la Côte d'Or, pays d'aristocraties remuantes et batailleuses, l'autorité de chaque chef s'accroît en raison de la quantité d'or qu'il possède.

Au *Congo*, sur la côte d'*Angole*, les mines sont nombreuses et habilement exploitées. Le fer, le cuivre, l'argent, l'or y abondent. La grande cataracte du fleuve *Zaïr* est célèbre par ses nombreuses paillettes de *jaune brillant*.

Si nous descendons au sud du continent africain, nous retrouvons l'or dans les traditions des voyageurs et des commerçants. Sur la côte sud-est, *Sofala* et *Monomotapa* versaient autrefois dans le commerce indien des quantités d'or considérables. Et cependant,

toute cette côte assez bien connue aujourd'hui n'en donne pas. Il faut donc que le métal soit récolté dans le grand fleuve qui baigne à l'intérieur cette partie de l'Afrique, dans le *Zambèze* ou *Couama*.

Les contrées de *Matouca* et de *Manica*, qui confinent au *haut Monomotapa*, nous fournissent sur l'existence et sur les gisements de l'or quelques renseignements plus précis. C'est un pays de montagnes élevées et neigeuses. Ici donc, comme nous le constaterons plus tard dans tous les pays aurifères, les mines d'or consistent en alluvions, en paillettes détachées du flanc des montagnes, en pépites ramifiées ou tuberculeuses, entraînées par la violence des courants et mêlées à une terre rouge qu'on en sépare par le lavage.

Enfin, et retenons bien ceci, car c'est un phénomène qui se retrouve uniformément d'un pôle à l'autre, à tous les degrés de longitude et de latitude, l'or au *Manica* et chez les *Botangas* se trouve à l'état natif, au milieu d'une gangue de quartz.

Sur cette même côte sud-est, à cinquante lieues environ de *Zimbaoé*, se trouvent les mines d'or du mont *Foura*, que les Portugais exploitaient au XVIIe siècle. Ils possèdent encore quelques postes dans ce pays; un, entre autres, à *Chicova*, et un à *Zumbo*, dans une île du *Zambèze*. C'est à ce poste de Zumbo que les *Baniam* fabriquent avec un goût original des pièces de vaisselle d'or, estimées pour leur forme et pour la pureté du métal.

Entre le Monomotapa et le Congo, sur une route de 325 lieues, qui n'a été parcourue encore que par des marchands d'esclaves portugais et africains, l'or se recueille en poudre sur tous les plateaux. L'insalubrité effroyable de toute cette côte, les dangers de toute espèce qui accueilleraient le voyageur dans l'intérieur des



Jugement du Roi Lingot.

terres, rendent jusqu'à présent impossible la vérification de ces renseignements.

C'est également aux révélations d'un lascar nommé *Ysouf*, qu'il faut s'en référer pour la géographie aurifère des côtes orientales. Selon ce matelot indien, qui passa seize années dans le *Magadoxo*, contrée voisine de l'*Abyssinie*, le roi de *Magadoxo* ou *Makadschou* possède des richesses énormes au milieu d'une indigence trop réelle. Les urnes nombreuses qui renferment la cendre de ses ancêtres sont toutes en or massif et entourées de lampes du même métal.

Et maintenant nous étonnerons-nous des récits de l'antiquité? Nierons-nous les trésors d'Ophir et de Saba? Révoquerons-nous



en doute les richesses de la Vierge noire qui, dit la tradition, fut aimée de Salomon lui-même et dont le trône d'or massif était en-

touré de lions d'or aux yeux d'escarboucles, animés par un secret mécanisme ?

En voilà bien assez, sans doute, pour justifier les rêves dorés de tous les voyageurs qui ont essayé de pénétrer les mystères de l'intérieur de l'Afrique. C'est l'or, au moins autant que la science, que poursuivaient ces voyageurs intrépides qui cherchaient les sources du Nil, qui remontaient le cours du Niger, qui pénétraient dans le Soudan, dans le Darfour.

Et Temboctou, cette capitale mystérieuse de l'Afrique intérieure, Temboctou, dont les secrets ont survécu à ceux de l'Amérique elle-même, quel aiguillon de curiosité poussait vers cette oasis du pays des sables les imaginations aventureuses des Européens?

Sans doute, bien des motifs excitaient le zèle des nombreux voyageurs qui tournèrent vers ce point inconnu leurs efforts sans succès. Le désir de connaître et d'étendre incessamment le domaine de l'intelligence humaine, l'avidité des spéculations commerciales, quelquefois aussi une charité pieuse, le projet tout chrétien d'éclairer des nations aveugles et de porter au milieu des ténèbres de la barbarie le flambeau de la civilisation et de l'Évangile : toutes ces passions, nobles ou grossières, ont dû concourir, chacune tour à tour, à soulever un coin du voile qui couvrait le continent africain.

Mais, croyez-le bien, le fauve éclat de l'or, l'amour du métal par excellence, a été avant tout l'aimant du voyageur. Ceci est grossier, direz-vous ; eh bien, cependant, il est vrai de dire que la poudre d'or et les culots de terre rouge qui, calcinés, donnent des paillettes du riche métal, n'ont pas été pour peu de chose dans les magnifiques découvertes de nos modernes voyageurs.

Ceci ne retire rien à votre gloire, hommes héroïques, martyrs de la science, dont les os ont blanchi sur les sables du désert : Houghton, Mungo-Park, capitaine Clapperton, major Laing, et vous tous, qui avez payé de votre vie le projet sublime de révéler l'Afrique à l'Europe ! Ceci ne diminue en rien la gloire des souffrances de M. Caillé, cet obscur français du Sénégal, qui, le premier de tous les Européens, atteignit Temboctou le 20 avril 1828.

Mais, répétons-le, le jour de l'Afrique n'est pas encore venu, et quand il viendra, c'est son or qui l'aura fait luire.





CHAPITRE QUATRIÈME

L'Amérique du Sud. Rio-Janeiro, Minas-Geraës, l'or et le diamant. — Le pays de l'argent, Rio de la Plata. — Une excursion dans les Pampas, Gauchos et Rastreadores. —Mines de Cordova et de Santa-Fé, décadence de l'industrie minière, l'avenir agricole, commercial et industriel du pays. — La Martinique. — Cuba, une halte à Trinidad, la douane de la Havane. — La plantation du señor Peñuela, les nègres esclaves et l'oncle Tom. — La Jamaïque, émancipation et misère. — Chagres, grande route de San-Francisco.



De la côte occidentale d'Afrique, je ne pouvais gagner l'Amérique du Sud que par une occasion; aucune ligne de bateaux à vapeur ne touchant l'Afrique plus près de moi qu'au cap de Bonne-Espérance, je fus très-heureux de trouver en partance au Gabon une corvette brésilienne, qui était venue faire escale à l'embouchure du Danger, et qui retournait à Rio-Janeiro. Voir le Brésil, c'était encore voir un des pays aimés de l'or, et, d'ailleurs, j'étais sûr de trouver à Rio-Janeiro des occasions nombreuses pour l'Amérique du

Nord. C'était un chemin bien long, mais c'était mon seul chemin pour gagner la patrie nouvelle de l'or, la Californie.

Arrivé, après une heureuse et rapide traversée, sous les canons de *Santa-Cruz* et de *Villegagnon,* dans cette admirable baie de Rio, qui présente, avec le golfe de Naples et la Corne-d'Or de Constantinople, l'une des trois merveilles panoramiques de l'univers, je donnai quelques jours au repos, me contentant de recueillir quelques indications sur les mines assez négligées de l'empire.

La province de Minas-Geraës, par exemple, est riche en alluvions aurifères, mais le produit en est peu important. Au reste, elle recèle une autre espèce de trésor qui, plus que l'or lui-même, a le privilége d'exciter l'admiration et la cupidité de l'homme. Je veux parler du diamant.

Un voyage dans l'intérieur de cet immense Brésil eùt sans doute été plein de surprises imprévues; mais il n'y fallait pas songer. Les communications sont des plus difficiles entre Rio-Janeiro et les mines de l'intérieur. Je ne pouvais perdre une année pour un aussi mince résultat que celui de quelques mines à moitié abandonnées. Je préférai, vu la facilité des communications maritimes, une excursion au vieux pays de l'argent, à *La Plata.*

La noble rivière qui donne son nom à la confédération Argentine, descend de cette même province de Minas-Geraës, la traverse sous le nom de *Parana*, sépare dans sa course le Brésil du Paraguay, puis, augmentée des eaux puissantes du *Rio das Nortes*, du *Paranahyba,* du *Rio-Pardo*, du *Paraguay,* du *Rio-Verdo*, de l'immense *Uruguay*, elle s'engouffre dans l'Océan, après un cours de 2,500 kilomètres par une embouchure de 66 lieues.

A 80 lieues au-dessus de cette monstrueuse embouchure, est située la reine de la Plata, *Buenos-Ayres*. Je partis donc pour Buenos-Ayres, où m'attiraient d'ailleurs bien des souvenirs d'enfance. Nous autres Basques, nous avons mille liens avec cet admirable pays. Toute une colonie basque est établie dans les *ranchos* de la Plata, et y *cultive*, c'est le mot propre, le bœuf pour en fumer la chair et en corroyer la peau.

J'étais donc sûr de trouver des compatriotes à Buenos-Ayres et à Montevideo.

De Buenos-Ayres et de Montevideo, ces deux rivales toujours en guerre, Rome et Carthage en miniature, je ne pourrais vous dire que ce que vous en connaissez déjà. Là n'était point pour moi l'intérêt du voyage. Je voulais voir au moins la lisière de ces célèbres *Pampas*, pays étrange par ses habitants aussi bien que par sa nature spéciale.

Un Basque, établi dans l'Entre-Rios et venu pour son commerce à Buenos-Ayres, m'aboucha avec un honnête *rastreador* de ses amis, qui se chargea de me faire faire à peu de frais une centaine de lieues dans la Pampa.

Nous quittâmes, montés sur de petits chevaux presque sauvages, la sablonneuse banlieue de Buenos-Ayres et nous nous dirigeâmes vers l'Est.

La surface de la terre offre, dans les divers continents, des espaces immenses enlevés à l'habitation et à la civilisation de l'homme : en Asie, et dans la Russie d'Europe, ce sont les steppes, en Afrique, c'est le désert, dans l'Amérique du Nord, ce sont les savanes, ici, ce sont les *pampas*.

Coupées de marais, de fondrières, de sables, les pampas se déroulent comme une plaine de trois cents lieues, depuis Buenos-Ayres jusqu'aux Andes, ces montagnes immenses qui sont comme la grande vertèbre de l'Amérique du Sud. Des forêts de chardons, de dix à onze pieds de hauteur, d'immenses tapis de grandes herbes couvrent tour à tour la pampa; des chevaux et des bœufs sauvages y vivent en liberté; c'est à peine si, de loin en loin, le voyageur rencontre quelques huttes clair-semées : ce sont les demeures des seuls habitants de la pampa, des *Gauchos*.

Les Gauchos, d'origine espagnole, sont un produit caractéristique de ces déserts. Tout dans l'éducation que reçoit le Gaucho dès ses premières années concourt à le rompre aux plus rudes travaux : la nécessité en fait un cavalier infatigable, un chasseur intrépide. Enfant, il commence à attraper des oiseaux avec des lacs de fil; à quatre ans, il se hisse déjà seul sur un cheval et il s'y maintient Dieu sait comme. Il n'est pas rare de rencontrer un Gaucho de huit à dix ans, monté sur un cheval aussi sauvage que lui-même et chassant devant lui un troupeau de bœufs élevés dans la liberté du désert.

Aussi, que le Gaucho résiste aux privations, aux fatigues, qu'il devienne un homme, et pour lui ce sera un jeu que de dompter des chevaux, que de les lancer à la course. Lancé droit devant lui à des distances prodigieuses, il sait toujours s'orienter, il trouve partout à vivre. Il passe la nuit à la belle étoile, enveloppé dans son manteau rouge, la tête appuyée sur une pierre ou sur quelque squelette de cheval abandonné. Une bonne selle, de longs éperons, voilà tout ce qu'il faut au Gaucho. Quant au cheval, c'est son

adresse, c'est sa force qui le lui procure. N'a-t-il pas son *lasso* pour le prendre ?

Monté sur le cheval d'un parent, ou d'un ami, le Gaucho, qui veut commencer à former son écurie, se dirige vers les hautes herbes qui servent de rendez-vous aux chevaux libres. Quand il en aperçoit une troupe, de l'œil il fait son choix et prépare son lasso. Ce lasso n'est autre chose qu'une corde de cuir, tressée, toute fraîche encore, de deux pouces environ de circonférence, et longue de vingt à trente pieds, avec un nœud coulant à l'une des extrémités. Graissé pendant l'opération du tressage, le lasso conserve une grande flexibilité, et rivalise pour la solidité avec une corde ordinaire dix fois plus épaisse. Celui qui veut le jeter élargit l'ouverture formée par la courroie qui traverse le nœud coulant, et commence par le tourner au-dessus de sa tête, en ayant soin que l'ouverture ne se ferme pas : puis il le lance, et avec une telle précision, qu'il ne manque jamais son but.

Voilà donc notre Gaucho en présence de son adversaire. La troupe des chevaux libres l'a éventé et fuit en faisant résonner bruyamment ses naseaux. Le Gaucho n'a pas perdu de vue sa victime : il la presse, il la sépare, et tout à coup le lasso part et entoure le cou du cheval : le bout de l'instrument est attaché à la contre-sangle de la selle et le cheval monté, par un pressentiment de la résistance qu'il va éprouver, ou par suite d'un imperceptible mouvement du cavalier, incline son corps dans une direction opposée à la fuite du cheval pris au piége. Les deux forces rivales luttent un moment, puis s'équilibrent ; mais chaque mouvement resserre le lien et arrête la respiration du pauvre animal qui bientôt

tombe à la discrétion de son vainqueur. Une fois maître d'un cheval, le Gaucho est maître de la pampa. Armé de son lasso, il chasse en roi le taureau, l'autruche, le lion même et le tigre.

Mon guide, je vous l'ai dit, était quelque chose de plus qu'un *Gaucho*. Il était *rastreador*. Qu'est-ce donc qu'un *rastreador?*

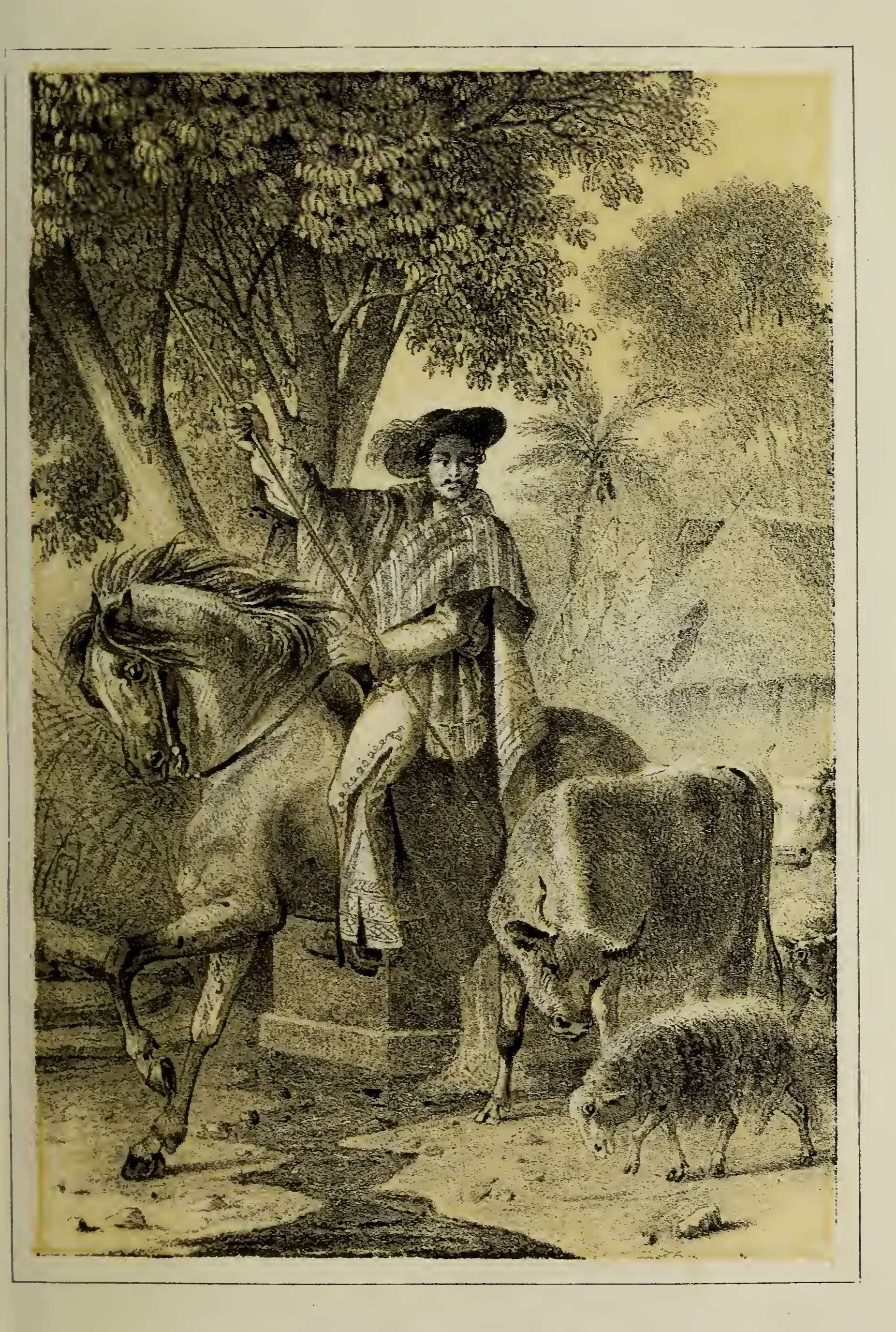
Fenimore Cooper nous a tracé de la manière la plus pittoresque le portrait du *Pathfinder*, du trouveur de sentiers. Le *rastreador* argentin, littéralement l'homme qui suit à la trace, est une variété espagnole de ce type curieux. Tout *rastreador* est *Gaucho*, mais tout *Gaucho* n'est pas *rastreador*. Car il faut encore une éducation spéciale, au travers de ces vastes plaines, de ces sentiers invisibles pour nos yeux : la puissance de la vue, la subtilité de l'odorat, la sûreté de l'ouïe, l'infaillibilité des déductions logiques, atteignent chez le *rastreador* de profession une perfection incroyable. Le *rastreador* a une sorte de position officielle dans le pays : sa déposition devant les tribunaux est décisive. Juges ou voleurs, personne ne tentera de récuser son témoignage. On en emploie officiellement au Brésil, et je me rappelle qu'on me montra, en 1845, à Buénos-Ayres, le doyen des *rastreadores*, l'illustre Calibar, qu'on mettait sur la piste des condamnés lorsqu'ils étaient parvenus à s'échapper. Jamais un seul n'avait pu le tromper. Les prisonniers politiques ne tentaient une évasion que lorsque Calibar, à force d'argent, consentait à faire une maladie de trois jours.

Pour ces hommes étranges, même en pays inconnu, tout est révélation. La mousse des arbres, l'orientation des branches, le goût des herbes qui leur révèle à distance l'existence de l'eau douce ou de l'eau salée, la fuite des animaux, le vol des oiseaux,

tout est signe. Le plus célèbre des *rastreadores* est le général Rivera.

Sans être aussi connu que l'illustre général argentin, *Pepe Blas,* mon *rastreador*, connaissait admirablement la *Pampa*, théâtre constant de sa vie aventureuse. Il trottait à travers fondrières, sables, hautes herbes, avec l'insouciante sécurité d'un bourgeois des Batignolles qui se promène dans son jardin. Après une interminable journée de marche à la plus vive allure, rompu, brisé, je regardais avec inquiétude le soleil se coucher à l'horizon de l'immense plaine que nous parcourions, mon guide et moi. Lui, frais et reposé, semblait n'être en selle que depuis quelques instants. Toutefois, comme il avait remarqué ma piteuse attitude et qu'il comprenait mes craintes au sujet d'un gîte pour la nuit, il me montra silencieusement du doigt un rideau d'arbres qui rayait le ciel en face de nous.

C'était l'*estancia* (établissement rural), c'était l'oasis de mes rêves. L'herbe revivait à mesure que nous approchions et révélait la présence de l'eau. Des gommiers au maigre feuillage réjouissaient les yeux accoutumés à la vaste stérilité des plaines. Bientôt s'élevèrent à l'horizon de beaux peupliers blancs, des frênes majestueux, et j'entendis distinctement le murmure d'une fraîche citerne. Une *noria,* ou machine hydraulique à chapelet, élevait cette eau bienfaisante et la distribuait dans une multitude d'auges où chevaux, moutons, bœufs et taureaux plongeaient leur mufle altéré. Un vaste enclos de *toriles,* ou pieux, enfermait la *hacienda* (ferme), et en protégeait les hôtes contre les chacals ou contre des ennemis plus audacieux.



L' Estancia, (ferme au Méxique.)

Dans cette *estancia* demeurait un vieil Espagnol de pure race, autrefois gouverneur des mines de Cordova, et qui depuis longtemps avait abandonné l'or pour la terre, les chances aléatoires de la mine pour les sûrs profits de l'agriculture.

C'est à lui que je devais demander des renseignements positifs sur l'état présent des mines dans la confédération Argentine. Ces renseignements, donnés avec une affabilité toute espagnole, pendant le séjour que je fis à l'*estancia*, je les résume ici en quelques mots.

La *Serrania*, montagne de la province de *Cordova*, les *sierras* des provinces de *San-Luiz* et de *Mendoza*, sont riches en minéraux, mais plus en cuivre et en argent qu'en or. Mais l'inexpérience des mineurs, l'insuffisance des instruments d'exploitation, et surtout la difficulté des communications immobilisent la plus grande partie de ces richesses. L'aspect du pays est partout à peu près le même. Ce sont des plaines immenses, recouvertes de hautes herbes et rarement de petits bois assez maigres, avec des *estancias* de distance en distance, servant de relais de poste. Les routes sont à peine indiquées, et cependant quelles admirables routes naturelles que ces grands fleuves qui sillonnent le pays, si une administration jalouse ne les avait jusqu'à présent fermées au commerce et à l'industrie!

Par exemple, au *Rosario*, dans la province de *Santa-Fé*, le *Parana* a environ huit lieues de large. Son cours est, il est vrai, embarrassé d'une multitude d'îles verdoyantes qui ne laissent souvent entre elles que des passes étroites. Mais le fleuve resserré a creusé son lit dans ces passes de manière à permettre un passage

à des vaisseaux d'un fort tonnage. Il semble même que ce magnifique cours d'eau soit naturellement disposé pour la navigation moderne ; car, s'il est difficilement accessible aux bateaux à voile, la navigation à vapeur s'y jouerait du vent, des courants, et en parcourrait avec sécurité les sinuosités les plus étroites.

Mais, en attendant ces magiques progrès de l'avenir, l'exploitation des mines de la Plata est en pleine décadence.

Un autre obstacle au développement de l'industrie des mines, c'est l'état de guerre permanent qui arme les partis les uns contre les autres, et les Indiens contre tous. Là où les *Unitaires* et les *Rosistes* ne luttent pas entre eux, l'Indien est à l'affût de tout Eu-



ropéen qui s'égare, ou de toute habitation isolée. Les villages s'y transforment en fortins, en blockhaus; les pasteurs veillent, la carabine au poing, derrière leurs palissades de cactus aux baïon-

nettes verdoyantes que le cheval et la lance de l'Indien ne sauraient entamer. Chacune de ces fermes fortifiées renferme un *rancho*, ou cabane, recouvrant l'orifice d'un puits qui fournit l'eau à la famille en cas de blocus.

En résumé, la Plata est sans doute une admirable et féconde contrée; mais dans celle-là, l'or me paraît avoir joué son rôle définitif. L'avenir de la Plata, comme celui de toute l'Amérique du Sud, est dans la colonisation européenne, dans l'industrie et le commerce, s'ouvrant les magnifiques artères fluviales qui sillonnent tout ce continent.

Revenu à Buénos-Ayres, j'avais le choix de retourner à Rio-de-Janeiro, où j'étais sûr de trouver des vapeurs pour les Antilles; ou bien encore, je pouvais profiter d'un bâtiment en relâche à destination du Pacifique. Mais l'obligeance d'un lieutenant de la marine française me procura une place à bord d'une frégate à vapeur de guerre, se rendant directement à la Martinique. C'était la voie la plus prompte et le moyen le plus sûr de gagner l'isthme de Panama. J'acceptai, et nous partîmes pour les Antilles françaises.

A la *Martinique,* je me trouvais dans cet immense archipel, incessamment sillonné par les bateaux à vapeur de toutes les nations civilisées. Je pouvais à volonté courir droit à Chagres, ou visiter sans peine *Cuba,* la riche espagnole.

Je m'arrêtai à ce dernier parti, et je retins ma place sur un steamer qui devait me conduire, non à la Havane, comme je le croyais d'abord, mais à *Trinidad,* petite ville de la côte sud de Cuba, à une douzaine de lieues de la Havane. Un planteur de la Martinique m'avait donné une lettre de recommandation, non pas, malheureu-

sement, pour un Espagnol de *Trinidad*, mais pour un consul américain que j'avais déjà rencontré à la Corogne, plusieurs années avant de quitter l'Europe pour la première fois. C'était un fâcheux contre-temps, car je n'espérais pas, sans connaissances parmi les indigènes, pouvoir faire lever en ma faveur la fameuse consigne qui interdit aux étrangers l'entrée du territoire cubain à plus d'un mille de la côte.

Je dus donc passer une soirée maussade et une nuit affreuse dans une ignoble *posada,* décorée du titre pompeux de *Fonda San-Miguel,* hôtel Saint-Michel.

De *Trinidad*, le vapeur le *Tayata* nous conduisit en quinze heures à *Batabano*, maussade petit village où le chemin de fer devait nous prendre. Mais si l'exactitude est la politesse des rois, elle n'est pas apparemment celle des Espagnols. Il fallut coucher à Batabano, le premier départ du chemin de fer de la Havane étant indiqué pour le lendemain, à dix heures du matin.

Quelle nuit il me fallut passer dans une misérable hôtellerie, digne de celle où Maritorne recevait le bon chevalier Don Quichotte de la Manche et son fidèle écuyer Sancho Pança ! Posadas des Asturies, vous le cédiez, j'en suis sûr, pour le délabrement, pour la malpropreté, à l'hôtellerie sans nom de Batabano. La nuit finit pourtant, car tout finit en ce monde, et nous voilà partis. Un chemin de fer espagnol, et si loin de l'Europe, cela ne laisse pas que d'être curieux. Ce chemin de fer va lentement, il est vrai, ses allures sont un peu capricieuses peut-être, mais enfin les wagons sont passables. Quant à la route, n'en parlons pas. Pays plat, végétation aride, poussière incendiée par le soleil,

et, de temps à autre, quelques cocotiers glissant à nos yeux derrière le convoi.

Je fus bientôt sous, je ne dis pas dans, les murs de la reine des Antilles, de la *siempre fidelissima ciudad de Habana*, de la toujours très-fidèle cité de la Havane. Le débarcadère est à l'une des portes de la ville.

La très-fidèle cité était alors en émoi. Des aventuriers américains menaçaient de l'envahir et de l'*annexer*, synonyme nouveau du verbe conquérir qu'ont inventé les Américains. Je ne sais si ma grande taille, ma maigreur fantastique et mes allures de voyageur sans-gêne inspirèrent sur mon origine des doutes au chef de la douane; je ne sais s'il me prit pour quelque affilié de l'*Étoile solitaire*, détaché en avant-garde par les compagnons de Lopez, mais il me consigna entre quatre douaniers comme si j'eusse eu la peste.

Evidemment, ce brave *alguazil* me prenait pour un Américain, et me supposait sans doute la ténébreuse pensée d'envahir à moi seul l'île très-fidèle, car il m'intimait déjà l'ordre de le suivre chez le *gobernadorcillo*. Mais j'exhibai gravement mon passe-port dans lequel sa gracieuse Majesté la reine Isabelle recommandait à toutes autorités espagnoles, *alguazils* ou *gobernadorcillos*, de laisser passer et de ne pas molester ma précieuse personne : *Que no se lo molesten.*

Cette phrase magique et ma qualité de Français, dûment constatée sur le bienheureux papier, convainquirent l'honorable alguazil qui me fit une profonde inclinaison, non sans tendre la main selon l'usage invétéré de l'alguazil. Que voulez-vous? *c'est la*

coutume, ce mot répond à tout : *Es la costumbre del païs.* Je m'exécutai sans me faire tirer l'oreille.

Et bien m'en prit, car l'alguazil, redevenu gracieux à mon égard, s'empressa de m'indiquer la demeure d'un vieil ami d'Europe, le *señor Peñuela.*

Je tenais d'autant plus à retrouver cette vieille connaissance que le señor Peñuela n'a qu'un pied-à-terre à la Havane, et habite ordinairement une ferme située dans l'intérieur des terres. La Havane est bientôt vue, et qui ne la connaît, au moins par les nombreuses descriptions qu'on en a faites? Mais l'intérieur de Cuba est assez difficile à aborder.

J'eus le bonheur de rencontrer mon vieil hôte de Paris, et il m'emmena dès le lendemain dans sa plantation, située à cinq lieues dans l'intérieur des terres.

Vous dirai-je maintenant pourquoi je désirais si fort prendre sur le fait la vie intérieure d'une plantation cubaine? Vous allez voir comment ce désir se rattachait essentiellement au but général de mon voyage.

En Afrique, j'avais étudié, surtout dans les traditions locales, la production de l'or : mais j'avais étudié aussi, plus encore, le producteur actuel du métal précieux dans ce vaste continent, je veux dire le nègre. Avant d'observer la race blanche aux prises avec l'or dans les alluvions de la Californie, je tenais à fixer mes idées sur cette race noire, appelée, sans doute dans un avenir assez rapproché, à ouvrir à l'Europe, par l'exploitation de l'or africain, les mystérieuses contrées de l'Afrique centrale.

Quelle influence l'esclavage a-t-il exercée sur la race noire?

Quelles qualités morales et intellectuelles le nègre peut-il développer dans l'esclavage ? Ces questions ne pouvaient être résolues sur un terrain plus propice que dans la colonie espagnole. Car, on le sait, à l'honneur de l'Espagne, le nègre esclave a toujours été traité par elle avec une douceur exceptionnelle.

Je me promettais donc d'étudier à loisir chez le señor Peñuela cette race que je crois appelée à une civilisation prochaine sur sa terre natale. C'est en faisant ces réflexions, et en fumant un délicieux *puro* de la Havane, que nous arrivâmes, au trot de deux chevaux, petits et trapus, à la plantation cachée dans le pli d'une vallée délicieuse.

Nous fûmes reçus avec la joie passionnée qui fait, pour de pauvres reclus, un bonheur véritable de l'arrivée d'un étranger. Un étranger, c'est une distraction, et les distractions sont si rares à Cuba ! Et puis, faisons aussi la part du caractère hospitalier des Espagnols de Cuba. La maison fut bientôt sens dessus dessous pour recevoir le maître et l'hôte inattendu.

C'est en cette occasion que je compris vraiment la différence des civilisations espagnole et française. Certes, tout chez le seigneur Peñuela respirait un luxe inconnu dans nos maisons bourgeoises. Le pavé était de marbre blanc et noir, les murs étaient peints à fresque, les portes massives élégamment sculptées. De tous côtés, des glaces immenses, des porcelaines, des potiches. Mais quel contraste entre ces délicatesses de goût, et la grossièreté d'habitudes que révélait le repas. Señores et señoritas commencèrent par se laver les mains, tous dans le même vase et de la même eau, puis s'essuyèrent le plus galamment du monde à une nappe qui n'en

était pas à son premier service. Après quoi, on servit le dîner. Entre chaque plat, souvent même entre chaque bouchée, les convives aspiraient une bouffée de tabac.

Le repas fini, je visitai la plantation. C'était là mon but véritable. Je tenais à voir l'esclave noir, l'exilé de la terre africaine, non plus dans les romans philanthropiques de la très-peu philanthropique confédération des États-Unis, mais dans la réalité de sa vie.

N'allez pas croire cependant que je visitasse la Havane avec un parti pris pour ou contre l'esclavage. Non : sans doute, me disais-je, l'on a eu raison de revendiquer pour cette race déshéritée la liberté, qui est le premier bien et le premier droit de l'homme ; oui, l'éloquent plaidoyer de l'auteur de *my Uncle Tom's Cabin* (*la Case de l'oncle Tom*, par mistress Beecher Stowe) a retenti dans tous les cœurs, a parcouru comme une étincelle sympathique les continents divers et les civilisations des deux mondes ; mais, qu'on me permette de le dire, cette race si digne de pitié sera d'ici à longtemps encore incapable de supporter la liberté. L'affranchissement est pour elle un nouveau supplice, car elle n'y voit que le droit à l'oisiveté : et, certes, la liberté n'a été donnée à l'homme qu'à condition de la mériter par le travail. Le noir affranchi devient par là responsable de lui-même : or, le plus souvent, il est aussi incapable de se conduire que le serait un enfant.

J'ai vu, de mes yeux vu, sur les places publiques, sur les chemins, dans les montagnes de nos colonies émancipées, de pauvres diables pour qui la liberté n'avait été que le signal d'une affreuse misère : je voyais aujourd'hui, chez un planteur cubain,

une colonie de noirs esclaves, respirant la gaieté, le bonheur.

Sur l'habitation de don José Peñuela s'élevaient une foule de cases, construites en claies, récrépies en terre à l'intérieur, et ravalées en plâtre bien proprement étendu. Le toit, élégamment arrondi, était recouvert des feuilles légères et parfumées du vétiver. Les cases se composent généralement de deux pièces, dont l'une sert de cuisine, et l'autre de chambre à coucher; toutes deux sont garnies d'ustensiles de ménage, de chaises, de lits, de coffres. Je n'y remarquai pas sans surprise des précautions prises contre le froid : des couvertures de laine, des piles de bois sec. Le nègre, passif et régulier dans ses sensations comme une plante, grelotte aussitôt que le soleil a disparu.

A mesure que j'avançais dans cette espèce de village, les cases m'apparaissaient groupées dans un pittoresque désordre : quelques-unes étaient séparées par des ruelles bordées de fleurs et de plantes parfumées. Elles étaient toutes uniformément entourées d'un petit jardin, jardin presque tout entier de luxe et d'agrément, ce qui me parut être une incontestable preuve de bien-être. Au reste, l'utile n'était pas loin, si l'agréable frappait d'abord la vue. Chaque demeure possède une petite basse-cour, où abondent poulets, canards, dindons, cochons : tout cela vit aux dépens de la plantation. La volaille sait à merveille le chemin des champs de riz et de maïs, et il n'est pas rare que les cochons fassent une trouée dans les plantations de cannes, où ils ont bientôt mangé une barrique de sucre.

Le gai paysage de la plantation Peñuela était encadré d'une rivière poissonneuse, dont les eaux, habilement conduites par des

canaux de palmiers à travers le village nègre, y répandent la fraîcheur et la fertilité.

J'inspectais tout cela en compagnie du commandeur, espèce de grand hidalgo, sec comme une peau d'anguille, olivâtre et solennel. « Je suis convaincu, me dit-il avec une grande bonhomie, que quelques-uns de mes nègres sont relativement très-riches. La vente des produits réunis de leur verger, de leur potager, de leur basse-cour et de leur pêche rapporte, à une famille travailleuse et économe, douze à treize cents francs par an. Aussi, ne se refusent-ils aucune *douceur*. La case est toujours pourvue de bœuf, de porc, de poisson salé, de chocolat, de tafia pour régaler les amis qui viennent faire visite. Les pompeux atours pour les femmes et les enfants, madras aux vives couleurs, peignes gigantesques, colliers, boucles d'oreilles, jupons de fin tissu, ne manquent pas plus dans les coffres que dans le garde-manger : car c'est une vive jouissance de vanité chez les nègres *faire la famille belle*, comme ils disent. »

Puis vient le chapitre des obsessions, des réclamations, des doléances qui, toutes, ont pour but un petit supplément de bien-être. Pendant notre promenade, le grave commandeur fut assailli de requêtes : l'un désirait un peu de chaux pour ses appartements; un autre montrait piteusement une hache ébréchée pour en avoir une neuve; celui-ci priait de négocier l'achat d'un ami appartenant à une habitation voisine. Tous sollicitaient une faveur : aucun n'exprimait une plainte.

Je revins chez le signor Peñuela avec quelques préjugés de moins. Ce que j'ai vu, je l'ai vu; eh bien, je voudrais, non pas,

Dieu m'en garde, chercher à atténuer l'effet des honorables efforts des adversaires de l'esclavage, et en particulier de l'auteur d'*Oncle Tom,* mais faire comprendre ce qu'aurait d'absolu et de dangereux une mesure d'émancipation mal préparée. Au nègre de fantaisie, philosophe chrétien, Épictète de couleur, je voudrais opposer le noir véritable, tel que je l'ai vu, moins poétique sans doute, mais qu'y faire?

Dans les Antilles françaises, quelque temps avant la très-louable, mais un peu brusque abolition de 1848, une dame, qui partait pour la France où elle allait se fixer à jamais, emmena avec elle une négresse esclave, qui devait servir de bonne à ses enfants. Pour cette fille, c'était la liberté, du jour où il ne lui conviendrait plus de rester chez ses maîtres. Mais, arrivée à New-York et sur le point de s'embarquer pour cette terre de France qui devait voir tomber ses chaînes, la négresse fut prise d'un tel désir de retourner dans la plantation que la maîtresse compâtissante dut la renvoyer.

Autre trait, plus significatif encore. Un législateur d'un des États de l'Amérique du Sud, avait emmené quelques-uns de ses esclaves à Washington. L'un d'eux, valet de chambre d'une conduite irréprochable, excité sans doute par quelque abolitioniste, s'échappa. Les lois du pays donnaient au maître la faculté de le réclamer : il n'en voulut pas user, pensant que les lois ne pourraient rien sur celui qu'une douceur et une humanité sans exemple n'avaient pu rendre reconnaissant et fidèle. Il arriva au valet de chambre émancipé, ce qui arrive à presque tous les nègres : il ne put porter la liberté. Au bout de quelques semaines, il revint, l'oreille basse,

redemandant cette chaîne si légère qui lui était devenue nécessaire. A son tour, le maître refusa : le pauvre diable se roula à ses pieds, implorant l'esclavage comme un bienfait. Touché de compassion, le maître consentit enfin à reprendre son esclave, mais il ne voulut pas laisser son escapade impunie. Il lui infligea comme correction six nouveaux mois..... de liberté.

Ma première station dans la mer des *Antilles du Vent*, devait me fournir une preuve irrécusable de ma théorie. Au sud de Cuba est située la *Jamaïque*, et à *Kings-Town*, sa capitale, se croisent incessamment de nombreux steamers qui vont à *Chagres* ou qui en reviennent. Je partis donc pour *Kings-Town*, relâche habituelle de *Chagres* à *New-York*.

Tout à la Jamaïque révélait l'émancipation et ses misères, tout démentait l'admirable fécondité de la nature.

Le climat de la Jamaïque, bien que situé à l'intérieur des tropiques, est généralement salubre. Le sol y est d'une fertilité prodigieuse.

C'était pour moi, habitant de la France, où toute récolte ne s'obtient qu'à force de sueur et de fumier, c'était un objet de surprise incessante que cette terre bénie, qui rend toujours sans que jamais on lui donne. Ici, pas de terre épuisée, les fruits de toute sorte se succèdent sans interruption, et chaque mois a sa moisson spéciale. Le maïs, les patates, la cassave, les fèves, les haricots, les piments, les poiriers, l'arbre à pain, le bambou, l'arbre-trompette, l'ébènier vert et l'ébènier noir, le gaïac, l'acajou, croissent pour ainsi dire sous la seule main de la nature.

Et cependant, à l'exception des aliments de première nécessité

que la terre prodigue, tout ici est cher; tout s'importe. Le travail des possesseurs du sol ou des noirs libres ne produit rien de sérieux. Les riches propriétaires ont déserté le sol depuis l'émancipation, leurs domaines mal gérés sont abandonnés aux mauvaises herbes ou rongés par les hypothèques.

Voulez-vous des chiffres significatifs? Dans cet Eden, la farine coûte 90 francs le baril, le beurre près de 2 francs la livre. La mer regorge de poissons, et l'on importe 60,000 boîtes de poissons salés et 91,000 quintaux de morue par an: les forêts renferment des arbres de toutes les essences, et tout le bois de construction vient du dehors. La terre, et quelle terre! vaut 1 dollar l'acre (5 francs 42 cent.).

C'est ici que j'ai pu voir jusqu'à quel point le nègre pousse l'horreur du travail. Les navires américains qui retournent aux États-Unis, et dont le nombre augmente incessamment, vont compléter à Kings-Town leur chargement de charbon. C'est un métier assez lucratif que celui de transporter le charbon à bord des navires. Eh! bien, nègres et hommes de couleur se refusent à cette besogne qui est remplie par les femmes de ces misérables paresseux. La liberté ne leur a donné qu'un vice de plus, l'insolence.

Pour les travaux du chemin de fer de l'Isthme, on avait pensé à importer des noirs libres de la Jamaïque à Panama: mais un Indien, avec son *machete* (couteau), fera plus de travail en deux heures qu'un noir en deux jours avec sa hache.

Kings-Town était ma dernière étape avant l'Isthme de Panama. Je pris place sur le steamer de New-York et, cinq jours après, j'étais en vue de *Chagres*.

Pour la première fois, je touchais vraiment le sol américain, car la vie des États-Unis se répand déjà sur l'Amérique centrale. J'étais enfin sur la route de *San-Francisco.* L'Isthme est assurément le point futur le plus important pour la province de l'or, pour cet État nouveau dont l'étoile est venue s'ajouter aux trente étoiles du drapeau de l'Union américaine. Qui sait même si cette langue de terre, encore à moitié sauvage, n'est pas destinée, dans un prochain avenir, à voir s'élever la capitale du monde moderne. Quelle ne sera pas la fortune commerciale, quelle ne sera pas l'importance militaire de ce trait d'union entre les deux mondes! Et qu'arriverait-il si une seule nation s'emparait de ce défilé par lequel doit passer un jour et repasser incessamment l'humanité tout entière? Tyr ou Carthage, Alexandrie ou Venise n'ont jamais eu une position semblable; seule, dans l'ancien monde, Constantinople a pu, par sa situation intermédiaire entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, devenir la capitale d'une civilisation. Mais qu'était la civilisation romaine à côté de la civilisation moderne? Ce qu'est la Méditerranée, cette nappe d'eau imperceptible, à côté des deux Océans.

En attendant que l'Isthme ait remporté cette victoire suprême sur la vieille Europe, voyons ce que le présent y laisse deviner de l'avenir.



CHAPITRE CINQUIÈME.

Sur l'isthme de Panama. — Chagres. — La route des rivières, paysages homicides. — Les mines de la Nouvelle-Grenade. — La route de terre, arrivée à Panama. — Le vomito negro, les fléaux de Dieu. — Un steamer américain, les Leviathans de la mer. — Le premier bateau à vapeur, Fulton et Napoléon. — Le caractère américain, le Go-a-headism, un steeple-chase sur le Mississipi. — Les Californies, géographie et histoire. — La Nouvelle-Californie avant l'or, conquête américaine, une bonne affaire de frère Jonathan. — La poussière du moulin de M. Sutter, histoire de la découverte.

La ville de *Chagres* paraît destinée, dans un avenir très-prochain, à devenir l'un des points de la grande ligne d'union entre les deux Océans et les deux mondes. A mon arrivée, un concours inouï de voyageurs m'apprit combien, pendant mon excursion africaine, l'émigration à la recherche de l'or avait fait de progrès. La Nouvelle-Orléans, les Antilles, New-York, Liverpool, Southampton, Hambourg, le Havre y versaient à chaque instant des flots de passagers. La fièvre de l'or, la *gold fever,* cette nouvelle fièvre jaune qui s'était emparée des races

de la vieille Europe, jetait toute une population étrange, bariolée, parlant toutes les langues, portant tous les costumes, sur cette langue de terre naguère presque déserte.

Des ingénieurs venaient de s'y établir et y étudiaient le tracé d'un chemin de fer, à peu près terminé à l'heure où j'écris ces souvenirs. Des savants étudiaient les cours d'eau qui sillonnent l'Isthme et la hauteur des deux mers. M. Garella avait publié sur la possibilité d'un canal des deux mers, des travaux récents qui laissaient entrevoir la jonction, dans un avenir prochain, des deux bassins océaniques séparés par la main de Dieu.

Pour le moment, chemin de fer et canal étaient encore dans les limbes de l'avenir; et il fallait se contenter de traverser l'Isthme en barque sur le *Rio-Grande*, sur la *Rivière des Caïmans* et sur le *Rio-Chagres*, à dos de mulet dans les montagnes qui séparent ces cours d'eau.

J'avais heureusement pris l'habitude des bagages légers; je n'eus pas à m'en repentir. Plusieurs de mes compatriotes furent obligés d'attendre quinze jours pour le transbordement de plusieurs malles et caisses dont ils s'étaient imprudemment chargés. Encore, la plupart de ces colis n'arrivèrent à destination qu'avariés, ou singulièrement allégés par les mains de leurs guides.

Quant à moi, j'avais frété une barque de compte à demi avec un robuste Kentuckien, bien armé, peu chargé, homme silencieux, résolu, infatigable. Six Grenadins, maigres, cuivrés, à face basse et peu rassurante, nous servaient à la fois de rameurs et de domestiques.

La première partie du voyage fut vraiment charmante. Nous

voguions le plus souvent entre deux rives élevées, bordées de palétuviers et de lianes grimpantes dont les chaînes de verdure se balançaient au-dessus de nos têtes. Le jour, c'était un admirable spectacle. Des échappées de vue s'ouvraient inopinément à chaque détour de la rivière, sur des marécages pleins de fleurs aquatiques, bordés d'énormes lauriers roses. La folle avoine y simulait des campagnes fécondes et les grandes feuilles du nénuphar rose y formaient une sorte de parterre trompeur.

Mais dans ces anses perfides se cachait le caïman affamé et ces plaines émaillées recèlaient les miasmes pestilentiels, plus dangereux que le caïman lui-même. Dans les buissons de la rive, se cachaient des Indiens aussi lâches que féroces, tout prêts à nous attaquer s'il nous arrivait quelque accident ou si nous cessions d'être sur nos gardes. C'est le *rifle* (carabine américaine) sur l'épaule, le coutelas à la ceinture et le *revolver* (pistolet à plusieurs coups) à la main, que nous traversâmes ces pittoresques solitudes.

De temps en temps nous rencontrions des *rapides*, sortes de chutes ou de cataractes en miniature. Il fallait, en ces endroits, décharger les bagages, tirer la barque à force de bras, dans l'eau jusqu'aux genoux, et recharger de l'autre côté du rapide.

La *Nouvelle-Grenade*, État de l'Amérique centrale, que nous traversions alors, est toute sillonnée de ces cours d'eau énormes, mal réglés, à niveaux changeants, arrosant une contrée encore sauvage, mais prodigue en minerais précieux et douée d'une exubérante fécondité.

Deux de ces fleuves magnifiques, la *Magdalena* et le *Cauca*, dont le cours puissant se déroule du midi au nord entre les murailles

escarpées d'une abrupte cordilière, recèlent des sables aurifères qu'on lave avec succès dans les provinces d'*Antioquia*, de *Neyva* et de *Popayan*. Les mines célèbres de *Marmato,* du *Bas-Choco*, de *la Vega de Supia,* renferment de riches filons d'argent aurifère.

Mais à ces trésors, il faut une population civilisée, nombreuse. Il faut des voies de communication sûres et rapides. Tout cela, un avenir prochain le donnera. La grande route de la Californie ne restera pas longtemps déserte.

En cinq jours, nous arrivâmes à la limite des cours d'eau navigables. Nous n'étions pas encore au bout de cet Isthme qui n'a pas cependant plus de soixante-dix kilomètres de large.

Quand on quitte la Rivière des caïmans, c'est pour achever le voyage à dos de mulet par des chemins montagneux taillés dans une argile glissante, crevassée d'énormes trous. Des flaques d'eau croupie se rencontrent à chaque instant sous les pieds, toutes grouillantes d'insectes venimeux que multiplie à foison l'ardent climat de l'Amérique centrale. Moustiques énormes, scorpions, serpents, se réunissent pour menacer la vie ou au moins le repos du voyageur.

Mais quel spectacle magique que celui de cette végétation désordonnée! Dômes de lianes chargées de fleurs odoriférantes, air embaumé, pénétrant et mortel, bruissements d'insectes, sifflements de reptiles, gazouillements d'oiseaux, cris effarés des singes qui poursuivent le voyageur de leurs insultes, tout cela c'est l'exubérance de la vie, c'est l'excès de la fécondité.

Nous prîmes la route de terre à *Crucès*. De Crucès à Panama, il fallait compter sur 2,000 francs de dépense pour le transport de quelques colis. Encore rien n'était-il moins prouvé que l'arrivée

des bagages de l'autre côté de l'Isthme. Les bords de la Rivière des caïmans sont infestés de voleurs et d'Indiens. Heureusement une cinquantaine de voyageurs, arrivés avant nous, s'arrangeaient pour le voyage. Nous nous joignîmes à eux et nous formâmes une caravane assez respectable pour n'avoir rien à craindre d'attaques à force ouverte. Notre convoi, qui comprenait plus de trois cents mulets, mit trois jours à faire huit lieues.

Le dixième jour après notre départ de Chagres, nous arrivions à *Panama*. Aujourd'hui c'est un voyage de dix heures : demain, peut-être, deux heures suffiront pour traverser l'Isthme.

C'est à Panama que j'entendis parler pour la première fois du *vomito negro*, ou vomissement noir, cette horrible maladie qui attaque l'Européen en Amérique. Un ingénieur chargé de faire des relèvements en vue d'un chemin de fer à construire, mourut en quelques heures à l'*Hôtel des Ambassadeurs* où j'étais logé.

N'est-ce pas un horrible mystère que ces fléaux qui s'abattent sur des races tout entières, qui dévastent des contrées populeuses ? Le choléra parcourt le monde, faisant partout des victimes, sans distinction de nationalités, de couleur, d'origine. Le *vomito negro* et la fièvre jaune s'attaquent spécialement aux Européens et respectent les nègres et les indigènes. Leur action ne s'étend guère d'ailleurs au delà de la côte maritime. Au contraire, le *matlazahuatl* est un fléau particulier à la race indienne. Cette peste spéciale ne se montre que par intervalles : elle a sévi en 1545, 1576, 1736, 1761. A sa première apparition connue, elle enleva huit cent mille Indiens. Torquemada affirme que la seconde visite fit disparaître deux millions d'hommes.

Consolons-nous du choléra : à côté d'une pareille peste, il n'est que le plus anodin des fléaux.

Un service de steamers était déjà organisé entre Panama et San-Francisco. Chose étrange : mes pieds se mouillaient au sable baigné par l'Océan-Pacifique, j'étais dans une bourgade de la Nouvelle-Grenade, et cependant autour de moi tout était américain. Le vaisseau qui allait m'emporter aux mines était un de ces monstres de feu, aux ailes puissantes, aux gigantesques proportions, comme la race anglo-saxonne semble avoir jusqu'à présent le privilége d'en construire.

En voyant ces Léviathans de la mer, en calculant la puissance énorme qu'ils donnent à la civilisation moderne, je me rappelais involontairement la bizarre prédiction de Darwin, écrite à une époque où elle pouvait encore passer de tous points pour un rêve :

« Bientôt, disait Darwin dans ses vers prophétiques, bientôt, ô vapeur encore indomptée ! ton bras traînera la barque paresseuse ou poussera le char rapide, ou bien portera un chariot aérien, déployant ses ailes et fuyant à travers les champs de l'espace. »

La première partie de la prédiction est largement accomplie : qui sait ce qui arrivera de la seconde ?

Ces immenses machines, pour qui rien n'est obstacle, ni vent, ni courant, qui transportent hommes et bagages à d'immenses distances, en quelques jours et sans ralentir le jeu puissant de leurs poumons de fer et de feu, me rappelaient encore involontairement quels chétifs commencements eut cette force redoutable qui est en train de transformer le monde.

C'était hier, c'était en 1807 : un bateau de forme étrange, n'ayant en apparence aucune des conditions requises pour une navigation sérieuse, parut un jour dans les eaux de l'Hudson, près du port de New-York. Ce bateau, nommé *le Clermont*, était surmonté d'une énorme cheminée de tôle et laidement accoutré de deux disgracieux tambours garnis de vastes palettes.

Le propriétaire, ou plutôt, je me trompe, le constructeur de ce bateau singulier sans mâts et sans voiles, se faisait fort de conduire des voyageurs de New-York à Albany, ville située à 150 kilomètres plus haut sur l'Hudson.

L'heure indiquée pour le départ allait sonner; aucun voyageur ne s'était encore présenté. Enfin, un habitant d'Albany se décida à tenter l'aventure. Il monta à bord du *Clermont*, demanda à qui il fallait payer le prix du passage. On lui ouvrit la porte d'une cabine et on lui montra un homme qui, le front dans les mains, paraissait plongé dans une profonde méditation.

Au bruit des pas, cet homme leva la tête, lança sur le visiteur un regard triste et bienveillant, et attendit.

« N'allez-vous pas jusqu'à Albany avec cette singulière machine? dit l'homme. — Oui, monsieur, répondit modestement l'inconnu; au moins, je vais l'essayer. — Eh bien donc, je courrai la chance avec vous. »

Et le voyageur déposa dans la main de l'inconnu les six dollars, prix du passage. L'homme, pourtant, regardait silencieusement cet argent. Le voyageur craignant d'avoir commis une erreur : — « N'est-ce pas là le prix convenu? » dit-il. — « Oui, monsieur, répondit l'homme, sortant de sa rêverie, oui, excusez-moi,

et une larme filtrait à travers ses cils; excusez-moi, j'étais absorbé par la pensée que cet argent est le premier salaire qu'aient encore obtenu mes longs efforts pour appliquer à la navigation la puissance de la vapeur. Je voudrais bien, monsieur, vous prier de rendre durable le souvenir de ce moment, en partageant avec moi une bouteille de vin; mais, je dois l'avouer, je suis trop pauvre pour vous l'offrir. J'éprouve seulement le ferme espoir d'être en état de me dédommager la première fois que nous nous rencontrerons. »

Cet homme était Fulton.

Plus heureux que beaucoup d'inventeurs, Fulton eut le bonheur de voir son invention s'emparer de la civilisation moderne. Huit ans plus tard, par une belle journée du mois d'août, un homme au regard profond, coiffé d'un vulgaire chapeau rond et vêtu d'un habit vert d'officier sans épaulettes, se promenait sur le pont d'un navire de guerre qui s'élevait péniblement dans le vent, sous les Tropiques. Un léger panache de fumée qui rayait le ciel bleu attira l'attention de cet homme. Il tira les tuyaux d'une lorgnette qu'il tenait à la main, regarda longtemps cette petite fumée perdue sur la vaste étendue des mers, passa sa main sur son large front rêveur et, poussant un soupir, descendit dans l'entre-pont.

Cet homme, c'était Napoléon vaincu, allant sur le *Bellérophon* à Sainte-Hélène; cette petite fumée à l'horizon, c'était un bateau à vapeur allant de New-York à Southampton! Napoléon se rappelait en ce moment l'inventeur inconnu qui vint un jour lui proposer la navigation à vapeur.

J'étais perdu dans ces pensées quand une voix m'arracha à mes rêveries historiques.

— « *Dear sir*, nous ne partirons pas ce soir, il y a du brouillard à la côte et les passes ne sont pas des plus faciles. » Celui qui me parlait ainsi, c'était le capitaine du steamer qui devait nous transporter de Panama à San-Francisco, moi et mes compagnons de voyage.

Je m'inclinai devant la nécessité, non sans admirer cette prudence si peu ordinaire chez un marin des Etats-Unis. Un de mes compagnons de route, jurisconsulte distingué, m'éclaira à ce sujet en m'apprenant qu'à la suite de nombreux sinistres, la Compagnie dont notre bateau faisait partie avait exigé qu'à l'avenir tout capitaine d'un bateau à vapeur eût à son bord une valeur de 28,000 dollars, soit 150,000 francs, représentant une sorte de caution de prudence.

Sur les grands fleuves de l'intérieur, on n'a pas sans doute encore adopté ce salutaire usage, car rien n'est si fréquent qu'une explosion ou un incendie causés par de folles vitesses. Ce n'est pas assez que le Mississipi et la plupart des autres grands cours d'eau cachent dans leurs profondeurs de nombreux *chicots*, arbres déracinés et aiguisés en poignards par la violence des courants : l'imprudence des capitaines, leur témérité qui change en joutes dangereuses les traversées de deux concurrents, causent journellement des sinistres.

Une dame anglaise, qui avait descendu le père des fleuves, depuis le Missouri jusqu'au golfe du Mexique, me racontait qu'un matin elle fut réveillée à bord par les horribles grincements de la

machine. Chaque coup de piston semblait devoir effondrer le navire. Elle monta sur le pont en toute hâte et s'enquit de la cause de cet effroyable charivari. Le capitaine, debout sur l'un des tambours, lui montra en souriant un steamer d'une compagnie rivale qui descendait parallèlement. C'était un *steeple-chase* aquatique; chaque bateau donnait toute sa vapeur; les forces des lutteurs paraissaient égales. Il paraissait à peu près certain que le vainqueur serait celui des deux qui ne sauterait pas.

La dame effrayée réclama vivement, pria, supplia. Le capitaine se bouchait les oreilles et ses yeux ne quittaient pas l'adversaire. Enfin, quelques passagers, touchés de l'émoi de leur compagne de route, se joignirent à elle pour protester. Peine inutile. Il fallut arriver au grand argument américain, au *dollar*. On se cotisa et on fit une somme assez ronde, destinée à indemniser le capitaine de l'échec qu'allait recevoir son honneur s'il abandonnait la partie. Il accepta en soupirant et donna l'ordre de ralentir.

Mais à ce moment le bateau rival passa comme une flèche devant lui et les *hourrahs* des vainqueurs retentirent par trois salves. Le capitaine n'y tint plus; il vida ses poches, déposa sur le pont la somme qu'on venait de lui offrir, et fit de nouveau forcer la vapeur. Comme le navire ne volait pas assez vite, il fit jeter dans la grille du goudron, de l'essence, toutes les matières inflammables qu'il put trouver dans la cale.

Quelques minutes après, le vainqueur était vaincu et le navire surchauffé passait fièrement à son tour à la première place, répondant par trois énergiques grognements (*groans*) aux *hourrahs* de son adversaire.

Il y a, du reste, quelque chose d'effrayant dans le sans-gêne avec lequel, aux États-Unis, on gaspille la vie humaine. On y regrette le bois, le fer, l'or surtout, rarement l'homme. J'ai vu, en rade de la Nouvelle-Orléans, brûler à la fois deux magnifiques navires. On fit tout pour les sauver, mais en vain. Dix hommes



périrent à la peine. Eh bien! ce que l'on plaignait, c'était l'armateur ruiné, non les victimes. *Go a head* (Va de l'avant), c'est la devise de l'Américain; toujours pressé, il traverse la vie en courant. *Time is money* (le temps c'est l'argent), voilà pourquoi l'Américain brûle l'espace et a toujours l'air de n'avoir pas le temps à lui. Oui, le temps c'est de l'argent, et frère Jonathan aime trop l'argent pour dépenser le temps à des occupations inutiles. *Go a head,* et il va toujours et, pour gagner une heure sur un rival, il se fera sauter en l'air avec sa machine à vapeur en morceaux.

C'est là l'excès : mais regardez l'Amérique de plus près et vous apercevrez bientôt les qualités de ces défauts. Ce qu'il faut avouer, c'est qu'au milieu des grossièretés, des désordres, des brutalités de cette civilisation à peine dégrossie, il y a dans ce jeune pays une largeur d'espace, une facilité de vie que nous ne connaissons pas dans notre vieux monde où l'on vit à l'étroit. Nos forêts seraient là-bas des bouquets d'arbres, nos plaines des morceaux de terre, nos fleuves des ruisseaux. L'Amérique est le pays des espaces indéfinis, des lacs grands comme des mers; là l'esprit d'entreprise et d'audace est naturellement à l'aise et on n'y entend pas dire comme dans les foules des *cockneys* de Shakespeare :

« *Voisin, votre coude est pointu.* »

Je me disais cela en parcourant le pont du steamer américain et en observant au bout de ma lunette les rivages placés à *tribord.* C'était le *Guatemala*, cette immense contrée vouée à l'anarchie depuis sa révolte contre l'Espagne, et destinée à s'absorber un jour dans l'Union américaine. Ce fut bientôt la *Vieille-Californie*, vaste péninsule déserte qui déroula sous mes yeux ses treize cents kilomètres de côtes sablonneuses et monotones.

J'allais enfin apercevoir les montagnes de la *Nouvelle-Californie* : comme les premiers Européens qui foulèrent le sol vierge de l'Amérique, nous y arrivions attirés par l'or. Mais, et c'est là ce qui à mes yeux marquait le plus puissamment la différence des temps, nous y arrivions portés sur les flots de l'Océan Pacifique. Nous prenions le Nouveau-Monde à revers. Que de choses entre ces deux dates : 1492 et 1851 !

Reportons-nous par la pensée à ce jour solennel où Colomb

aborda pour la première fois sur un point du Nouveau-Monde. Ce que nous voyons aujourd'hui ne saurait nous donner une idée de la surprise des Espagnols du xve siècle. Nous retrouvons en Amérique tout une Europe artificiellement transplantée ; mais eux, quel spectacle dut s'offrir à leurs regards !

Arbres, arbustes, plantes, fleurs, animaux, hommes même, tout sur cette terre inconnue avait un aspect particulier, inouï; tout différait de ce qu'ils connaissaient jusqu'alors. De bœufs, de chevaux, de moutons, ces compagnons éternels de l'homme, il n'y en avait point : le chat en était absent, aussi bien que la souris et le rat qui le supposent. Il y avait bien des singes, des alligators, mais entièrement différents des crocodiles et des quadrumanes de l'ancien monde. Le lion et le tigre étaient représentés par le puma et le jaguar; le buffle et le bœuf, par le bison des prairies et par le bœuf musqué du Nord; le chameau avait son similaire à formes réduites dans le lama et l'alpaca; le tapir y jouait le rôle du cochon, l'ours gris celui de l'ours brun, et le caribou remplaçait le renne. A l'extrême nord seulement, là où les deux continents se rejoignent à l'aide des glaces arctiques, l'élan et l'ours polaire formaient la liaison des deux mondes.

Passons aux oiseaux : au lieu du gypaëte, l'aigle de Washington ou l'aigle à tête blanche; au lieu du vautour, le condor des Cordilières des Andes; à la place de l'autruche des déserts africains, le nandou ou rhéa; pour le perroquet, l'ara-macao; pour la pie, le toucan, et au lieu de toute notre famille de pinsons, de linots et de chardonnerets, le colibri et l'oiseau-mouche.

Quant à l'homme, il était aussi étranger au type caucasien que

le Malais ou le nègre Yolof. Ni blé, ni autres céréales pour le nourrir, mais le maïs, la patate, la racine de manioc et la pomme de terre, aliment futur de la vieille Europe.

Tel était le séjour de cette race rouge, aujourd'hui presque disparue, et qui, l'eau-de-vie, la variole et la civilisation aidant, ne sera bientôt plus représentée sur la terre.

Quant à l'or, objet de mon voyage, il avait choisi l'Amérique du Nord pour son nouveau domicile. Après avoir attiré dans l'Amérique du Sud les colonisations espagnoles et portugaises, il préparait à l'Ouest des États-Unis toute une civilisation nouvelle.

Sans doute, la présence de l'or dans l'Amérique du Septentrion remonte plus haut que l'année 1848, mais l'histoire de l'or avant cette époque peut se raconter en quelques mots.

Avant la découverte de l'or californien, quelques exploitations d'or, réparties sur divers points de l'Union américaine, avaient donné, depuis l'origine des travaux, une production équivalente à peine à 60 millions de francs.

C'était surtout dans les États esclaves, dans les deux Carolines, dans la Virginie, la Géorgie et l'Alabama, que ces exploitations avaient lieu avant 1847; car, dans les États libres, le travail humain s'appliquait plus utilement à d'autres productions.

Géologiquement, l'Union américaine, avant 1847, présentait l'or en petite abondance dans toute la chaîne des Alleghanys, et surtout dans la partie de cette chaîne qui a reçu le nom de *Blue-Ridge* ou Montagne-Bleue.

Tel était l'état des exploitations aurifères quand, vers la fin de 1848, un bruit soudain courut dans le monde entier. On venait de

trouver l'or en Californie, mais en telle abondance, qu'il y en avait de quoi enrichir des millions d'hommes. Une sorte de fièvre s'empara de toutes les imaginations aventureuses. On se précipita à la curée de l'or. L'univers entier apprit le nom, presqu'inconnu la veille, de cet *Eldorado*, de la Californie.

Mais d'abord, qu'était-ce que la Californie?

Il y a, comme vous l'apprend la géographie, deux Californies, la Haute et la Basse. La Basse-Californie, ou Californie mexicaine, ou encore Vieille-Californie, est cette aride péninsule, aujourd'hui encore soumise au Mexique, probablement parce que les Américains n'en ont pas voulu, et dont le seul revenu consiste dans l'exploitation des huîtres perlières.

La Haute-Californie, *Alta-California*, est située de l'ouest à l'est, entre l'océan Pacifique et les Montagnes-Rocheuses, sur une largeur de près de 1,200 kilomètres. Du nord au sud, elle compte environ 1,400 kilomètres en longueur.

Mais une chaîne de montagnes, la *Sierra-Nevada*, séparée de l'océan Pacifique par une distance de 250 kilomètres, traverse ce pays dans toute son étendue, parallèlement au littoral. La partie qui s'étend de la Sierra-Nevada à l'Océan est la seule qui soit fréquentée par l'émigration européenne. Elle a une largeur de 250 kilomètres.

C'est là la *terre de l'or*.

Mais comment cet or, si abondant qu'il se rencontre sur des centaines de lieues, a-t-il été découvert? Comment aussi n'a-t-il pas été découvert plus tôt? Ceci mérite explication.

Ces amants passionnés de l'or, ces infatigables chercheurs de

trésors, les Espagnols auraient-ils possédé la Californie pendant deux cents ans, foulé aux pieds ce sable fécond, sans se douter de ce qu'il renfermait?

Dès 1602 cependant, le fondateur de Monterey, Sebastiano Viscaino, avait été informé par les Indiens que le pays abondait en or. Toute la colonisation espagnole aboutit à la fondation de quelques missions. Pourquoi cela? On veut que les jésuites, parfaitement informés par les Indiens, leurs néophytes, des richesses de la Californie, aient tenu volontairement la lumière sous le boisseau. Je n'en crois rien. Je crois seulement qu'ils ont tenu pour très-exagérées les révélations des indigènes. Quant au fait même de l'éveil donné aux conquérants, il est incontestable.

Dans la relation de son expédition à Monterey, Sebastiano Viscaino avait signalé l'existence de métaux précieux dans l'intérieur du pays. Voici ses propres paroles :

« Ledit Sebastiano Viscaino ayant questionné les Indiens et beaucoup de gens qu'il trouva au bord de la mer, sur une grande étendue de côtes, ils lui apprirent qu'au delà de leur pays il y avait plusieurs grandes villes et quantité d'or et d'argent, ce qui lui fait croire qu'on pourrait découvrir de grandes richesses. »

L'or du Pérou, du Chili, du Mexique, faisait alors, sans doute, une trop victorieuse concurrence aux espérances de la Californie. On ne s'occupa de ce pays qu'au point de vue de la colonisation et de la conversion des infidèles.

Sur l'ordre de Philippe III, ce Sebastiano Viscaino, général distingué, avait été chargé, en 1602, de former un établissement à

Monterey. Voici ce qu'il dit, dans le récit de son expédition, sur le climat et sur les habitants de la Californie :

« Le climat de ce pays est doux; le sol, couvert d'herbes, est extrêmement fertile; le pays bien peuplé; les naturels sont si humains et si dociles qu'il sera facile de les convertir à la foi chrétienne et de les rendre sujets de la couronne d'Espagne. »

La colonisation peu active de la Californie n'attira guère pendant longtemps l'attention de l'Europe. Il y a cent quarante ans environ, la population tout entière de la Californie était contenue dans quatre *presidios* et dix-neuf missions : elle se composait de vingt mille âmes environ, et sur ce nombre on eût à peine trouvé quinze cents Espagnols : le reste appartenait à la race indigène et se recrutait surtout parmi les vieillards impuissants à fournir eux-mêmes à leur subsistance, et qui venaient chercher auprès des missionnaires un abri contre la faim.

En 1848, au moment de la découverte de l'or, la nouvelle Californie comptait à peine quinze mille habitants, une ville de premier ordre, relativement parlant, Monterey, et quelques bourgades.

Mais, en 1846, il s'était passé un fait dont les conséquences devaient être immenses pour la Californie. Les pionniers militaires, les aventuriers du Sud de l'Union, avaient donné à l'Amérique une nouvelle représentation de la comédie de l'annexion. Après s'être introduits dans le Mexique comme colons, comme voyageurs, comme commerçants, ils avaient cherché querelle à leurs hôtes. Les petits de la lice, une fois leurs dents venues, avaient montré les dents.

Pour soutenir ces dignes représentants de la métropole, une

armée avait envahi le Mexique. L'annexion du Texas, consommée en 1845, allait avoir son pendant. Matamoras, Santa-Fé, Monterey, Tampico, San-Luis de Potosi, devinrent, en 1846, la proie facile des hommes du Nord. En 1847, une flotte américaine bombardait Saint-Jean d'Ulloa, une armée américaine s'emparait de la Vera-Cruz, et les victoires de Palo-Alto (7 mai 1846), de Saltillo (22 février 1847), de Cerro-Gordo (18 avril), de Contreras et de Churobosco (19 et 20 août), de Chetulpec et de Molino del Rey (12 et 13 septembre 1847), prouvaient aux Mexicains la parfaite légitimité de l'agression américaine.

Mexico fut pris deux jours après la bataille de Molino del Rey et le Mexique dut signer, le 2 février 1848, le traité de Guadalupe-Hidalgo, qui cédait aux vainqueurs tout le territoire à l'est du Rio del Norte, le Nouveau-Mexique et la Nouvelle-Californie.

Il est vrai que les Américains eurent l'extrême délicatesse de payer aux vaincus une indemnité de 15 millions de dollars, soit environ 80 millions de francs. C'est que frère Jonathan avait entrevu là une excellente affaire et qu'il savait placer ses millions à gros intérêt. Outre d'immenses territoires, on lui vendait, si cela se peut appeler vendre, une admirable position sur le Pacifique.

Il se trouva que l'affaire était encore meilleure que ne le supposait frère Jonathan. L'une de ses nouvelles conquêtes était tout simplement une énorme mine d'or.

Voici l'histoire de la découverte de l'or en Californie : Un certain M. *Sutter*, capitaine suisse, au service de la France, chassé par le vent de la révolution de 1830, vint s'abattre en Amérique. Une fois lancé vers l'aventureux, vers l'inconnu, on ne s'arrête guère.

Notre capitaine se sentit pris de la fièvre du *far-west*, la fièvre de l'ouest lointain, de la vie sauvage, du désert libre et fécond. Il arriva un jour sur les bords de l'Orégon. Mais le soleil l'attirait plus bas; il marcha, il marcha jusqu'en Californie.

La Californie alors appartenait au Mexique. L'aventureux capitaine demanda une concession. Le gouvernement mexicain, qui ne colonisait guère pour lui-même, avait le bon esprit de ne pas empêcher les rares amateurs qui colonisaient pour leur propre compte. Le capitaine Sutter eut sa concession et se mit à bâtir un moulin en planches, une scierie sur les bords d'un fleuve alors inconnu, qu'on nommait le *Sacramento*.

Il eut beaucoup à faire avant de tirer parti de son petit royaume. Car c'était une espèce de monarque indépendant que M. Sutter, et ce n'était pas peu de chose, en vérité, que sa concession. Le gouvernement mexicain avait fait grandement les choses. Il avait accordé à l'ex-capitaine de la garde royale 120 kilomètres carrés environ à la *Furca*, c'est-à-dire, à la fourche, sur une langue de terre arrosée par le *Sacramento*.

M. Sutter, après une étude sommaire du pays, comprit qu'avant tout autre bâtiment, il lui fallait construire une citadelle, car le gouvernement mexicain commençait à perdre son autorité sur les habitants du pays : la côte se couvrait insensiblement d'Américains, voisins actifs, cupides et peu scrupuleux. Dans l'intérieur des terres, les victimes de l'administration espagnole, comprenant la faiblesse du gouvernement mexicain, venaient insulter aux descendants de leurs anciens ennemis.

Le capitaine Sutter se servit pourtant de ces Indiens pour bâtir

son petit fort et pour composer sa petite garnison; car il n'y a pas de meilleures gens que ces Indiens, quand on sait les prendre.

Autour du fort se blottit naturellement une sorte de petite ville, et M. Sutter, le roi absolu de ce pays, conquis par lui, se mit à cultiver, à élever des bestiaux et à débiter en planches, au moyen d'une scierie à eau, les magnifiques pins de la vallée.

Or, un jour, comme le mécanicien chargé de construire et de diriger la scierie, M. *Markham*, examinait un monceau de sable déposé par la chute d'eau de son moulin, il aperçut quelques paillettes brillantes dans ce sable.

Ces paillettes, c'était de l'or.

M. Markham s'empressa de faire part de sa découverte au propriétaire. Celui-ci s'assura de la réalité du trésor. Puis, tous deux armés d'une bêche et d'une pelle, ils creusèrent quelques trous, de distance en distance, dans le sable du *Sacramento*. Partout de l'or, partout des paillettes, partout des pépites!!!

Tenir la découverte secrète, ce n'était pas chose facile. Les deux chercheurs d'or avaient été vus par un Indien. Ils voulurent faire croire que ces paillettes brillantes n'étaient que du mica. On ne les crut pas. La nouvelle courut tout le pays comme la foudre, et, quelques jours après, des centaines de mineurs interrogeaient le sable du nouveau Pactole.

San-Francisco, gros bourg de quatre à cinq mille âmes, fut bientôt désert. Administrateurs, douaniers, soldats espagnols, désertaient à qui mieux mieux. Les aventuriers américains arrivaient à la curée : la conclusion de la paix laissa libres les miliciens de la dernière guerre. En quelques mois, trente mille hommes étaient

établis à San-Francisco ; cent mille hommes creusaient les bords du fleuve. Plus d'autorités, plus de lois, plus de commerce. Une seule âme semblait animer ces cent mille hommes, et cette âme, c'était l'or.

Dès le mois de juin 1848, le consul des États-Unis à Monterey, M. Larkin, évaluait le travail du mineur en moyenne à 25 ou 50 dollars par jour, soit 133 francs 75 centimes à 267 francs 50 cent. Au mois d'août de la même année, le colonel Mason estimait le produit de la journée pour quatre mille mineurs européens ou indiens, de 30 à 40,000 dollars, soit en moyenne 10 dollars ou 53 francs 50 cent. Un mois après, en septembre, le capitaine Folson écrivait ceci :

« Je ne crois pas qu'il existe dans le monde de dépôts plus riches ; j'ai reconnu moi-même qu'un travailleur actif pouvait recueillir par jour pour une valeur de 25 à 40 dollars d'or, en estimant le métal à 16 dollars l'once. »

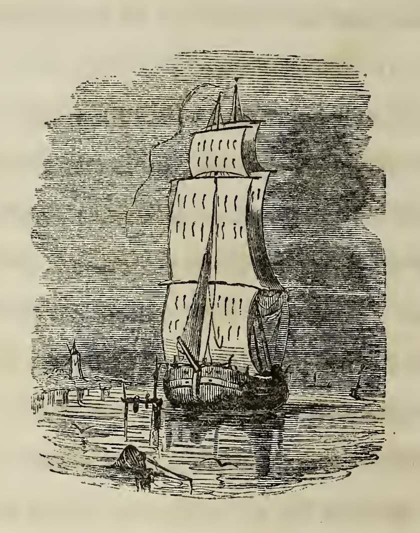
En un an, pendant le cours de 1849, l'Eldorado vit s'élever quinze villes nouvelles : c'étaient *Fremont*, sur la rive occidentale du Sacramento, vis-à-vis du confluent de la rivière *Feather ; Vernon*, sur la rive orientale de la rivière Feather ; *Boston*, sur la rive nord du *Rio-Americano ; Sacramento-City,* autour du célèbre fort Sutter ; *Sutter-City,* sur la rive orientale du Sacramento ; *Webster*, à neuf milles de Sacramento-City ; *Snezien*, sur la rive occidentale du Sacramento ; *Tuolume* et *Stanislaus*, à la source du Sacramento ; *Stockton*, dans un fond où se réunissent le *San-Joaquin* et le Sacramento ; *Bonicia*, sur le détroit de Karquenez ; *Nassa,* à quarante milles de San Francisco ; *St-Lewis* à l'*Embarcadeos* de *Sonora*-

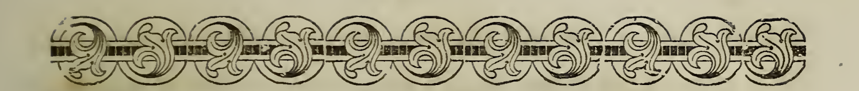
Creek ou ruisseau de Sonora; *San-Rafael*, sur l'emplacement de l'ancienne mission de ce nom, au nord de la baie de San-Francisco; *Sancilito*, sur la baie elle-même.

En 1850, la ville primitive de l'or, San-Francisco, comptait déjà plus de 50,000 habitants.

Voilà le curieux pays que je venais visiter. Moi aussi, attiré plutôt par l'étude d'un phénomène social de la plus haute importance que par l'appât du métal, je me joignais à cette armée d'aventuriers avides qui envahissait le pays de l'or, comme les hordes barbares des anciens temps couraient aux pays du soleil.

Aussi, quand la vigie signala le port de San-Francisco, je ne fus pas le dernier à me pendre aux manœuvres pour dévorer des yeux ce rivage si impatiemment désiré.





CHAPITRE SIXIÈME

Arrivée à San-Francisco. — Le port, l'hôtel et la rue. — Les maisons et le feu. — Population de la ville. — Les Américains, les maisons de jeu, les partis politiques. — Les Anglais. — Les Irlandais et l'Irlande, la taverne de Saint-Patrick, le whisky. — Les Chinois, petits métiers, un pantalon modèle, le bambou, un journaliste chinois. — Les Allemands. — Les voleurs et la police. — Les médecins, tarifs exorbitants, un docteur comme il y en a peu. — L'écume de l'Amérique, population violente, la loi de Lynch, un Mexicain pendu, l'exécution populaire de Roë, la vie d'un homme en sept points d'écarté.



IRE, lofe! laisse arriver, hourrah! voilà San-Francisco!

Une barque se détache, c'est celle de la douane. Il y a là une *santé*, et nous apportons des figures de fièvre jaune. Mais qu'importe? les formalités ne sont pas longues ici. Pourvu qu'on paie, qu'on paie beaucoup, qu'on paie partout, on est toujours bien reçu.

Nous payons, et fort cher, un droit de prendre place au milieu

de cette forêt de mâts qui encombre la plus belle rade du monde. Nous glissons au milieu de tout cela, l'ancre tombe et nous voilà rendus.

Quelle flotte immense, quelle armée de vaisseaux! Excepté Londres, Liverpool et New-York, je ne connais pas de port qui en renferme à la fois un plus grand nombre. Et penser que, il y a trois ans, cette plage était à demi déserte. O vues mystérieuses de la Providence!

On me montre ici un coin du port où, il n'y a pas six mois, s'élevait une colline de sable qui descendait en dune vers la mer. La dune a fait place au port qui a échancré plus profondément le rivage et qui est entré dans la ville. La colline a été portée ailleurs, dans un endroit où le port s'avançait avec peu de fond et sans utilité. Ce terrain conquis sur l'eau vaut 5,000 dollars les dix mètres carrés.

Nous débarquons : un grand drôle, armé de pistolets comme un traître de mélodrame, charge mes bagages sur une sorte de camion, les porte à l'hôtel de l'*Eldorado* (ce nom m'avait séduit), et me demande froidement cinquante francs pour sa peine.

Ce premier tribut payé à l'hospitalité californienne, je jette un coup d'œil sur la rue où m'a conduit mon commissionnaire. Un pavé de bois de sapin, des flaques d'eau croupissante, des amas de boue noire et liquide, voilà pour la voie publique. Des maisons en bois, quelques hôtels en briques et en pierre, une physionomie de grand village ou de champ de foire, voilà les maisons. Une foule pressée, poussée, bariolée, portant tous les costumes, parlant tous les idiomes, voilà la population.



Un incendie à San-Francisco.

Vous donnerai-je une description plus détaillée de San-Francisco? Et comment faire? Pour décrire une ville, il faut qu'elle existe. Or, San-Francisco n'existe pas plus que ces images fugitives qui se forment et qui se détruisent sous l'œil de l'enfant jouant avec un kaleïdoscope. La ville d'hier ne ressemble pas à la ville d'aujourd'hui, n'a aucun rapport avec celle de demain. Le feu est ici le grand, l'incessant architecte.

Il y a quelques jours, en face de cet hôtel où j'arrive, là-bas, au coin de *Southampton-street*, s'élevait une maison de banque construite en tôle et briques. Elle a disparu dans le dernier incendie. On la croyait incombustible : mais les quatre à cinq cents maisons qui ont brûlé autour d'elle l'ont fait rougir et l'ont calcinée. Elle s'est recroquevillée et a disparu sans brûler, comme un flocon de soie dans une fournaise.

Le feu! voilà le grand ennemi de la civilisation à San-Francisco et dans tout le reste de la Californie. Il y a plusieurs causes à ces incendies si fréquents, qui dévastent la nouvelle possession américaine, et qui ne font que trop de ravages dans l'Amérique. La première, en Californie, c'est la manière dont sont bâties les maisons, presque toutes en planches de sapin. Mais il y en a une autre fort triste à énoncer et qui n'existe pas seulement en Californie. Un jurisconsulte distingué de New-York me disait gravement : « Pour supprimer beaucoup d'incendies, il faudrait supprimer les assurances et les faillites. La plupart des incendies violents se déclarent la veille des échéances difficiles, aux fins de mois, comme vous dites. »

Mais entrons dans l'hôtel. La grande maison meublée de l'Eldo-

rado, construite sur le square de Porstmouth, a coûté à bâtir cinq millions et demi de francs. La journée de charpentier valait cent francs, celle de terrassier se payait de quarante à cinquante. Mais aussi l'*Hôtel de l'Eldorado* rapporte plus de six cent mille francs par mois.

Un lit de fer et un matelas, dans une boîte de huit pieds, voilà pour la chambre qu'on me destine. Cela se payait deux cents francs par jour il y a peu de temps. Maintenant, pour douze dollars par jour, soixante francs environ, on est nourri et couché. C'est vraiment pour rien.

Maintenant que me voilà installé, sortons et étudions les habitants de la terre de l'or. Ils doivent être plus curieux que la ville elle-même.

Voici d'abord les maîtres de céans, les Américains, les *yankees* pur sang. Vous les reconnaissez à leur maigreur phénoménale, à leur carrure osseuse, à leur allure pressée, à leurs yeux hagards. Il semble toujours que le temps leur manque, et que chaque minute leur coûte un dollar. Ils font ici tous les métiers, mais surtout le commerce. Ils ont compris les premiers que l'or n'est que le prétexte. Ils ont la propriété de presque tous les terrains, et, de mois en mois, cette valeur s'accroît dans des proportions effrayantes.

La civilisation californienne est encore à peine dégrossie. Voici une maison de jeu, une taverne, un *bar-room* (magasin de liqueurs), un café-chantant; ou, plutôt, voici quatre maisons de jeu, car, dans chacun de ces établissements, on joue un jeu d'enfer. C'est ici que vient s'engloutir l'or si péniblement gagné dans les mines. Une variété curieuse de l'aventurier américain règne ici

sans partage : c'est le *colonel*. Un colonel américain, colonel sans commission, venu on ne sait d'où, est le pilier obligé de ces bouges. Il y juge les coups, se fait la part du lion, et dénoue les contestations avec une balle de son *revolver*. Il n'est pas de jour où des misérables de cette espèce n'assassinent quelque pauvre diable en plein public. On n'y fait guère attention.

Mais qu'entends-je? Une foule hurlante se presse autour d'un drapeau, sur lequel est peint un bonhomme gigantesque entouré d'étoiles. Ce sont des Américains qui jouent à l'élection, et voici les partisans de l'honorable Fergusson. Tout à l'heure, ils vont rencontrer à quelque coin de rue les partisans de l'honorable colonel Mason, et les deux partis se chargeront à coups de poing.

Déjà se montrent ici, sous tous leurs noms barbares, les mille partis, disons mieux, les mille coteries qui divisent les anciens États de l'Union, *whigs, locofocos*, *old-hunkers*, *barnburners*, *natifs Américains*, *abolitionistes*, *free-soilers*. Tout cela n'a guère ici sa raison d'être ; mais, enfin, il faut bien faire un peu de politique.

Des Anglais, on en rencontre ici en assez grand nombre, mais isolés. Ils s'aident mutuellement à l'occasion, mais ils ne font pas corps de nation. La tenue, la dignité, la *self-possession*, qui ressemble si souvent à l'égoïsme, ne permettent pas à *John Bull* de se compromettre avec le premier venu.

En revanche, voici toute une nation transplantée ici, avec ses habitudes, avec ses qualités, avec ses vices, une nation sans patrie, sans regrets. C'est l'Irlande. La voilà dans un cabaret de San-Francisco, fière, gaie, insouciante comme toujours.

Pauvre Irlande, où es-tu à cette heure, et qui saurait montrer

la place que tu occupes dans l'univers? S'il est vrai de dire qu'un pays n'est pas seulement le sol, et que l'ensemble de vallées, de fleuves, de montagnes, de ruisseaux, de rivages, qui le constituent n'est rien sans la race humaine qui le remplit de son passé, de son présent et de son avenir; où es-tu aujourd'hui, perle de la mer du Nord, émeraude tant chantée des poëtes? Où est la patrie qui n'a plus d'enfants?

J'entrai par curiosité dans la taverne enfumée qui recélait les fils de Saint-Patrick. Un chanteur du pays, un descendant apocryphe des vieux bardes d'Érin, hurlait de sa voix avinée des refrains nationaux. Mais lorsque vint à sa mémoire la chanson de la famille absente, sa voix se voila tout à coup :

Auld lang syne...

disait le mélancolique chanteur, et le vieil air tout rempli de poétiques tristesses réveillait chez quelques-uns le souvenir de la patrie absente.

The girl I left behind me...

« la fille que je laisse derrière moi... » Cette autre chanson compléta le souvenir, et résonna dans quelques cœurs comme la stance finale du poëme de l'exil.

Mais, au plus grand nombre de ces émigrants, qu'importait désormais la patrie : ils l'avaient emportée à la semelle de leurs souliers. Leur famille, elle était partie avec eux; ils n'avaient rien laissé sur la terre de leur enfance, rien que le souvenir amer des misères passées, rien que le fantôme de la faim. Pour ceux-là, la

verte Erin des anciens bardes, c'était la terre des douleurs inépuisables, la terre stérile qui refuse de nourrir ses enfants, la terre d'esclavage.

Aussi, lorsque le vieux chanteur se prit à changer de style et à redire les vieux refrains de joie et d'espérance, sa voix eut plus d'échos parmi ses auditeurs :

Cheer! boys, cheer!

« Vivat! enfants, vivat! » et cette autre chanson :

There is a good time coming...

« Voici le bon temps qui vient... » Oui, le bon temps de la vieille Irlande, qui va vivre enfin, puisqu'elle a rompu sa chaîne.

L'Irlandais vit ici, et vit largement, parce qu'habitué à vivre de peu, si peu qu'il travaille, il gagne dix fois plus que chez lui; et puis, ici, il travaille avec plaisir : c'est qu'il s'appartient. C'est qu'il sait que l'argent de ses économies n'ira pas grossir le trésor d'un métayer ou d'un *land-lord*, et qu'une fois un coin de terre acheté de ses épargnes, il y vivra en seigneur et maître.

On m'avait remarqué, cependant, dans la taverne, et sans doute mon regard était bienveillant pour ces braves gens : car l'un d'eux s'approcha et, me présentant quelques brins de trèfle, m'invita à boire un verre de whisky en l'honneur de l'Irlande et de saint Patrick.

« *Erin go braeg,* » répondis-je en riant, et ces premiers mots de la formule cabalistique m'eurent bientôt mis en pays de connaissance. Mon Irlandais au whisky m'apprit alors que lui et

ses camarades passaient la journée à boire parce que le calendrier irlandais donnait ce jour au grand saint de l'Irlande, à saint Patrick. Tout ce qu'il y avait d'Irlandais déguenillés dans la colonie naissante célébrait la fête nationale à la manière usitée dans la mère-patrie : c'est dire assez que toute la population irlandaise de San-Francisco se gorgeait de whisky. Par ces rues fangeuses, couvertes d'un pied de boue liquide, passaient des bandes abruties, dont se détachaient incessamment quelques fragments à chaque maison de gin qui se trouvait sur leur passage. C'étaient des Irlandais renouvelant leur provision d'ivresse.

Etrange chose pourtant que cette façon nationale de fêter un saint : s'enivrer, est-ce donc réellement un acte de religion et de patriotisme?

Je me souviens que, pendant un de mes derniers voyages en Irlande, je me trouvais à Limerick ce même jour de Saint-Patrick. Dans la ville et dans la campagne, ce n'étaient, comme ici, que processions tumultueuses d'Irlandais portant au chapeau un bouquet de trèfle, emblème national comme le chardon de l'Écosse, comme autrefois le lis de la France. Ces pauvres diables s'évertuaient à célébrer le saint de l'Irlande à force de libations : c'était à qui ingurgiterait le plus de whisky, croyant sans doute rendre par là au saint vénéré l'honneur le mieux choisi. Réunis par bandes dans les cabarets, ils trempaient à qui mieux mieux dans le liquide une feuille de trèfle avant de boire, comme pour sanctifier leur ivresse.

Comme je rentrais le soir dans la ville, je rencontrai un paysan qui en sortait, ou plutôt qui essayait d'en sortir. Il se heurtait à

tous les angles et butait à chaque pas : mais, soutenu sans doute par la pensée d'avoir accompli ce qu'il regardait comme un religieux devoir, il se relevait et s'écriait : « Tu vois, grand saint Patrick, ce que je souffre pour toi. »

Or, quelques jours auparavant, le révérend Père Mathews, ce vénérable apôtre de la tempérance, avait prêché à Limerick, et le résultat de sa mission avait été de gagner des milliers de prosélytes à la *Teetotal Abstinence Society*.

Après tout, ne soyons pas injustes pour ces pauvres Irlandais. Ils ne sont pas les seuls en ce monde à donner l'exemple de ces faiblesses et de ces inconséquences, et l'aspect des barrières de Paris, un jour de fête religieuse, ne serait pas fait pour édifier les moralistes. Le mot de Voltaire est toujours vrai :

« A voir comment nous honorons les saints, on pourrait croire qu'ils ne furent que des ivrognes. »

Après les Irlandais, la fraction la plus tranchée de la population de San-Francisco, c'est la fraction chinoise. Il n'y avait que quelques mois seulement que l'appât de l'or et l'anarchie du Céleste-Empire activaient l'émigration de ses habitants, et déjà des milliers de Chinois envahissaient la Californie.

Tous les jours augmente en Californie cette excentrique population. J'en rencontrais, surtout de bon matin et au crépuscule du soir, aux heures où les travaux commencent et finissent, de véritables bandes, marchant à la file les uns derrière les autres, comme on dit chez nous que les canes vont aux champs : tous chargés comme des mulets d'instruments, de boîtes en fer-blanc contenant leurs provisions, ou portant sur leurs épaules le fort bambou au-

quel ils suspendent les sacs trop lourds pour la charge d'un seul homme.

C'est lentement, et avec une sorte de répugnance, que le Chinois adopte le costume américain, mieux approprié pourtant que le sien au climat de la Californie. Le premier sacrifice que fera un habitant du Céleste-Empire, ce sera celui de ses énormes chaussures : mais s'il quitte ses souliers trop larges, c'est pour prendre des bottes également trop larges.

Il y a cependant des exceptions : le Chinois, comme notre Auvergnat, fait bien des choses par économie. Un pacotilleur français avait exposé une partie de bottes trop étroites, qu'il vendait à très-bon compte. Un Chinois, alléché par le bas prix, en acheta une paire ; quelques heures après, toute la pacotille était enlevée par la colonie chinoise. Ils se résignaient à faire petit pied, par avarice.

Du soulier, la métamorphose gagne le couvre-chef. La calotte en laine noire, ou le grand chapeau de jonc, pareil à celui de Robinson, et pouvant servir au besoin de parasol ou de parapluie, font place au chapeau de Californie à bords rabattus. Mais, le plus souvent, l'homme à la longue queue s'arrête là sur le chemin de la mode. Ne plus sentir ses jambes maigres serrées dans la flanelle ou le nankin, ne plus avoir le jupon court qui s'arrête au-dessus du genou, pour un Chinois c'est se dénationaliser.

Une grande sobriété, une intelligence commerciale remarquable, une aptitude au travail que quatorze heures de labeur peuvent à peine épuiser, telles sont leurs qualités. Aussi la vie intérieure du Chinois en Californie est-elle plus confortable que celle des autres

immigrants : ils transportent là, comme partout, leur luxe mesquin et rabougri, leur *home* ou foyer domestique, mystérieux, coquet,



inabordable. L'esprit de ruse et de vol est leur défaut le plus prononcé. On m'a montré un certain Wang-Sing qu'on a pris fabriquant du thé noir avec du bois mort. Les Chinois entreprennent volontiers le repassage, le blanchissage et la couture. Mais examinez bien ce qu'ils vous rendent, si vous ne voulez pas que le calicot usé remplace la toile neuve.

Au fond, le Chinois est surtout industrieux en fait de petites choses. Il est peu inventif, mais il a une étonnante aptitude à l'imitation.

On m'a raconté ce trait curieux d'un tailleur de Canton.

Un membre du Jockey-Club de Londres, fourvoyé à la suite d'une ambassade, et retenu un an de plus que ses calculs dans les mers de l'Inde et de la Chine, voyait avec effroi ses vêtements élégants s'user sans espoir de les remplacer. Fallait-il recourir au déplorable tailleur de la marine? Autant s'habiller de toile à voile et se présenter en vareuse. A bout de ressources et surtout de pantalons, notre lion entendit parler de Ying-Ho, tailleur chinois dont on lui vanta l'habileté singulière. Il suffirait, lui dit-on, de donner à cet homme un pantalon d'une coupe respectable, pour qu'il le reproduisît avec toute sa perfection première. Le gentleman était invité pour la fin de la semaine à un dîner diplomatique : il s'agissait de ne pas y déshonorer la fashion britannique. Il court donc chez Yiug-Ho, lui présente comme modèle son pantalon du meilleur faiseur, relique détériorée par les trous, l'usure et le goudron, mais qui gardait les respectables proportions qu'il s'agissait de reproduire. Le tailleur comprit à demi-mot, examina, retourna le modèle, demanda trois jours et trois livres sterling (75 fr.). C'était pour rien : notre lion eût payé le triple.

Trois jours après, à l'heure dite, arrive notre tailleur, exact comme un Chinois. Les deux pantalons, modèle et reproduction, sont tirés par lui d'une enveloppe de nankin. Un cri de rage part de la poitrine du dandy ; un rire homérique s'empare de quelques amis qui fumaient et prenaient l'absinthe dans sa chambre. Impossible de distinguer l'un de l'autre les deux *inexpressibles*. Même étoffe, même doublure, mêmes boutons, éraillures, accrocs, usures semblables, même élégance ruinée, même parfum d'aristocratie survivant à de trop nombreuses fatigues. Le triple Chinois avait

passé soixante heures à faire un Sosie de pantalon : c'était une seconde épreuve.

On m'a affirmé qu'un Anglais avait acheté cette pièce curieuse pour l'exhiber dans son cabinet de curiosités, comme le plus parfait spécimen de l'industrie chinoise.

Le Chinois, à San-Francisco, aura bien des habitudes nouvelles à prendre, bien des habitudes anciennes à quitter. Tout lui manque ici, même les instruments de travail habituels. La plus grande privation qu'il ressente, ce n'est pas celle du *sam-chou*, sa boisson favorite, ce n'est pas celle de ces mets inouïs qu'on leur attribue un peu à la légère, des entremets de cloportes ou de lombrics, des cervelles de chien frites ou des ailerons de requin à la sauce au ricin, c'est la privation du bambou.

Comment comprendre un Chinois sans le bambou? le bambou, c'est pour lui l'instrument universel : il l'applique à tous les usages. Avec le bambou il fait les chapeaux de ses soldats, de ses *tigres,* les chasseurs de Vincennes du Céleste Empire; il en fait des boucliers, des parapluies, des semelles de souliers, des solives d'échafaudage, des corbeilles, des bouteilles, des cordages, du papier, des portecrayons, des chaises à porteurs, des pipes, des treillages; avec les rognures ou copeaux du bambou, il fait des oreillers; avec les feuilles un tissu pour manteau qu'on appelle *so-e* ou vêtement de familles. La navigation, la pêche, doivent au bambou les voiles, les lignes à pêcher, les pieux de filets, les bouées et jusqu'à des bateaux entiers, ces légers et solides *catimarons*, destinés à franchir les barres des grands fleuves; l'agriculture demande au bambou les conduites d'eau, les tuyaux d'assèchement, les aubes

des roues à eau, les parties les plus importantes de la charrue, de la herse; enfin, la cuisine ne le dédaigne pas : on fait avec le bambou d'excellentes confitures de moelle et on mange ses jeunes pousses en guise de pointes d'asperge !

Etonnez-vous après cela que le Chinois ne puisse se passer du bambou.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'industrieux Chinois fait fortune en Californie sans gratter la terre ou sans laver le sable. Il comprend admirablement le *puff* et la réclame. Jugez-en.

Je m'arrêtai un jour devant les murs de la douane, pour distinguer la cause d'un rassemblement assez considérable. Comme je ne pouvais qu'à grand'peine percer la foule, j'avisai maître Smith Leyson, hôtelier de *Circular-hôtel*, ma nouvelle demeure, car j'avais bien vite quitté l'*Eldorado*, trop doré pour ma bourse; maître Smith me mit au courant : « C'est, me dit-il, en riant de son gros rire, c'est un tour de ces damnés *longues-queues :* décidément, ces gaillards-là nous feront une jolie concurrence. Frère Jonathan n'a qu'à se bien tenir. »

Pour vous épargner les diffuses explications du digne Smith Leyson, je vais droit au fait.

C'était un superbe placard jaune qui attirait l'attention des *Yankees*. Ce placard n'était rien moins que le numéro spécimen du premier journal chinois publié en Californie. Le dit journal qui, j'aime à le croire, restera célèbre dans l'histoire du journalisme, portait pour titre : *Kin-chan-ji-sin-lou*, traduisez : *Journal des Mines d'or*. Il se composait de quatre pages, divisées en trois sections horizontales, contenant chacune vingt-six lignes verticales, se lisant du haut en

bas, comme dans les livres chinois, mais commençant par la droite au lieu de la gauche.

Le rédacteur-éditeur s'adressait à ses compatriotes, qu'il appelait respectueusement *les Princes* (*Tchou-Kiun*), et se recommandait à eux pour toutes les annonces relatives à leur commerce. *Weï-sse-heou-houo*, c'était le nom du journaliste, et je le recommande à la postérité la plus reculée, étalait ensuite le programme d'une petite loterie de 500,000 francs, destinée à produire les bénéfices nécessaires à la fondation du journal chinois. Vous voyez que nous n'avons rien à apprendre, en fait de spéculation, aux fils du Céleste-Empire.

Je prends au hasard dans la page d'annonces quelques-uns des articles recommandés : Fruits glacés au sucre, vin clairet, fard, nattes pour mettre devant les cheminées, paniers en rotins, bougies stéariques, sagou, miroirs (littéralement ce qui rit en face du visage, *touï-mien-siao*), encre liquide et solide, ceintures en crêpe, pétards, *palanti*. Dans ce dernier mot, reconnaissez, si vous pouvez, le mot anglais *brandy*, eau-de-vie.

Mon journaliste chinois n'avait pas oublié les faits divers, les faits San-Francisco, comme nous dirions. Je cite textuellement :

Police correctionnelle. — *Tan-Ma* et *Sse-Pan* ont été cités pour coups et blessures et condamnés à 158 dollars d'amende (790 fr.); s'ils n'ont pas d'argent, ils resteront quinze jours en prison.

Enfin, et ceci m'intéressait spécialement, un paragraphe était consacré aux *Nouvelles des mines*. Il y était dit par exemple : Dans les *Diggings* appelés *Wou-sse-piny-lang*, à dix-sept lieues de *San-fan-chi-sse-ko* (San-Francisco, s'il vous plaît), on a trouvé un

bloc d'argent (*Pe-kin*, métal blanc), et en menus fragments 25 livres d'or pur, etc., etc.

L'émigration irlandaise et l'émigration chinoise ne pouvaient me faire oublier ces blonds et doux enfants de la Germanie, que j'avais vus si souvent abandonner leur Allemagne improductive et se diriger vers l'Amérique en passant par la France. Mais à San-Francisco, je cherchais en vain leurs figures sympathiques, leurs femmes tristes et proprettes et leurs longues files d'enfants.

J'ai remarqué bien vite qu'il arrivait ici, comparativement, fort peu d'Allemands, et cependant Dieu sait s'il en part pour l'Amérique de ces braves Teutons, Wurtembergeois, Saxons, Hessois, Badois, Hanovriens et le reste : il n'est pas rare de voir tout un village, bourgmestre et pasteur en tête, émigrer à la recherche d'une autre patrie.

C'est que l'Allemand est plus apte à la colonisation qu'à la spéculation. Comme le vieux Germain de Tacite, il cherche moins le succès rapide, la fortune à court terme, que la conquête de soi-même. Il lui faut l'indépendance individuelle, la vie à part, le droit de penser et d'agir comme il l'entend. Qu'il ait près de lui sa famille et sa Bible, et il n'aura pas peur de la solitude. Il s'établit comme ses ancêtres, là où son goût le pousse ; *ut fons, ut nemus placuit*. Et une fois chez lui, bien chez lui, il y reste.

Passons à une classe intéressante de la population San-Franciscaine, aux voleurs, aux *pick-pockets*, flibustiers de toute espèce qui cherchent l'or comme le frelon cherche le miel, sans se donner la peine de le produire.

Déjà vous avez vu le colonel de maison de jeu : voici le courtier

d'une assurance qui n'existe pas ; le faux commissaire du gouvernement qui prélève sur les niais l'impôt à domicile ; le portefaix qui se trompe de chemin et porte vos bagages partout ailleurs qu'à l'endroit indiqué ; l'incendiaire, dangereuse variété de l'espèce, qui brûle les maisons pour glaner dans les cendres ; enfin le simple voleur à la tire, le *pick-pocket*, qui se contente de puiser dans les poches et d'en retirer foulards, poudre d'or et *bank-notes*. Ajoutez à ces industriels le forçat mexicain, échappé des *presidios* de la côte : celui-là vole avec les mains, avec les pieds, avec la bouche. C'est le vol fait homme.

De police organisée, pas l'ombre, mais de temps en temps, à l'angle d'une rue, ou sur le mur de bois d'un magasin, un étrange avis qui ne laisse pas que de faire enfoncer plus avant la main dans la poche et boutonner l'habit plus serré.

Beware of pick-pockets ! « Prenez garde aux filous ! » est-il écrit.

On me racontait qu'il y a un mois environ, il y eut une sorte de solennité commémorative. Comme la foule devait exciter les voleurs, on prit, la veille de la fête, une précaution étrange : une compagnie d'hommes de bonne volonté ramassa dans tous les repaires tous les gens suspects et sans aveu et..... les arrêta ? non pas ; mais les montra pendant plusieurs heures à la population, pour qu'on se gravât bien leurs figures dans la mémoire ! !

N'oublions pas, parmi les industriels interlopes, l'honorable corporation des médecins et apothicaires, fort mal représentée pendant les premières années de la colonisation.

Dans les premiers temps de l'émigration, le meilleur métier à

exercer était, à coup sûr, celui de médecin. Le taux des honoraires fut d'abord abandonné aux inspirations de la cupidité américaine. Puis la médecine fut régularisée comme tout le reste : un grand *meeting* de médecins et de pharmaciens arrêta les bases d'un règlement fixant le prix des visites et des opérations.

Mais, même régularisé, le taux des honoraires atteint, en Californie, des proportions exorbitantes. Vous en jugerez par ce détail :

Une consultation médicale à domicile ne coûte pas moins de 32 dollars, soit 169 fr. 60 c.; une visite revient à 12 dollars, ou 63 fr. 60 c., et ainsi de suite pour le reste. Une visite de nuit, 169 fr. 60 c.; une consultation de nuit 530 fr.; hors des murs d'une ville, 53 fr. par mille parcouru; pour un certificat juridique, 795 fr.; pour une déclaration devant le juge, 1,060 fr.; pour l'extraction de la pierre, 5,300 fr.; pour un accouchement, 15,900 fr.

N'est-ce pas qu'il fait cher naître ou mourir en Californie? Et remarquez que je ne dis pas guérir. Car, à l'exception de quelques médecins sérieux, de quelques docteurs français ou anglais, munis d'un véritable diplôme, que d'intrigants exploitent le malade! J'ai rencontré à San-Francisco, exerçant la médecine avec un magnifique aplomb, un certain drôle du nom de Steven Clarence, qui, après avoir fait la traite des noirs, avait été, pour je ne sais quel méfait, admis comme pensionnaire dans l'établissement pénitenciaire d'Auburn. Puis il avait fondé une agence d'émigration, une société d'assurance, et, après deux faillites des plus suspectes, il s'était engagé comme matelot dans la marine de guerre des États-

Unis. Déserteur en rade de San-Francisco, il s'était fait croupier d'une maison de jeu, et exerçait définitivement la profession lucrative de docteur-médecin.

On comprend que la confiance des colons ne soit pas des plus grandes en de pareils Esculapes, et, d'ailleurs, la rapacité de ces guérisseurs sans diplômes, car toute profession est libre en Amérique, fait plus redouter le médecin que la maladie.

Si, à tous ces peuples divers, vous ajoutez bon nombre de Français exerçant tous les métiers les plus excentriques, industrieux, prêts à tout faire, mais en somme honorables et honorés; quelques Espagnols, tristes et graves comme gens qu'on accueille en visiteurs dans leur ancien domicile; quelques nègres échappés des plantations espagnoles ou américaines, et faisant les gros ouvrages, vous aurez une idée de la population de cette ville.

Tous ces éléments réunis composent, en somme, une de ces populations violentes, passionnées, demi-sauvages, faisant plus de cas de la force brutale que de la loi. A chacun de ses agrandissements successifs, la République américaine rejette ainsi à ses extrêmes limites toute l'écume de sa civilisation. Il y a, aux États-Unis, une sorte de horde vagabonde, un clan de pionniers endurcis, ennemis de la loi, courageux jusqu'à la férocité, actifs, avides, qui forment, pour ainsi dire, l'avant-garde du pays.

La Californie n'était guère encore habitée, en 1852, que par une population de ce genre. Aussi, les scènes de violence n'y étaient-elles pas rares. A Green-Horn-Creek, je fus témoin d'une exécution populaire d'une injustifiable férocité.

Un pauvre diable de Mexicain, depuis longtemps malade, avait

été escroqué par un Américain qu'il avait installé comme commis dans sa boutique. Un jour, une explication eut lieu entre le patron et le commis infidèle; menacé, peut-être frappé, le malade eut le tort de tirer sur son adversaire un coup de pistolet qui le blessa grièvement.

Tous les jours, sans provocation aucune, sans une inégalité aussi grande entre les adversaires, pareilles scènes se renouvelaient sans exciter les passions publiques. Mais, ici, il s'agissait d'un Américain frappé par un Mexicain; l'indignation populaire fut au comble. On arrêta le pauvre diable qui pouvait à peine marcher, on le jeta en prison. Le juge du comté s'empressa de convoquer la cour des sessions et le grand jury pour examiner cette affaire.

Mais une procédure régulière ne faisait pas le compte des Américains de Green-Horn-Creek. Une trentaine de ces misérables se réunirent, forcèrent les portes de la prison, malgré les remontrances de l'attorney et du shérif, et parvinrent à s'emparer du prisonnier.

L'homme que je vis ainsi traîné hors de la prison de ville était une sorte de fantôme, pâle, hâve, les yeux hagards, se soutenant à peine. Les bêtes féroces qui s'étaient emparées de ce malheureux l'entraînèrent au pied d'un grand peuplier et procédèrent à une espèce de jugement dérisoire, insultant ainsi doublement à la justice dont ils venaient de violer les droits. Le jugement porté, et ce ne fut pas long, on décida qu'il fallait pendre l'infortuné à une poutre où d'habitude le boucher de l'endroit suspend les animaux qu'il égorge. On hissa la victime sur un cheval, on lui passa une corde autour du cou, et voyant lui-même que c'était fait de lui, le pauvre

homme se mit à aider ses bourreaux maladroits avec ses mains pâles et décharnées. Un des tigres de l'assistance trouva cela mauvais sans doute, car il demanda qu'on liât les mains de la victime, ce qui fut fait aussitôt : puis on fit partir le cheval, et un gigantesque mineur se suspendit aux pieds du supplicié. Les cris sauvages de la multitude ressemblaient en vérité à ceux d'une bande de hyènes acharnées sur leur proie.

A tout prendre, la loi du talion, la loi naturelle, la *loi de lynch* (*lynch-law*), est encore préférable à l'anarchie. C'est la justice brutale, aveugle, violente, qui précède la justice régulière et ne connaît d'autre mobile que la sécurité publique. Elle effraye les malfaiteurs et rassure les honnêtes gens, elle revendique les droits de la morale publique et crée une solidarité utile entre tous les éléments d'ordre et de conservation.

Quelquefois, ces scènes de justice populaire prennent un certain caractère de grandeur sauvage.

A Sacramento-City, un jeune Anglais, du nom de Roe, avait tué d'un coup de pistolet, dans une maison de jeu, un spectateur inoffensif. Comme les crimes se multipliaient dans le pays, et que la sécurité publique était gravement compromise, on résolut de faire un exemple.

Le jeune assassin avait été conduit à la prison de la ville, et il semblait devoir y attendre le cours de la justice régulière. Mais l'irritation générale était si grande que la foule entreprit, malgré les autorités qui voulaient garder leur prisonnier, de se faire justice elle-même.

La multitude, après avoir entendu quelques orateurs violents,

se rassembla par masses compactes sur l'une des places de la ville, nomma séance tenante un jury chargé de prononcer sur le sort de Roe, et attendit avec une sombre patience le verdict qu'elle allait exécuter elle-même. Dix heures se passèrent dans cette terrible attente. Au bout de ce temps, la foule commença à murmurer sourdement et à se plaindre de la mollesse des jurés. Quelques impatients parlèrent de passer sur les formes du jugement.

« Concitoyens, s'écria un colossal Kentuckien, l'homme assassiné avait une femme et des enfants. Le meurtre a été commis sans provocation, de sang-froid, de propos délibéré. Roe a mérité dix fois d'être pendu. Eh bien ! n'y allons pas par quatre chemins. Que ceux qui sont d'avis de pendre Roe lèvent la main. »

Une foule de mains se levèrent. Cependant une lueur d'esprit de légalité vivait encore dans la foule. Trois assistants furent envoyés en députation au jury et rapportèrent pour réponse que le verdict serait rendu dans un quart d'heure.

« Dans quel sens ? » s'écrièrent plusieurs voix. « — Dans le bon, » répondit un des députés. « — Que voulez-vous dire ? » — « Pendu, » répond le délégué.

Alors la foule prend les armes et fait les préparatifs du terrible dénoûment. Un juré et un sous-shérif essayent en vain de rappeler les citoyens au respect de la loi. On se met en route pour la prison. Le jour baisse, des torches s'allument, et, à leurs sinistres lueurs, le bâtiment de la prison de ville est entouré de manière à ce qu'aucune issue ne soit permise à la fuite du prisonnier.

Cependant le jury populaire a prononcé son arrêt et, d'une

fenêtre d'Orleans-House, un certain docteur Taylor proclame le verdict. Roe sera pendu, mais le sera-t-il immédiatement? Toujours formaliste, même dans ses excès, la multitude vote à l'unanimité l'exécution sur place. Un M. Rightmire est officiellement installé dans le rôle de Marshall et rendu responsable de l'exécution du verdict.

A l'intérieur de la prison, les autorités régulières tenaient bon et refusaient de livrer le coupable. Le sous-shérif Harris se présente à une fenêtre, proteste, supplie. Mais on enfonce les portes à coups de crosse de rifle et la prison est envahie.

Le coupable était au cachot, enchaîné à un poteau de sa sombre cellule. On brise ses chaînes et on se le passe de main en main jusque sur le lieu du supplice. Mais il est encore des formalités à remplir. A la lueur des torches, on interroge le condamné pour vérifier son identité. Il déclare se nommer Frédéric-James Roe, âgé de vingt ans, né en Angleterre, où le malheureux a laissé une mère et deux sœurs. On le porte sur l'échafaud dressé sous de grands arbres. Un ecclésiastique, M. Briggs, a été requis par l'assistance. Une corde est préparée; le condamné demande un verre d'eau qu'on s'empresse de lui apporter. On lui lie les pieds et les mains, on lui couvre la tête d'un foulard, on lui passe la corde fatale autour du cou. Le pasteur accomplit son triste office et le coupable est lancé dans l'éternité au milieu d'un silence solennel.

Puis cette multitude de plus de cinq mille personnes s'écoule dans le plus grand ordre.

Quelquefois aussi ces exécutions ont un caractère de jovialité burlesque, effrayante en pareilles occasions. La vie de l'homme est

comptée pour si peu de chose qu'on la joue sur un coup de dé, sur une carte.

J'en veux raconter un exemple.

Un de ces malheureux industriels, si nombreux en Californie, avait assassiné sa femme, par jalousie je crois. Or, cette civilisation grossière est pénétrée d'un profond respect pour la femme et un attentat commis sur le sexe le plus faible ne saurait être pardonné. J'ai vu des sauvages, car quel nom donner aux rudes mineurs des placeres, professer pour des vagabondes un respect qu'elles n'eussent certes inspiré en aucun lieu du monde ?

L'opinion publique fut donc impitoyable pour l'assassin. Un jury fut immédiatement formé. Douze mineurs s'assemblèrent sous une tente et délibérèrent sur la sentence à porter. Le besoin de légalité est si grand chez les Américains, que dans cette procédure irrégulière au premier chef, on avait introduit toutes les formalités ordinaires d'un tribunal régulièrement constitué. Le verdict devait être unanime.

Après le résumé du président, qui conclut à la potence, on alla aux voix et, chose étrange, les avis furent partagés. Le soleil se coucha, la nuit se fit : les dissidents tenaient bon. Vous dire leurs motifs, c'est ce que je ne saurais faire, mais enfin ils se refusaient à pendre.

Il fallut bien souper ; puis, comme on ne pouvait s'entendre, on résolut de se distraire. Un jeu de cartes fut tiré, comme par hasard, des profondeurs d'une poche de cuir, et le *poker* fut abordé d'enthousiasme. Tout cela n'avançait guère les affaires du malheureux, qui attendait dans l'angoisse. Sur le matin, cependant, comme

quelques-uns des jurés regrettaient leur lit, on se mit à reparler du coupable. Tout à coup, un certain colonel Benton (qui n'est pas colonel aux mines?) eut une inspiration soudaine :

« Eh! Messieurs, s'écria-t-il, puisque nous ne pouvons nous accorder, tranchons la difficulté en remettant au sort le prononcé de l'arrêt. Je joue en sept points sec (*seven up*) avec l'honorable *speaker* (le président), la vie ou la mort du coupable. »

La motion fut adoptée à l'unanimité et les deux adversaires entamèrent, avec la plus grande indifférence, cette terrible partie dont l'enjeu n'était rien moins que la vie d'un homme. Le colonel gagnait la mort, le président gagnait la vie. On battit les cartes et bientôt chaque joueur eut six points. Ici, encore, il y avait partage. Le premier coup allait décider de la partie. Le colonel avait la main; il donna les cartes et... tourna le roi!

Le verdict était prononcé. Les douze jurés déclarèrent à l'unanimité, devant Dieu et devant les hommes, et sur leur conscience désormais éclaircie, l'accusé coupable. L'assassin fut pendu faute d'un point. Et n'allez pas croire que cette terrible excentricité fut condamnée par l'opinion publique. Non : on trouva la chose fort naturelle.

Vous avez vu avec moi la ville de San-Francisco, panorama mobile d'une civilisation naissante. Maintenant aux mines d'or.



CHAPITRE SEPTIÈME

Départ pour les mines. — Le moulin du capitaine Sutter. — La banlieue de San-Francisco. — La capitale San-José. — Vallée du Sacramento. — Une capitale menacée dans ses droits. — Stockton. — Vallée du San-Joaquin. — Les mineurs, matériel de l'exploitation. — Le droit à une place. — Les voleurs de trous. — La poésie et la prose des mines. — Mineurs sérieux, le terrassier, le Mexicain, le Français. — Un mineur dandy. — La société des râteaux. — Les Bas-de-Cuir, un gascon d'Amérique. — L'alimentation du mineur. — Les dry-diggings, la Mariposa. — Ce que c'est qu'une ville en Californie. — L'arroyo et les pépites, désappointements, les femmes aux placeres. — L'homme et les machines. — Topographie aurifère.

Deux chevaux, l'un pour moi, l'autre pour mon domestique, un fusil à deux coups, deux paires de *revolvers* de Colt, un énorme *bowye-knife,* sorte de couteau catalan des Américains, deux valises pleines de biscuit, de jambon fumé et d'eau-de-vie, deux larges manteaux imperméables, voilà l'accoutrement avec lequel je quitte San-Francisco. Comme

je ne tiens pas à piocher et à laver moi-même, je n'emporte aucun des instruments du mineur.

Ma première visite est pour le fameux moulin à eau du capitaine Sutter. En sortant de la ville, j'aperçois, du haut d'une petite colline, le panorama du port, mais cette fois retourné. La ligne de l'horizon se confond avec l'Océan.

A droite, en entrant dans la baie, se dessine sur un ciel bleu cru un amas de cages en bois, véritables tentes de sapin jetées au hasard sur le rivage : c'est *Hierba-Buena* ou San-Francisco. Une forêt de mâts raye de ses flèches élancées la ville naissante : il y a là au moins douze cents vaisseaux de tous les pays du monde.

Et tout cela n'existerait pas sans la poussière dorée du moulin à eau de M. Sutter.

Le voici ce moulin à eau à jamais célèbre. Il débite ses planches avec une activité réglée. Et si vous y regardez de bien près, il y a encore sans doute de la poudre d'or dans les sables que la chute accumule. Mais les dents de la scie criant dans le sapin créent plus d'or en un jour que la pelle et la battée du mineur n'en pourraient recueillir en un an.

C'est ici le premier *placer*, c'est ici que naquit la *gold-fever*, la fièvre de l'or; d'ici elle s'empara de toute la Californie, passa au Mexique, aux États-Unis comme cet invisible choléra-morbus qui fait sur trois mille lieues à la fois sa moisson de victimes.

Ce fut d'abord San-Francisco tout entier, avec ses douze mille habitants, qui partit dans la direction de la Sierra-Nevada. Bêches, pioches, casseroles, écueles, tout fut mis en réquisition pour fouiller et recueillir.

Ce fut bien autre chose quand arriva le premier flot de l'émigration américaine. Matelots et capitaines de navires, marine de guerre comme marine du commerce, fonctionnaires envoyés de la mère-patrie pour régulariser l'exploitation, propriétaires, avocats, garde-magasins, laboureurs, tout partit pour les mines. Les volontaires du régiment de New-York désertèrent à leur tour. Les bâtiments de l'État et du commerce pourrirent abandonnés dans la rade.

« Je crains, écrivait le colonel Mason, de voir déserter en masse la garnison de Monterey. La tentation est si grande : peu de danger d'être repris, et l'assurance d'un salaire énorme, double en un jour de la paye et de l'entretien du soldat pendant un mois. »

Aujourd'hui, les bords du Sacramento sont presque déserts. L'or a reculé : il est là-bas derrière ces montagnes bleuâtres.

La banlieue de San-Francisco est vraiment désolée. C'est une plaine de sable, et souvent de sable détrempé par les pluies, où chaque pas laisse une empreinte profonde et fatigue le voyageur. Cela dure ainsi pendant quelques kilomètres au-dessus de l'ancienne mission. Puis, peu à peu, le terrain s'affermit, la vallée se resserre, la roche se montre; plus loin encore la terre végétale apparaît, l'herbe commence, et on voit se dessiner à l'horizon la silhouette de quelques grands arbres. Une vaste plaine se déroule au bout de laquelle, annoncées par des bouquets de bois d'une végétation splendide, s'élèvent deux villes, *Santa-Clara* et le pueblo de *San-José*.

Le climat est vraiment admirable malgré de trop brusques variations de température. Il n'y a pas ici d'hiver, d'été, d'automne et de printemps : il n'y a à vrai dire que deux saisons, la sèche et

l'humide. La saison sèche dure d'avril à septembre : la saison des pluies, d'octobre à mars. Le froid est peu rigoureux sur la côte, mais les changements de température sont subits et nombreux.

Voici une ville ou plutôt un assemblage de tentes, de cabanes, de chantiers, avec quelques maisons de bois et de pierre. C'est la capitale de la Californie, c'est *San-José*. Hier, la capitale était *Monterey* : demain ce sera *Mallego*. Les morts vont vite ici et les vivants encore plus que les morts.

Tout marche comme le vent aux États-Unis, ou plutôt tout s'y transforme avec une effroyable rapidité. Il y a comme des changements à vue opérés par le sifflet magique de quelque décorateur mystérieux. Pour retrouver aujourd'hui les caractères de la vie presque sauvage des pionniers de l'Ouest, il faudrait s'enfoncer à d'énormes distances des zônes où on les eût rencontrés, il y a vingt ans à peine. Là où régnait alors la solitude, s'étendent aujourd'hui des populations qui ont implanté avec elles les innovations d'une civilisation précoce.

Mais c'est surtout dans la vallée du Sacramento que ces faits de civilisation subite, foudroyante pour ainsi dire, se sont produits avec une soudaineté plus incroyable.

Le fleuve que je longe depuis mon départ de San-Francisco est vaste, mais jusqu'à présent d'un assez triste aspect. Cet énorme cours d'eau qui s'élance du sein de la Sierra-Nevada, va porter la fertilité dans une vallée longue de 500 kilomètres : il la parcourt du Nord au Sud. Dans la vallée de Suisan, près de San-Francisco, il se joint avec le San-Joaquin, autre fleuve dont le cours a la même étendue, mais dans une direction diamétralement opposée.

Le Sacramento a de nombreux affluents. En remontant vers le Nord on rencontre d'abord à l'est l'*American River* ou rivière Américaine ; puis *Feather River*, la rivière des Plumes, puis enfin de nombreux affluents qui n'ont reçu encore d'autres noms que ceux que leur impose le caprice du chasseur ou du mineur.

Les placers du Sacramento ont pour théâtre les bords du Sacramento, ceux de la rivière Young, ceux de la rivière des Plumes. Pour y arriver, il faut franchir la chaîne des monts dits Californiens, en marchant de l'ouest à l'est.

La vallée du Sacramento est bornée à l'ouest par la Sierra-Nevada, chaîne neigeuse de beaucoup plus élevée que les monts Californiens, à l'ouest par ces derniers et au nord par le mont Sharte.

Telle est la topographie du pays que j'avais à parcourir.

Aujourd'hui, rien de plus facile et de plus prompt qu'un pareil voyage. Mais, en 1851, il n'en était pas de même. C'est à pied ou à cheval qu'il fallait gagner la région des mines. Aujourd'hui, grâce à la vapeur, de San-Francisco on remonte, par de petits caboteurs, la baie de San-Pablo ; puis on traverse la baie de Suvroo, et on arrive, en quelques heures quand le vent est bon, au point de rencontre du Sacramento et du San-Joaquin vers le sud.

Je quitte San-José après avoir assisté à un *meeting* de citoyens réunis pour protester contre le projet de transporter la capitale de la Nouvelle-Californie à Mallego. On m'a demandé mon opinion : j'ai galamment répondu que j'étais pour San-José, ce qui m'a valu de rudes poignées de main et des renseignements utiles. Mais, en vérité, si j'avais à donner ma voix, je choisirais tout autre point

que San-José pour la capitale officielle de la Californie. On aura beau faire, jamais ce ne sera là une capitale réelle, vivante, un centre de commercc et d'industrie. Il n'y a pas à San-José de cours d'eau, condition essentielle de la vie en Californie. Ce serait peut-être une capitale politique comme Washington; ce serait au besoin une capitale agricole, car la banlieue de San-José est d'une fécondité merveilleuse. Ce sera le centre des *ranchos*. La vraie capitale doit baigner ses pieds dans le Pacifique.

De San-José, je me dirigeai sur *Stockton*. De là aux placers de *Sonora* ou à *Mormon-Diggings*, il y a trente à trente-cinq lieues. Quelques lieues encore, et on trouve les placers de la rivière *Stanislas*. De l'autre côté, du côté du *San-Joaquin*, le premier placer n'est qu'à trente lieues. Deux jours de marche m'en séparent, c'est là que je veux inaugurer la Californie des mines.

La vallée arrosée par le San-Joaquin est au moins aussi belle et aussi fertile que celle du Sacramento. Elle a une étendue d'environ 800 kilomètres, 300 de plus que celle du Sacramento, sur une largeur de plus de 80.

Les principaux affluents du San-Joaquin sont au nombre de six, tous fréquentés dès aujourd'hui par les mineurs : ce sont, en remontant le cours du fleuve, le *Mokelumme*, le *Calaveros*, le *Stanislas*, le *Tawlome*, le *Mercedé* et la *Mariposa*.

L'ensemble des vallées traversées par ce lacis de grands cours d'eau renferme des forêts magnifiques alternant avec des régions labourables de la plus grande fertilité.

C'est sur ce vaste théâtre que pendant de longs jours, couché sur l'herbc avcc lc mincur, partageant sa tente et ses périls, j'ai étudié

les habitudes de cette classe intéressante et les conditions de l'exploitation aurifère.

Et d'abord quel est le matériel nécessaire de cette exploitation.

L'instrument indispensable c'est la pioche, mais c'est aussi la pelle, c'est surtout la *battée*, sorte de sébile de bois ou de métal, conique, peu profonde, et servant au lavage des terres et du sable. Avez-vous vu, sous nos quais, au point de rencontre de la Seine et des égouts parisiens, des malheureux, jambes nues, remuant sans cesse dans une grande sébile de bois, les boues fertiles en clous, en épingles, en débris de toute sorte que rejette la grande capitale ? Eh bien ! le métier de ces étranges laveurs est celui du mineur californien.

Quand on a déblayé la terre, étanché l'eau, on trouve quelquefois le roc, souvent aussi une terre rougeâtre, au-dessous de laquelle est la couche aurifère. Il faut de l'eau au mineur pour laver cette conquête, mais il ne lui en faut qu'en une certaine mesure, et la fonte des neiges qui amène cette eau si ardemment désirée pendant les terribles chaleurs de l'été, en amène souvent une si grande quantité qu'elle submerge pour plusieurs semaines les plateaux inférieurs qui recèlent l'or.

Mais ce n'est pas tout que d'avoir les instruments, le courage, la force physique et l'eau de la montagne ; il faut encore pouvoir se servir de tout cela.

La *Lynch-law*, il est vrai, tient lieu de justice, justice sommaire et terrible. Mais le droit du plus fort est encore trop souvent le plus fort des droits. Un bon bras, un coup d'œil sûr, une bonne carabine, un cœur d'acier qui ne connaît pas la pitié, telles sont les qualités

qui assurent ou conservent au mineur un emplacement fécond. Tout est-il pris, dans l'argot des mines il n'y a plus qu'à conquérir un titre, *to jump a claim,* c'est-à-dire voler une place. Le gouvernement n'a-t-il pas consacré ces immorales violences? Le président des Etats-Unis, dans son dernier message, n'a-t-il pas déclaré que « les terres minérales resteraient accessibles à tous les citoyens ? »

Dans chaque *cagnade* ou *placer*, il y a des plateaux *riches* et des plateaux *pauvres*, et comme les riches sont les plus rares, il s'ensuit quelquefois des rixes sanglantes, surtout avec l'étranger, car l'esprit de convoitise et d'arrogance de l'Américain s'accroît encore s'il a affaire à des représentants d'autres nations que la sienne. Une bande de Yankees s'abat, en pareil cas, sur le plateau convoité et cherche à s'en emparer de vive force. Ajoutons, pour l'honneur des États-Unis, que tous les vagabonds, que tous les repris de justice qui fourmillent dans les placeres usurpent le nom d'Américains.

Avec des Espagnols, avec des Allemands, ces brutales aggressions restent souvent impunies. Avec des Français, elles amènent des collisions sanglantes.

C'est ce qui arriva un jour près de Stockton. Soixante Français environ, possesseurs d'un terrain où l'or se récoltait en abondance furent enveloppés et fusillés à bout portant par plusieurs centaines de bandits américains. Il leur fallut livrer une véritable bataille derrière les murs en pierre sèche d'un *corral*, espèce d'enclos où ils avaient réussi à se barricader.

Ces vagabonds, qui ne cherchent leur vie que dans la rapine, sont un fléau pour les Américains eux-mêmes. Le goût de la vie sauvage s'empare tellement de certains hommes dans cette société

irrégulière, qu'il en est dont le seul plaisir est de courir ainsi les aventures, tendant des embuscades, volant les travailleurs, pillant les magasins de vivres et de liqueurs, et regagnant le désert pour jouir en paix du fruit de leurs rapines.

Mais supposons le mineur suffisamment protégé par son bras ou par la société : quelle rude vie, quelles épreuves! Oui, pour le voyageur curieux, pour l'artiste à la chasse du pittoresque, c'est une poétique chose qu'une nuit passée dans les montagnes de la Sierra-Nevada. Le ciel est si pur, ses couches de bleu sont si limpides et ses étoiles si dorées, l'air est si léger et si salubre ! Pendant huit mois, pas une goutte de pluie, pas un orage, pas même un nuage. La santé se ressent de ces salubres influences, et les poumons respirent avec bonheur les senteurs balsamiques de la montagne. Mais, encore une fois, poésie, santé, tout cela n'existe pas pour le mineur. La tête et la poitrine en sueur, les pieds et les jambes dans l'eau glacée, il ne recueille que fièvres là où la nature avait semé la santé. Le soir, quand s'allument ces nuits sereines, aux charmes incomparables, il ne pense qu'à une chose, au gain de la journée, au gain du lendemain. Tout bruit l'inquiète : l'homme est son ennemi et il est entouré d'hommes. Gagner et conserver, voilà pour lui la poésie de la montagne.

En somme, le vrai mineur, le mineur sérieux, c'est avant tout un infatigable *terrassier*. Comment donc comprendre que tant de gens aux mains délicates, aux frêles poitrines, aux muscles étiolés, aient accepté de gaieté de cœur les fatigues du métier le plus dur ? Evidemment ici le manœuvre est bien supérieur à l'homme cultivé.

Parmi les mineurs sérieux, les plus expérimentés sont incon-

testablement les Mexicains. Chacun d'eux est pourvu d'une forte *baretta*, pince avec laquelle il soulève les pierres et brise les fragments de quartz ; d'une *battea* ou grande sébile de bois pour le lavage, et d'une corne de bœuf qui lui sert de pelle et avec laquelle il gratte dans les trous abandonnés. Mais de pioche pour creuser lui-même, point ; le Mexicain est trop paresseux pour se livrer à une occupation si pénible.

Le Français aux mines est ordinairement inventif, industrieux, heureux, mais sans suite et sans obstination dans ses efforts. Le moindre échec le décourage. Puis, il s'isole, tandis que l'Américain s'associe. L'illusion, la chimère dorée ont trop de puissance sur son imagination mobile. Aux placeres, il faut surtout calculer.

Combien de ces pauvres déclassés de l'Europe qui sont arrivés ici sans se faire la moindre idée de ce travail des mines auquel ils allaient demander la fortune ! Tout au plus croyaient-ils qu'il leur faudrait, pendant quelques mois, manier la bêche ou la pioche, rude labeur, sans doute, pour des mains oisives, blanches d'une longue paresse. Mais enfin, on se fait une raison ; quelques callosités, quelques écorchures, une courbature de quelques jours, et tout est dit. Et puis quel admirable encouragement à ce travail rebutant et inaccoutumé ! A chaque coup de pioche, les entrailles de la terre livrent une paillette étincelante, une jaune pépite. La fatigue disparaît et l'or reste. L'or, c'est-à-dire la vie heureuse là bas, en Europe, le caprice incessamment satisfait, les voitures à deux chevaux, aux panneaux vernis, aux lanternes étincelantes. Les soupers au café de Paris, la loge à l'Opéra, le portefeuille garni de billets soyeux et d'actions de chemins de fer. Tout cela

pour un peu de fatigue; et cette fatigue elle-même ne sera-t-elle pas un plaisir lorsque nous la pourrons raconter, les pieds dans les pantoufles, les reins mollement affaissés sur la causeuse, le cigarre à la bouche et le verre aux lèvres?

Voilà le rêve; voici la réalité :

La roche dure, il faut la briser à coup de pic; les fragments, il faut les écraser à coup de lourds marteaux. Après quelques heures de ce rude travail, on n'a rien trouvé encore. La main délicate se dépouille, le bras se fatigue, la sueur ruisselle sur les membres, et il faut frapper encore, frapper toujours, ou le soleil couchant ne trouvera pas dans le sac du mineur de quoi payer la moitié de sa triste nourriture. Est-ce le travail du sable aurifère que vous avez choisi? Il faut creuser un trou, un trou profond, le corps plongé dans l'eau glaciale du torrent jusqu'à la ceinture, la tête échauffée par les rayons d'un soleil de plomb. La fièvre brûle les veines, le sang fait battre les artères à coups désespérés, la soif dessèche le gosier, et cette eau perfide qui gèle les pieds, il faut se garder de la boire. Elle vous tuerait. Pauvre Tantale de l'or, quel supplice n'avez-vous pas inventé?

Le mineur dandy renonce généralement au travail des mines dès le troisième jour. L'ouvrier habitué aux travaux de la campagne résiste mieux, mais deux sur trois y meurent ou partent. Voilà donc notre lion qui retourne clopin-clopant à San-Francisco; s'il est ou décidément malade ou complétement découragé, il écrit en Europe, et, du fond du pays de l'or, il demande une petite somme d'argent aux parents ou amis qu'il a laissés là-bas. S'il a quelque courage ou quelque entêtement, il se rejette sur l'industrie.

Un jour arriva de France une compagnie d'homme sérieux : il y avait là des ingénieurs, des avocats sans cause, des médecins sans pratiques, des savants, que sais-je, des commis-voyageurs aussi. Tous ces gens-là s'étaient associés sous l'espoir d'une idée des plus fécondes. L'un d'eux avait inventé une sorte de râteau à dents très-serrées et à cuvette percée de trous nombreux. Le manche de bambou, long et léger, permettait de manier facilement cet instrument ingénieux, et on pouvait facilement de la rive, et sans se mouiller les pieds, ratisser le fond des cours d'eau.

Bien équipés, sûrs d'eux-mêmes, nos associés se dirigèrent sur les placeres Stanislas. Leurs râteaux y firent sensation ; mais qu'en voulaient-ils faire ? C'était là le mystère, et plus d'un mineur perdit son temps à considérer les manœuvres inexplicables de ces inconnus. Ils s'étaient établis au bord d'un ruisseau assez profond, et chacun armé de son râteau attirait à lui des pelletées de sable épuisé d'eau et de cailloux roulés.

Au bout de quelques heures de ce manége, comme nos associés paraissaient décontenancés et inquiets, un vieux mineur leur demanda ce qu'ils prétendaient faire avec ces longues machines. Les malheureux avouèrent qu'ils s'étaient figurés qu'avec leurs râteaux ils retireraient aisément les morceaux d'or du lit des ruisseaux.

Quelques-uns de ces désillusionnés ne peuvent consentir à rentrer ainsi dans la vie réelle, dans la civilisation au dur esclavage. Ils ont rêvé d'or, mais aussi de liberté. Alors, jetant avec dédain la pioche, ils bouclent leur ceinture, attachent le carnier sur l'épaule, graissent avec soin les batteries de leur fusil à deux coups et vont

à la chasse sans fin des chevreuils, de l'ours gris et quelquefois de l'Indien.

J'accompagnai pendant quelques jours deux de ces *Bas-de-cuir* dans les forêts de la rivière Stanislas. Ils chassaient pour vendre aux placeres le produit de leur chasse. Le métier est bon, mais un canton est bientôt épuisé.

Une des meilleures aubaines du chasseur californien, c'est l'élan ou renne d'Amérique, vulgairement appelé *moose*. Ce magnifique animal est la plus grande espèce connue de daim. Sa taille varie depuis celle de l'âne jusqu'à celle du cheval ordinaire. Sa tête majestueuse est armée d'un vaste bois ramifié en plusieurs branches. C'est là une corne terrible qui, dans un moment de désespoir, peut causer au chasseur des dangers véritables.

Je me rappelle à ce sujet qu'un Gascon d'Amérique, il y a des Gascons partout, racontait un soir autour d'un feu de bivouac allumé par des chercheurs d'or, les péripéties d'un très-invraisemblable *steeple-chase* qu'il avait, disait-il, exécuté ayant un élan pour monture.

« J'avais, dit-il, poursuivi pendant quelque temps un élan de première force, lorsque tout à coup l'animal fit tête, me lança un regard irrité, et, inclinant sa ramure vers le sol, s'avança pour me faire sauter en l'air. Heureusement je fis un bond par-dessus ses bois menaçants et me trouvai, bien malgré moi, à cheval sur le cou de la bête. Me retourner fut l'affaire d'un instant, mais lâcher l'animal, c'était me faire à coup sûr larder à coups d'andouillers. J'enlaçai donc mes pieds sous son cou et me cramponnai vigoureusement. Lui, fou de rage et de terreur, s'élança en avant, faisant

des bonds prodigieux, cherchant à me désarçonner; mais ma vie dépendait de la position que j'avais prise : il eût fallu me couper bras et jambes pour me faire lâcher prise. Enfin, l'animal découragé jeta en arrière son immense ramure, qui m'enveloppa tout entier comme une haie et s'élança en avant. Ce fut alors une course terrible, vertigineuse à travers les halliers, par-dessus les troncs d'arbres renversés, au milieu des terres marécageuses. Moi, je fermais les yeux et je retenais ma respiration. Cela dura quelques vingt minutes, vingt siècles pendant lesquels nous franchîmes plus de deux lieues. Enfin, l'élan vaincu, épuisé, tomba sur les genoux. Aussitôt je dégaînai mon *bowie-knife* (couteau usité en Amérique) et je tranchai la veine jugulaire de l'animal qui s'étendit comme foudroyé. »

« Et, ajouta sans rire un auditeur français, vous passâtes un jeune pin dans le corps de la bête, vous la fîtes rôtir et vous la mangeâtes avec tout l'appétit que peut donner à un chasseur une aussi jolie course, puis les cornes vous servirent de cure-dents. »

On rit de cet épilogue grotesque aux fantaisies du nouveau marquis de Crac.

Dans leur nourriture comme dans leur boisson, les mineurs préfèrent le solide au délicat. Le porc salé, le biscuit préparé pour la mer et la mélasse sont leurs aliments de prédilection. Ils savent même varier de ces mets sinon le fond, au moins la forme. Ainsi font-ils rôtir une tranche de lard, ils laissent tomber la graisse sur une tranche de biscuit, et qualifient pompeusement ce mets composite du titre de tartine beurrée. Beaucoup se contentent de manger le porc tout cru, après l'avoir préalablement trempé dans la mé-

lasse. Le succès de ce mets assez extraordinaire peut donner une idée avantageuse des capacités digestives du mineur.

Sobriété volontaire ou forcée, ce régime ne peut qu'être considéré comme très-frugal, au moins en ce qui concerne les aliments solides. Mais si nous passons aux liquides, il n'en est plus de même. Il y a bien quelques mineurs associés, des Espagnols et des Français principalement, aussi quelques Anglais, dont la boisson principale est du thé noir, breuvage sain et réchauffant, ou de l'eau très-faiblement chargée d'eau-de-vie. Mais la grande majorité des mineurs, les Américains surtout, consomme des quantités effrayantes de rhum.

Initié à la vie des placeres, j'avais hâte de voir quelque chose de plus sérieux que quelques milliers de pauvres diables lavant du sable dans des trous. On m'avait parlé des exploitations sèches ou *dry-diggings* à Mariposa. Je partis donc pour le sud, espérant voir à Mariposa le travail de l'homme remplacé par la machine, et la poussière d'or dédaignée pour le filon et la pépite attaqués dans leur gangue de roche.

C'était un peu trop escompter l'avenir et je dus en rabattre d'abord. Malgré les prétentions un peu ambitieuses de San-José et de Stockton, je croyais encore à la ville en Californie. Je m'imaginais donc trouver une ville à Mariposa. Ce fut encore un préjugé à perdre.

Ce qu'on appelle une *ville* est bientôt fait ici. En me dirigeant vers l'intérieur, j'avais bivouaqué au placer de l'Aguas-Frias, occupé alors par une douzaine de mineurs. En revenant, j'entendis deux Américains qui passaient à cheval près de moi parler de la ville

d'Aguas-Frias. Je leur demandai où était cette ville. « Là, Monsieur » me répondit l'un d'eux, en me désignant le fond de la vallée où j'avais vu auparavant le placer. Nous arrivâmes, et là où je n'avais trouvé que quelques tentes misérables, s'élevaient des maisons en assez grand nombre.

Il est vrai qu'il n'eût pas fallu y regarder de trop près. Elles étaient, pour la plupart, en terre et en bois, quelques-unes en briques cuites au soleil. Mais c'est surtout en planches qu'on construit les maisons des villes naissantes, et si on veut les transporter, on y adapte des roues. Il en était ainsi de *Mariposa.*

Les districts du sud comprennent les territoires qui s'étendent depuis la Mercedes jusqu'aux sources du San-Joaquin. Le chef-lieu en est *Mariposa.*

Cette capitale de la Haute-Californie, cette ville en herbe, est située au pied de deux chaînes de montagnes très-élevées. Elle n'a qu'une seule rue, il est vrai, mais des rues adjacentes s'y préparent par quelques centaines de *Tiendas*, garnies de maisons futures.

La *Tienda* n'est pas autre chose qu'une boutique de toile ou de vieux rideaux, cloués le plus souvent sur quatre arbres dépouillés de leurs branches et qui font l'office des poteaux. Imaginez-vous les plus fragiles, les plus sales de ces baraques qu'improvisent les baladins sur nos champs de foire, et vous aurez une idée de la *Tienda.*

La Mariposa m'avait attiré surtout à cause de la grande quantité de Français qui y exploitaient l'arroyo. Ils l'avaient découvert, et contre toute espérance, car les montagnes qui entourent la Mariposa sont granitiques, et les Américains étaient persuadés que le

granit ne peut contenir de l'or. Nos compatriotes en trouvèrent cependant, non pas engagé dans une gangue de granit, mais déposé dans les fissures de la montagne par les grands courants diluviens.

C'est à la complaisante sympathie de mes compatriotes que je dus de bien connaître la Mariposa et les ressources de son *arroyo*.

Qu'est-ce qu'un *arroyo ?* Si le lecteur a parcouru les admirables et terribles paysages de nos Pyrénées , s'il a vu sous ses pieds, au milieu d'une poussière humide, se briser des quartiers de rocher entraînés dans les eaux furieuses descendues de la montagne, je lui répondrai un *arroyo*, c'est un *gave*. Ou bien , s'il n'a jamais visité la Maladetta, le Vignemale ou le Mont-Perdu, je lui dirai tout simplement un *arroyo*, c'est un torrent.

Donc l'arroyo de Mariposa roulait , comme tous les torrents , la monnaie granitique de la montagne. C'est en cassant les rocs roulés par l'eau du gave, que mes compatriotes constatèrent dans la pierre l'existence de l'or.

C'est ici que fut découverte en Californie la première pépite. Un mineur aperçut une pierre blanche de la grosseur des deux poings, dont quelques parties brillaient de paillettes étincelantes. Croyant y trouver quelques *grani* ou grains plats d'or roulé, il la brisa d'un coup de marteau. Cette pierre blanche , qui n'était autre chose qu'un morceau de quartz, se fendit comme une pêche mûre et laissa voir, en guise de noyau , une sorte de grappe de *grani* dont les plus petits avaient la grosseur d'un grain de raisin.

Quelque temps après mon passage , il fut trouvé , dans l'arroyo, une pépite bien autrement importante , puisqu'en y comprenant quelques branches de marbre qui en séparaient le métal, elle pesait

250 livres américaines. De là, la célébrité rapide de la Mariposa.

En espagnol, *Mariposa* veut dire *papillon*. *L'arroyo* de Mariposa fut ainsi nommé dans l'origine à cause d'une espèce de *manne* ou de papillons blancs qui, à certaines époques, couvrent la terre comme des flocons de neige et s'entassent par millions dans le lit des torrents.

L'exploitation se bifurqua à partir du jour où l'existence de l'or eut été constatée dans le granit ou dans le quartz. Les uns continuèrent à creuser des trous et à laver le sable. Les autres s'enquirent des moyens de broyer le quartz et d'en retirer l'or à sec.

Pour les premiers, les instruments d'exploitation étaient misérables. L'esprit d'invention y pourvut. Au berceau et à la sébile, furent bientôt substitués des corps de pompe formés de quatre planches clouées l'une sur l'autre et recouvertes d'une peau de bœuf ou d'une vieille tige de botte. Heureux celui qui avait eu l'idée de se munir d'une scie : celui-là, en abattant un sapin avec sa hache, pouvait arriver à confectionner, dans sa journée, une pompe des plus primitives, dont le corps et les bras vaudraient bien en France cinquante centimes, mais qui ne s'en vendait pas moins 100 piastres, c'est à-dire 500 francs.

Les autres employaient le pic, le marteau et ne visaient qu'au *grano*, à la *pépite*.

C'est une si belle chose pour un mineur que de trouver, en un seul coup de marteau, toute une fortune. Aussi la découverte d'une pépite est-elle un événement.

Il y a environ trois siècles, l'Europe entière s'émouvait au récit d'une découverte faite par un de ces hardis capitaines qui se jetè-

rent sur l'Amérique à la suite de Christophe Colomb. Il s'agissait d'un *grano de oro*, ou si vous l'aimez mieux d'une pépite trouvée à Hispaniola, notre moderne Saint-Domingue. Ce morceau d'or natif ne pesait pas moins de 29 livres. Une caravelle partit d'Hispaniola pour porter ce magnifique présent à Isabelle : mais caravelle et pépite disparurent ensemble sous les flots.

En 1821, aux États-Unis, dans la Caroline du Nord, on en découvrit une qui pesait 44 livres : mais la merveille, non encore surpassée, la reine des pépites, a été trouvée en 1842, dans les mines de l'Oural méridional ; elle pèse 72 livres et forme en volume à peu près le double d'un litre ou la cinq-centième partie d'un mètre cube.

On comprend donc quel retentissement eut dans toute la Californie la découverte de la pépite de quartz. Après celle-là, on en trouva quelques-unes encore, mais bien moindres en grosseur. Mais les imaginations s'étaient allumées. Le *dry-diging* eut ses fanatiques. Hélas! il eut aussi ses martyrs.

Ces merveilles de la Mariposa avaient alléché des centaines de mineurs qui, après cent lieues faites dans les neiges fondues, venaient, exténués de fatigues, acheter à prix d'or le droit de travailler à une place inconnue, quand l'eau aurait baissé. La première saison fut pluvieuse, en sorte que ces malheureux passèrent des mois entiers à monter la garde autour de leur place future, regardant couler avec désespoir cette eau qui coulait toujours.

Des femmes même, des femmes, et non pas des plus grossières et des plus robustes, étaient venues aux mines, dans la pensée de laver l'or de leurs mains blanches. N'avaient-elles pas vu en effet,

dans nos romans-feuilletons et dans nos mélodrames de boulevard, de jeunes filles en robe de soie partageant les travaux des mines et cueillant la pépite entre une cigarette parfumée et une chanson.

Et elles en étaient bien vite arrivées, les pauvres folles, à faire ressource de leur beauté dans quelque maison de jeu ou dans quelque café-chantant.

En somme, j'eus bien vite compris que si le lavage ne donnait en moyenne qu'un faible profit, l'exploitation à sec était encore plus aléatoire. C'est ici surtout que la machine à broyer avec ses pitons puissants et ses masses de fer frappant sans cesse et sans fatigue, est appelée à remplacer la faible main de l'homme.

Le quartz aurifère embrasse presque tout le district de la Mariposa. D'une roche, que le colonel Fremont a baptisée du nom de Carson, son aide de camp, j'ai vu détacher, sans choix, un morceau de quartz pesant cent trente-trois livres et contenant, selon l'estimation de l'essayeur officiel, trente-six livres d'or, environ 43,000 fr. C'est plus d'un tiers du poids en or.

Les faits de ce genre ne sont pas rares, et ils révèlent des quartz tellement aurifères, qu'on peut voir là une sûre indication de massifs encore plus riches dans les placers de la Sierra-Nevada, dont la propriété du colonel Fremont est le premier mamelon.

Mais pour broyer ces quartz, il faut, je le répète, des machines puissantes et spéciales : il faut des mineurs habiles, des chimistes. C'est le commencement de l'exploitation savante. Là est l'avenir de la Californie, là est l'exploitation inépuisable.

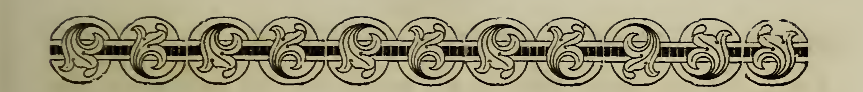
Il n'y a, en effet, qu'à considérer la configuration géologique de la Californie pour comprendre qu'on n'a fait encore qu'effleurer ses

terrains aurifères. La chaîne énorme de la Sierra-Nevada se poursuit dans l'Orégon jusqu'au rio Columbia. Son versant nord-ouest, le seul exploré jusqu'ici, ne l'a été que sur une très-petite surface. Qui dit que le versant nord-est ne présente pas les mêmes conditions géologiques ? Tout peut le faire supposer.

Le nord de la Californie renferme l'or comme le sud, et les placers récemment découverts à la Trinité le démontrent suffisamment.

J'avais vu les villes et les placeres du pays de l'or; il me restait à connaître les déserts inhospitaliers , les habitants primitifs et les vastes paysages.





CHAPITRE HUITIÈME

Les trois zones du Mexique. — Un lever de soleil dans les savanes, les ressources du désert, la soif et le mirage, un voyageur perdu. — Découverte d'un Apaché, le chef des sauvages, la vérité sur les Chactas, les fils de Montezuma. — L'estancia de don Inigo, intérieur mexicain, cuisine. — Richesses métalliques du Mexique, l'argent et l'or. — Le fléau des Indiens, histoire d'un trésor et d'un chapelet. — Retour à San-Francisco, progrès nouveaux. — La Californie de l'avenir. — Les conquêtes de l'or.

L'ancien Mexique, dont la Nouvelle Californie n'est qu'un fragment détaché, se divise géologiquement en trois zones : l'une torride et sablonneuse couchée au pied des deux Océans ; la seconde tempérée, s'élevant insensiblement de 300 à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; la troisième froide et comprenant ces hautes montagnes qui font suite aux Cordilières de l'Amérique du Sud, se reliant au nord aux montagnes Rocheuses, se prolongeant au sud jusqu'à la Cordilière de Veragua et de Guatimala.

La partie du désert que nous allons aborder est située sur le

chemin de l'émigration américaine en Californie par la voie de terre, dans la zone tempérée qui monte vers les montagnes Rocheuses.

Une journée de marche nous fit franchir les derniers versants de la Sierra-Nevada et nous entrâmes en plaine, une plaine immense, incessamment ondulée, montant toujours par pentes insensibles et sans grands accidents de terrain.

Jamais je ne compris mieux que dans ces infinies solitudes la petitesse de l'homme et l'incroyable limitation de la civilisation humaine. Cette plaine de plusieurs centaines de lieues n'est pas un désert de sable, c'est un désert d'herbes. Les grands cours d'eau y manquent, et c'est ce qui en explique la solitude. Mais la terre y est féconde, et là où jaillit une source, cette fécondité devient prodigieuse.

J'eus à l'entrée des savanes le tableau d'un lever de soleil.

C'était un magnifique spectacle. Pas un nuage ne voilait le ciel du côté de l'orient. Une blancheur douce s'allumait peu à peu à l'horizon. Tout à coup, une bande de lumière argentée, qu'on eût prise pour un rayon de lune glissant par une échappée, courut au bas de la voûte céleste. Bientôt un segment d'orbe lumineux se dessina splendide et le roi du jour monta dans sa majesté. Une brise douce caressait sans bruit la verdure immense des forêts, et des chants d'oiseaux s'envolaient par bouffées des buissons éveillés. L'eau qui fuyait à nos pieds formait comme une basse grave à ce concert, et l'écho affaibli de ces bruits divers roulait au loin à travers la solitude.

Mais, quand notre caravane eût fait deux lieues de plus, les ar-

bres qui nous avaient accompagné jusqu'aux dernières ondulations de la Sierra-Nevada, disparurent pour faire place à quelques maigres bouquets de bois, calcinés, étiolés par une chaleur sèche, souvent brûlés à la base par l'incendie du steppe.

Il fallut alors ne plus compter que sur nous-mêmes, et ne plus nous fier aux ressources ordinaires d'un voyage en pays vivant. Heureusement, j'avais avec moi des habitués de la savane, guides industrieux, sachant tirer parti de tout. Là où je n'eusse rien trouvé, ils trouvaient encore quelque chose, bois, eau, feu, aliments végétaux pour suppléer nos provisions sèches et salées.

Dans ces déserts arides, il est encore des ressources pour l'homme industrieux, pour le Mexicain, pour le Navajoes ou l'Apache. Le cactus lui fournit en abondance ses fruits fades et féculents. Les poires de *pitahaya* rafraîchissent sa gorge altérée ; les baies de cormier, les *yampas,* les racines de pomme blanche l'aident à soutenir ses forces : mais, si sa main est armée du rifle, le *buffalo*, ou même au besoin le loup blanc et le *coyotte*, lui donnent leur chair qui, découpée en lanières et séchée au soleil, lui fait pour quelques jours une provision de viande sèche ou *tasajo*.

Au milieu de ces solitudes immenses, tout est animé, tout est indice pour le voyageur expérimenté. Tout est mort, tout est nuit profonde pour l'Européen sans expérience. Là où l'un ne sait comment diriger sa route, l'autre lit son chemin dans les mouvements de la plante polaire, dirigeant infailliblement ses feuilles vers le nord comme l'aiguille aimantée. A l'un tout est danger, la voix inconnue des animaux le trouble et le pénètre d'horreur. L'autre

fonde sur tout ce qui remue et vit dans le désert, l'espoir de son souper.

Quelquefois cependant le désert devient redoutable aux plus courageux, aux plus habiles. C'est lorsque l'eau disparaît. Avec l'eau disparaît aussi toute végétation. Ce sont les terribles *jornadas*. C'est la soif pour l'homme et pour le cheval, et, comme les distances sont énormes, une fois engagé dans ces versants de roches arides, c'est la mort.

Que s'est-il passé dans ces contrées désolées, à une époque où sans doute l'homme n'existait pas encore? Il n'y a pas de volcans, et cependant le pied foule pendant des lieues et des lieues encore de brûlantes plaines de lave figée. Des roches aiguës coupent le sabot des chevaux. Ces roches stratifiées étalent les tons les plus crus de l'arc-en-ciel : l'admirable pureté de l'air les a respectées et a conservé leurs fraîches blessures depuis le jour de la terrible convulsion qui les mit à nu.

Il n'y a dans ces solitudes étranges d'autre plante que la fétide créosote ou la pâle artemise. Pas un être vivant ne les hante, si ce n'est le serpent à sonnettes et le plaintif grillon. Un sable menu voltige dans l'air, dessèche les poumons, boit l'eau des gourdes. D'impitoyables mirages montrent sans cesse à l'horizon des villes fantastiques et des fleuves fugitifs.

Tout à coup un lac apparaît, un vrai lac : le soleil miroite sur sa face argentée. On presse le pas, on approche. La sinistre blancheur augmente. Ce n'est pas de la neige, le soleil est torride. C'est une couche immense de soude. Quel immense atelier la nature avait-elle donc construit dans ce désert !

Plus d'une fois, égaré dans ces décevantes solitudes, le pauvre chercheur d'or a vu se dresser devant lui les simulacres aériens d'une ville magnifique, avec ses palais et ses dômes. Plus d'un a cru avoir retrouvé le squelette de la miraculeuse *Cibolo*, cette ville aux portes et aux tours d'or. C'est la réflexion des rochers sur les grands espaces livrés à l'air et à la lumière qui cause ces mirages.

Oh ! qu'ils doivent être cruels les tourments de la soif dans ces déserts d'herbe sèche et de sable ! Quand vient le souffle du midi, quand le soleil s'appesantit sur la tête comme une calotte de plomb fondu, quand le pied pendant sur l'étrier se gonfle douloureusement dans la chaussure, quand les tiges craquent comme au vent d'une fournaise, la marche ou le repos sont également un supplice. Le bruissement des vagues d'herbe agitées par un air lourd, ressemble au murmure lointain d'une cascade et cette illusion terrible ajoute au supplice de la soif. Une fièvre lente s'empare des artères, et on se laisse aller à un sommeil opiniâtre et douloureux, mortel quelquefois comme celui qui s'empare du voyageur dans les neiges.

C'étaient d'immenses savanes, prairies sans arbres, sans buissons, couvertes de hautes herbes dont les tiges se courbaient sous le vent comme les vagues d'une verte mer. Loin, bien loin, se dessinaient lentement des collines bleues semblables à ces légers nuages qu'aperçoit du pont d'un vaisseau le voyageur inexpérimenté, quand la vigie du grand mât crie : Terre, terre !

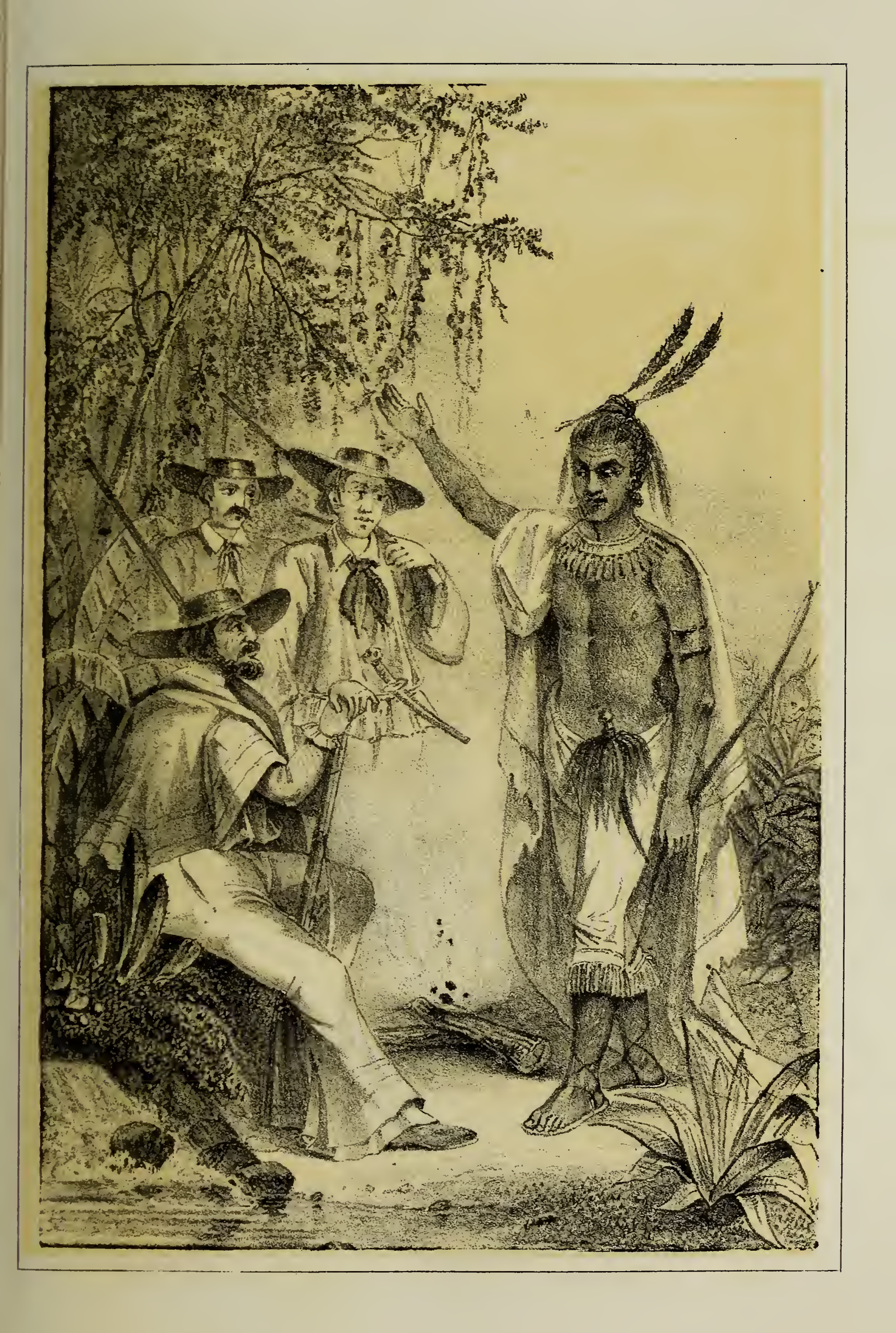
Çà et là, sur des dunes sablonneuses, quelques troncs d'arbres venaient seuls rompre la monotonie du paysage. Ils étaient tous calcinés par le feu des incendies si fréquents dans ces parages, et

qu'allume la nonchalante imprudence du voyageur ou la malveillance du sauvage.

Et ainsi s'étendent toujours et toujours ces vallées jumelles, ces collines semblables, ces plaines uniformes que ne coupe aucune route, que ne différencie aucun point de repère. Lorsque le malheureux émigrant a quitté la longue, l'immense voie pavée de cadavres de mules, de chevaux, semée d'essieux de chariots brisés, lorsqu'il erre au hasard parmi ces grandes herbes partout semblables à elles-mêmes, oh! alors un affreux serrement de cœur le prend : car son heure est presque toujours venue. Nul ne connaît l'accent suprême de l'anxiété, s'il n'a entendu comme moi dans la solitude une voix humaine criant le cri de détresse : *Lost, lost !* perdu, perdu !

Le plus curieux incident de cette pointe dans le désert, celui que j'appelais le plus ardemment de mes vœux, ce fut la rencontre d'une tribu sauvage. Cette rencontre eut tout d'abord le caractère d'une surprise.

Au milieu d'herbes plus hautes et plus drues, d'un vert plus sombre que le reste, et où notre guide soupçonnait la présence d'une source, l'un de nous trouva un arc. Les herbes froissées, cet instrument abandonné tout récemment, on le voyait sans peine, tout révèle à notre guide la présence d'un sauvage. Ce pouvait être un ennemi. Aussi, tous les rifles, tous les revolvers furent bientôt en main. On organisa une battue, et tout à coup un homme s'élança du milieu des herbes. Les canons des carabines s'abaissèrent. Mais le guide, vieux chasseur de chevelures, savait ce qu'il en coûte pour une agression de ce genre; il s'écria :



Arrivée dans une tribu indienne.

« *Caramba!* pas d'imprudence, ne tirez pas. Ne nous mettons pas sur le dos les camarades de cette vermine. »

Et, comme il était resté à cheval, il bondit à la poursuite du sauvage qui s'enfuyait avec une agilité merveilleuse. Il l'eut bientôt rejoint, et, faisant voltiger son *lasso*, il l'en enveloppa en un clin d'œil. Le malheureux fut enlevé de terre et traîné pendant quelques pas par le cheval. Nous le relevâmes à moitié suffoqué, et je lui donnai une gorgée d'eau-de-vie à boire, pendant que mes compagnons l'entouraient pour prévenir une nouvelle tentative d'évasion.

A l'inspection de ses tatouages, le guide s'écria : C'est un *Apaché.*

Nous avions donc enfin sous les yeux un de ces terribles Apachés qui font passer aux mineurs tant de nuits sans sommeil. Cet homme était de moyenne taille, assez bien proportionné, quoique loin de reproduire les formes parfaites de l'Apollon du Belvédère, ou du Gladiateur d'Agasias. Je m'étais un peu attendu à voir une sorte d'Uncas ou de Renard-Subtil, un Mathorri ou un Cœur-Dur. Mon sauvage n'avait rien de ces types raffinés et convenus mis à la mode par Fenimore Cooper : mon sauvage n'était qu'un sauvage.

Il n'était pas pour cela moins curieux à examiner. Le ton général de sa peau rappelait assez le cuivre passé au feu : le front était étroit ; la face oblongue se dessinait en losange par des pommettes saillantes. Le nez était plat et large à sa base, mais non relevé du bout comme celui des nègres. La bouche était grande, admirablement meublée, avec des lèvres minces, frémis-

santes et pâlies par la terreur. Le trait le plus distinctif de cette figure, c'était deux petits yeux noirs, obliques, légèrement bridés, qu'animait une singulière expression de défiance désespérée et qui roulaient dans leurs orbites avec une indicible mobilité. Il y avait chez ce pauvre diable quelque chose de l'animal pris au piége.

J'interrogeai le guide pour savoir ce qu'il voulait faire de cet homme.

« — Oh ! Señor, me répondit-il, ce coquin n'est qu'un drôle vulgaire. Je veux tirer de lui quelques renseignements, et savoir si nous avons quelque chose à craindre de ses confrères. Mais, tenez, ajouta-t-il, vous avez pris le meilleur moyen tout à l'heure pour délier la langue de cette brute. Encore une gorgée d'eau de feu, et nous saurons ce que nous voulons savoir. »

En effet, le pauvre diable voyant qu'il n'était pas question de lui prendre sa chevelure, et d'ailleurs mis en confiance par l'eau-de-vie, apprit au guide, dans un patois mêlé d'espagnol et d'aztèque, que quelques hommes de sa tribu étaient campés à petite distance. On le rassura sur nos intentions. Je lui donnai quelques piécettes et un biscuit qui parut lui faire un vrai plaisir, et il nous guida vers les siens.

A un cri de notre Apaché, un autre sauvage parut sur une petite éminence et vint à nous avec assurance.

Cet homme n'était pas évidemment un de ces sauvages vulgaires qui suivent à la piste les voyageurs, comme une bande de chacals sur un troupeau. Il portait au poignet gauche les signes distinctifs de l'Indien guerrier, le bracelet de cuir et la *paumelle*. Le bracelet sert à amortir le coup de fouet de la corde

de l'arc quand il se détend, et la paumelle empêche les pennes de la flèche de déchirer la main.

Celui-là au moins avait l'air noble, le front ouvert, l'œil calme et hardi. L'imagination pouvait voir en lui le fils des anciens Caciques. Il accepta mes cadeaux avec cette urbanité mêlée de quelque hauteur, que j'avais déjà rencontrée chez mon sauvage d'Afrique, chez les Sahariens du Grand-Désert.

Quelle différence entre ces hommes-ci et les prétendus sauvages indiens qu'on m'a montrés en Amérique ! Je me rappelle, par exemple, avoir vu près de Montréal, un village nommé *Canguanhaga* et habité par des Iroquois. Les descendants de Chactas jouaient au bouchon sur la place publique, en veste et en sabots.

N'allez pas, toutefois, juger la race entière par quelques exemplaires vigoureux et quelquefois terribles. Le plus souvent, ces pauvres sauvages ne sont que des fantômes. Il y a telle tribu autrefois célèbre et puissante, les *Shotowks*, ou Serpents, par exemple, qui aujourd'hui n'offrent plus que des bandes de mendiants crétins et pulmoniques. La disparition des buffles que le blanc chasse devant lui, les a forcés à quitter la chasse pour la pêche et le vol. Pendant l'hiver, ils sont souvent réduits à manger des racines ; quelques-uns même retournent par la misère à l'anthropophagie. Le choléra, la variole et bien d'autres épidémies les déciment. L'eau-de-vie les achève.

Pauvres débris des Aztèques disparus, restes oubliés des fils de Montezuma, ces Navajoes, ces Apaches ont presque oublié, dans leur vie errante et toujours menacée, la vieille tradition de

grandeur de leur race vaincue. Mais, malgré les missions, malgré la persécution espagnole, au milieu de leurs déserts, dans leurs huttes de terre, ils sacrifient encore à la terrible religion de leurs pères, ils adorent encore le dieu féroce *Quatzalcoat*. A ce dieu il faut, comme à l'antique Vesta des Étrusques, un feu sacré toujours vivant, qui dévore de temps en temps des victimes humaines.

Cependant les premiers soulèvements de la Cordilière se montrèrent à l'horizon. L'aspect du pays changea. L'eau reparut. La végétation reprit vigueur. Nous étions dans le *Nouveau-Mexique*.

C'est bien ici un pays originairement béni de Dieu, et qui sans les folies humaines, serait peut-être le plus beau, le plus doux à habiter de toute la terre. Je me reporte volontiers au temps des paisibles Aztèques, et je me figure l'aspect joyeux et fécond qu'il devait offrir. Oui, ce pays méritait bien alors son nom de *Felix Anahuac*, heureux Mexique. Mais qu'es-tu devenue, heureuse contrée des Aztèques entre les mains des Espagnols ? Les révolutions successives t'ont dévastée, l'incurie du conquérant t'a privée de tes forêts, de tes canaux si industrieusement creusés par une savante agriculture ! Tu n'es plus qu'un désert !

Le désert pourtant était un paradis à côté de la savane que nous venions de traverser.

Tout ici a un caractère particulier, les hommes et la nature. En cherchant bien, vous trouverez des vestiges des mœurs de races éteintes. Ainsi, sur la chaussée de Mexico, on m'avait montré de magnifiques aloès, qu'on appelle ici des Magueys. Le bel arbre, que les naturalistes nomment l'*Agave mexicana*, sert à faire encore

aujourd'hui une boisson fermentée que buvaient déjà les Indiens de Montezuma.

Regardez passer ces Mexicains, même ceux-là qui se déclarent *blancs* par excellence, même ceux qui ont du sang *bleu* (*sangre asul*), c'est-à-dire ceux qui prétendent à la noblesse, vous reconnaîtrez bien vite dans leurs traits une déviation du type caucasique. La race de Japhet s'est mêlée à la race aztèque. Le mélange est palpable.

Nous approchions de l'importante *estancia*, ou si vous l'aimez mieux de l'établissement agricole but de notre voyage. Cette concession, ce domaine, ce *pueblo*, comme on dit au Mexique, était une véritable fabrique de gros bétail. Il y avait là des milliers de bêtes à cornes, des milliers de chevaux. De là partaient deux fois par an pour la Californie des caravanes bien armées, accompagnant des cargaisons énormes de viande salée ou séchée au soleil.

Le maître de cette ferme immense était un Espagnol croisé d'Américain. Il nous reçut avec une affabilité cérémonieuse et digne. L'hospitalité qu'il nous donna pendant trois jours fut aussi complète que possible : mais, hélas ! à combien de détails ne fallait-il pas reconnaître que nous étions à mille lieues de la civilisation ?

Certes, je ne m'attendais pas à trouver ici le comfort, l'élégance, la propreté bourgeoise de nos appartements du nord de l'Europe : mais quelle différence encore avec ce que j'avais imaginé !

L'habitation n'avait qu'un étage, et quel étage ! L'escalier conduisait à une pièce qu'on nomme la *caïda*, pièce qui est à la fois une salle à manger et un palier. A droite s'étendait le salon, vaste

pièce *meublée* de six chaises et d'une table de rotin. Pour décoration, les murs avaient reçu une forte couche de chaux grossièrement appliquée et le parquet se composait de larges planches d'un magnifique bois dur et veiné, mais mal rabotées et mal jointes. Quant au plafond, ce n'était autre chose qu'un assemblage de lattes blanchies dans le goût de la muraille, tapissées de toiles d'araignée et dont les interstices servaient de retraite à plusieurs *geckos*, lézards domestiques à la voix plaintive.

Enfin, à gauche, une pièce encore plus délabrée dans laquelle étaient suspendus deux cadres de rotin entourés de gaze et de nattes chinoises : c'était la chambre à coucher de toute la famille.

Il est vrai qu'il y a ici un luxe qui remplace tous les autres : c'est l'admirable fraîcheur des nuits qui commencent : c'est la vie sur le balcon, cette inévitable galerie qui fait saillie à chaque maison.

La cuisine du *señor Inigo* fut sans doute appropriée aux habitudes de ses hôtes : car les gigots de mouton bouillis, les pièces de veau et de bœuf servies à la façon des héros d'Homère, n'entraient pas dans l'ordinaire de la maison. Ce fut une galanterie faite aux estomacs *yankees*.

La sobriété du Mexicain est inouïe. Quelques bribes de *tortillas*, galettes de maïs cuites sur une plaque de fer, des bandes de viande séchée au soleil, un piment, une grenade, une cigarette de paille de maïs, voilà le repas habituel d'un Mexicain depuis le premier service jusqu'au dernier.

Aux grands jours, un poulet maigre coupé en morceaux et na-

geant dans un océan de sauce au piment rouge, une *tatemada*, tête de mouton cuite au four et largement assaisonnée de piment, des montagnes de riz au safran, des *garbanzos*, espèce de pois chiches, et des courges sucrées, voilà la cuisine des galas.

La contrée difficilement accessible, où nous avait conduits l'excursion à l'*estancia* de don Inigo, est assurément aussi féconde en or que la Nouvelle-Californie. Le Mexique entier n'est qu'une mine. Cinabre, pierres précieuses, argent, or, il renferme en abondance toutes les productions précieuses de la terre. Et cependant l'incurie des possesseurs du sol, leur esprit d'exclusion, l'anarchie qui a suivi la guerre de l'indépendance et qui durera jusqu'à l'absorption totale du Mexique, ont rendu ces richesses inutiles.

Voyez l'argent par exemple.

L'argent est partout au Mexique, et partout en filons d'une puissance extraordinaire. L'un de ces filons, celui de la *Vera Madre*, à Guanaxuato, n'a pas moins de cinquante mètres au plus et de huit mètres au moins sur plus de douze kilomètres de longueur exploitée. Et je ne parle ici que du filon principal, auquel aboutissent comme de petites artères à un tronc artériel d'innombrables petits filons représentant un inextricable lacis. La *gangue* de ces filons est du quartz et l'argent s'y présente presque toujours sous forme de combinaison avec l'antimoine et le soufre. C'est ce qu'on nomme ici *l'argent rouge*. Du 16e au 40e degré de latitude, sur une ligne oblique de plus de cinq cents lieues, l'argent abonde dans les déchirures du roc.

Depuis le jour où l'exploitation espagnole a remplacé celle des Montezumas, les mines de Tasco, de Sultepec, de Pachuca, de

Tlapujœhua n'ont pas cessé de verser leurs trésors. Bientôt après la conquête s'ouvrent les mines nouvelles de Zacatecas, de Guanaxuato. A la fin du XVIIe siècle, le Mexique rend déjà 27 millions de francs : en 1750, sa part s'élève à 65 millions. En 1775, après l'ouverture du filon de Valenciana, c'est 85 millions. Enfin, au commencement de notre siècle, le revenu annuel est en moyenne de 130 millions jusqu'à la guerre de l'indépendance.

Mais alors le revenu diminue progressivement comme il augmentait naguère, et aujourd'hui c'est 50 millions à peine qu'il faut compter.

Au Mexique, l'argent a, depuis longtemps, pris sur l'or le haut du pavé. Pourquoi cette préférence? L'or était-il moins abondant? Mais la Californie ! Vous me direz que la Californie n'avait fait que laisser entrevoir son secret. Et la province de Sonora : c'est là que l'or se trouve, comme on dit, à remuer à la pelle. Et cependant Sonora, qui appartient encore au Mexique aujourd'hui, n'est pas plus exploitée que ne l'était la Californie avant la conquête américaine.

Il est vrai que cinquante ou soixante mille Apachès, Indiens assez peu aimables, occupent ce pays et en défendent l'entrée comme jadis le dragon celle du jardin des Hespérides ; mais un pareil obstacle n'est pas sérieux. Un de nos compatriotes, l'audacieux et infortuné comte de Raousset-Boulbon, l'eût bientôt tué, ce dragon, si on l'avait laissé faire. A la tête de quelques aventuriers, de quelques gardes mobiles venus des pavés de Paris sur les bords du Pacifique, ce Pizarre incompris, ce Cortez attardé, avait entrepris de conquérir un pays grand quasi comme la France ; et il y eût réussi,

sans la jalouse défiance des Mexicains. Il est vrai que si on l'avait laissé faire il eût, par la même occasion, confisqué le Mexique.

Le pauvre Raousset s'était trompé de siècle : il a payé de sa vie son erreur.

La véritable cause du discrédit de l'or au Mexique, c'est que les gisements aurifères ne se sont pas rencontrés sur le terrain de la civilisation espagnole. L'argent, au contraire, était sous la main.

En effet, faites quelques lieues autour de Mexico, et vous trouverez partout l'argent en abondance. Il y a tel village, celui de Real-del-Monte, par exemple, dont les cailloux, dont la pierre à bâtir contiennent visiblement le minerai argentifère; aussi y a-t-il à Real-del-Monte des mines sérieusement exploitées, entre autres celle de Dolorès. Mais elle est exploitée... par des Anglais.

Velasco, Begla, Pachuca, Real-del-Monte, tous ces dépôts naturels d'argent, sont campés sur un terrain basaltique prodigieusement tourmenté.

Ce qu'il y a de curieux, ce qui peut marquer la véritable valeur de ces métaux *précieux*, c'est qu'à l'époque de la conquête du Mexique les possesseurs du sol, les Aztèques, race civilisée, préféraient à l'or, qui recouvrait leurs temples et leurs idoles, l'étain et le cuivre, seuls employés par eux pour la monnaie. Il est vrai que ces monnaies étaient d'un usage peu répandu et que les graines de cacao les remplaçaient avec avantage. O vanité, ô convention !

Mais laissons l'argent : ici, comme partout, c'est l'or qui m'attire. Je veux savoir quel contingent le Mexique apporte aux jaunes richesses du globe.

A vrai dire, l'or n'est ici qu'un accessoire et les mines d'or ont

peu d'intérêt. Le métal ne s'y trouve pas en roches ou en filons, ni dans un état de mélange, il est à l'état libre, à l'état *natif*, c'est donc en pépites isolées qu'on l'exploite, et par conséquent il n'y a pas lieu à des travaux suivis, entrepris sur une grande échelle. La plus grande partie de l'or se retire par l'opération de l'*amalgamation* au mercure de l'argent aurifère. Quelques mines sont à peine aurifères, ainsi celles de Tasco, de Catorca et de Zacatecas : mais les mines d'argent de Guanaxuato, de Guadalupe y Calvo, contiennent une forte proportion d'or.

Si les conquérants du Mexique n'avaient pas décimé les indigènes, s'ils avaient su se substituer à eux progressivement, se servir de leur expérience, encourager leur travail, l'or eût été recueilli au Mexique en quantités énormes. Mais ils ont tué la poule aux œufs d'or, et le secret des richesses du Mexique n'a été révélé qu'en partie à leur cupidité cruelle.

Pauvres Indiens, ils ne furent pas longtemps à comprendre quel était leur ennemi véritable. Cet ennemi, c'était l'or. Le posséder était à la fois leur crime et leur malheur. Aussi, cet or détesté, ils s'empressèrent de le faire disparaître le plus possible. Ils jetèrent dans les lacs les statues des dieux, les soleils, ornement des temples, et jusqu'à cette énorme chaîne d'or, célèbre dans leurs annales, et qui avait été fabriquée pour la naissance de l'inca Huescar. Ils se transmirent par tradition la connaissance des filons les plus riches, mais en se jurant de père en fils de ne pas vendre ces secrets à leurs oppresseurs.

Ces secrets, ils existent encore aujourd'hui chez les descendants des Aztèques, et quelquefois un blanc est récompensé par le don

de quelques livres de minerai des plus riches, dont l'indigène se refusera à lui indiquer la source.

Le docteur Tschudi raconte qu'un jour un moine ayant guéri un pauvre Indien, celui-ci lui fit cadeau d'une riche pépite. Le moine supplia l'indigène de lui faire connaître la mine d'où sortait ce trésor. L'Indien y consentit, mais à la condition de n'y mener son bienfaiteur que les yeux bandés. Le voyage fut long : on arrive enfin et les yeux du moine sont rendus à la lumière. Il est dans une petite vallée entre deux énormes montagnes, et, à ses pieds, est un puits au fond duquel étincelle un filon d'or à vif. Le moine en remplit un sac qu'il pose sur sa mule : puis, les yeux bandés de nouveau, il reprend le chemin de la ville.

Mais, malgré sa promesse, le moine tenait à connaître tout le secret. Aussi, pendant la marche, il cassa adroitement le cordon de son chapelet qu'il égrena sur la route à intervalles égaux. Il pensait retrouver ainsi la trace du trésor. Mais, le lendemain matin, comme il s'apprêtait à tenter la découverte, l'Indien entra dans sa cellule, et le saluant avec respect :

« Voici, dit-il, seigneur moine, les grains de votre chapelet que vous aviez laissés tomber sur la route. »

Et c'est là ce qui fait aujourd'hui encore la poésie singulière de cette race vaincue, dont les traditions renferment de si merveilleux secrets. L'Européen considère avec une secrète émotion ces descendants d'une civilisation mystérieuse, tantôt terribles et menaçants dans leur sauvage indépendance de la Pampa, tantôt tombés sous le joug, doux et tristes dans l'esclavage incessant des villes.

J'allais, au reste, me trouver encore en face de ces restes divers

de l'antique population mexicaine, en prenant, pour gagner de nouveau San-Francisco, la route qui suit la bande extrême occupée à l'est par les dernières oasis peuplées de Mexicains. La petite ville de *Pueblicita* se trouvait sur notre chemin. Une caravane fut bientôt composée, à laquelle s'adjoignirent des *estancieros* qui avaient à conduire à *Pueblicita* des bœufs et quelques marchandises.

Les caravanes de la Pampa sont ordinairement composées de plusieurs *carretas*, pesants chariots traînés par des bœufs. Ces chariots, grossièrement mais solidement construits, sont établis en équilibre sur la tête des deux bœufs du timon. Les quatre autres bœufs, attachés à six pieds en avant, tirent dans toutes les directions nécessaires, soit pour arracher les roues aux fondrières, soit pour les soulever dans le sable des rivières ; car des ponts et des routes dans ces *prairies roulantes*, il n'en est guère question.

Au-dessus du dôme de cuir qui forme la couverture du chariot, se tient gravement assis le *picador* qui aiguillonne ses bœufs avec une lance de roseau de quinze à vingt pieds attachée à une corde. Autour du convoi courent à cheval les *convoyeros,* chargés de maintenir l'ordre et l'obéissance parmi les bêtes de trait. Enfin, tout cela est surveillé par le *capataz*, chef suprême, sorte de général d'armée.

Après trois jours d'une ennuyeuse pérégrination dans ces prairies monotones, nous entrâmes dans une contrée montueuse, aux rochers arides bizarrement découpés. D'énormes soulèvements ont entassé les uns sur les autres des fragments monstrueux de basalte. Des ponts naturels, jetés par les éruptions sur ces amas gi-

gantesques, sont les seuls passages des caravanes. Plus nous montons, plus la scène devient sauvage et grandiose. Voici des aspects qui rappellent les cantons les plus désolés des Alpes ou des



Pyrénées. C'est ici un avant-goût des Cordillères, un échantillon de cette arête dorsale qui traverse dans toute sa longueur le nouveau continent. Les chariots roulent péniblement au milieu de ce chaos de rochers et la voix du *picador* se fait seule entendre au-dessus de la grande voix du vent qui gémit dans ces solitudes. Mais nous sommes enfin arrivés au point culminant de ces masses étranges, nous dominons une plaine aride, entrecoupée de grandes vallées dans lesquelles se cachent quelques fermes ou quelques villages. Là, au-dessous de nous, un pli de la prairie se révèle tout à coup par les scintillements d'un ruisseau, par le vert gai des plantations ; c'est l'oasis de *Pueblicita*. C'est une éternelle surprise que les miracles de végétation qui saisissent l'œil à l'approche des lieux habités. Le soleil et l'eau composent ici les plus magnifiques paysages.

La végétation de l'Anahuac, c'est-à-dire du plateau mexicain,

est des plus riches et des plus variées. Malgré la rareté de l'eau, cette terre aimée du soleil fait jaillir les plantes de son sein calciné avec une force de fécondité que je n'ai vue nulle part plus puissante. Dans les fonds surtout, la végétation est inquiétante à force de luxe. Les plantes y sont *féroces*, comme disait Linné.

Ce sont des aloës hérissés de dards, des bombax aux aigrettes purpurines, des cactus à la chevelure d'épines, des yuccas pleureurs aux grandes nattes désolées. Au-dessus de tout cela, des bananiers et le monstrueux *seyba*, l'arbre à lait.

Et si quelque part bruit et coule un cours d'eau, si dans quelque cavité s'est déposée l'humidité des dernières pluies, quel luxe désordonné de fruits, de fleurs, de feuilles, de rameaux. Alors des *cyprès chauves*, plus grands que ces admirables cyprès de l'Orient dont les droites colonnes forment les avenues des cimetières de l'Asie, étendent leurs longs bras noueux, aux rides dix fois centenaires. A ces branches mousseuses et vigoureuses se suspend la barbe grise du *spanish moss*. Entre les troncs croissent les dentelles vertes de fougères gigantesques, et l'eau miroite à travers des lianes éplorées, des roseaux coupants et des têtes de bananiers aux panaches étoilés.

Tel était l'aspect de la petite vallée dans laquelle s'étalait la ville mexicaine. Tandis que le *capataz* surveillait à l'hôtellerie le déchargement des chariots et faisait donner le foin et les balles de maïs à ses bêtes, je parcourus la ville endormie sous le soleil de plomb de midi. C'était l'heure de la sieste. *Pueblicita* ronflait à cœur joie.

Quelques enfants en guenilles, dignes de s'asseoir sous un des

porches pleins de soleil qu'a peints Murillo, quelques Gauchos ronflant sous l'ombre de leur poncho, quelques vieilles femmes aux têtes de duègues en colère, et quelques chiens hargneux cherchant une occasion de dispute, forment la population active de la petite ville. Quant aux maisons, consistant pour la plupart en un rez-de-chaussée lézardé, elles sont mornes, muettes, engourdies. C'est l'heure de la sieste disais-je, à moins que la sieste ne dure ici du matin jusqu'au soir.

Je le verrai ce pays où l'on dort, disait notre cher paresseux Lafontaine. Eh ! que ne venait-il au Mexique ! il y eût dormi de compagnie.

Comme la grande occupation d'un Mexicain est de ne rien faire, vous êtes toujours sûr de ne déranger personne. Vous pouvez donc pénétrer hardiment avec moi dans l'intérieur de toutes les maisons qui excitent votre curiosité.

En voici une, par exemple, dont la façade présente le luxe inouï d'un premier étage et d'un balcon de fer ouvragé. Suivez-moi; une jeune fille est au rez-de-chaussée derrière la fenêtre entr'ouverte, demi-couchée, demi-assise, et roulant nonchalamment dans ses doigts bruns et effilés une cigarette de maïs :

— *Ave Maria purisima*, lui dites-vous avec toutes les grâces que vous a départies la nature. — *Sin peccado concebida,* répond languissement la jeune personne, qui ne vous a seulement pas regardé.

Mais alors vous sortez des formules consacrées et vous ajoutez : *Précieuse jeune fille* (ceci est du style espagnol le plus pur), ne pourrais-je entrer? — *Y porque no, senor ?* Et pourquoi non, sei-

gneur? vous répond-elle avec curiosité, car votre qualité d'étranger s'est révélée dans les sons hétérodoxes dont vous avez accompagné votre requête.

Et pourquoi non? Charmante simplicité, facilité adorable des gens qui n'ont rien à faire. Entrez toujours, ce sera une heure d'employée. Le temps est si long à tuer et il a la vie si dure!

Et il en est ainsi dans toutes les maisons. Vous pouvez vous installer librement à toutes les tables, vous coucher dans tous les hamacs, fumer la cigarette de vingt hôtes différents qui tous vous accueillent et vous voient partir avec le même sans-gêne, avec la même indifférence, *de confianza,* c'est-à-dire sans cérémonie.

Sur les trois heures, la ville s'éveilla, se détira, regarda curieusement par les fenêtres. La cloche de l'église sonna, des bruits de musique se firent entendre, des groupes de Mexicains et d'Indiens passèrent. Je les suivis, curieux de voir l'Indien civilisé, après avoir vu l'Indien sauvage.

Il y a, au Mexique, deux sortes de sauvages, répandus dans les villes comme dans les campagnes : ce sont les Indiens et les *Leperos*.

Les Indiens sont, comme on disait au dix-huitième siècle, les sauvages de la nature. Les *Leperos* sont les sauvages de la civilisation.

Voyons d'abord les Indiens ; vous comprenez que je ne parle pas ici de l'Indien *marron*, encore moins de l'Indien bête féroce, à l'affût de l'homme dans la Pampa. Je parle du paisible descendant des Aztèques ou des Toltèques, de l'autochthone soumis depuis les jours de la conquête.

De ceux-là encore, il y a, malgré le long temps écoulé depuis la conquête, des types bien différents : ainsi, en allant à l'église de *Pueblicita*, je vis un corps de troupes qui s'y rendaient aussi, tambour en tête. La plus grande partie des soldats étaient Indiens, mais Indiens de type tartare, évidemment empreints, à une époque inconnue, du caractère asiatique, formes grêles, barbe rare, beaux yeux vifs quoique un peu petits, teint jaune, air doux et souffreteux. J'ai demandé à un *padre* à quelle race il rattachait ce type remarquable : *Muy viejo ! muy viejo !* Très-vieux ! très-vieux ! me répondit-il, et c'est tout ce que j'en pus tirer.

Dans l'église et dans la chaire même, je vis un type d'Indien tout différent : c'était le prédicateur. Celui-là était d'un jaune noir, la face bouffie, de gros yeux enfoncés, des sourcils énormes, la chevelure en désordre et crépue. Son éloquence ressemblait à sa figure, et c'est tout dire.

Les Indiens qui l'écoutaient étaient presque tous accroupis sur les dalles de l'église. Ils paraissaient écouter avec une indifférence silencieuse et recueillie. Quelques-uns seulement se balançaient en chantonnant d'un ton monotone, et leurs yeux égarés s'accordaient assez mal avec le sourire idiot de leur bouche. J'interrogeai le *padre :* il me répondit, en riant de son gros rire :

« Les coquins ont bu la *pulque* : ils n'entendent guère ce que dit le bon franciscain, et le plus beau sermon du monde ne pourrait empêcher le jus d'aloès de chanter dans leur cerveau. »

La *pulque*, qui est le vin du Mexique, n'est en effet autre chose que le jus fermenté de l'aloès géant, aux grandes feuilles dures, polies et pointues comme la baïonnette du chasseur de Vincennes.

Même avant la conquête, la pulque avait le privilége d'enivrer les Mexicains : le vin de maïs ne venait qu'en seconde ligne. Il y avait, dans la ménagerie religieuse de l'Aztèque, un dieu fort laid et féroce comme toutes les divinités aztèques, auquel on offrait des sacrifices humains. Les victimes étaient spécialement choisies dans la province qui fournissait le plus d'ivrognes. C'était bien juste.

Aujourd'hui l'Aztèque dégénéré n'immole plus de victimes au dieu *pulque* : mais si la religion s'est adoucie, elle n'en est pas moins fervente, et les *pulquerias* ou cabarets mexicains font, je pense, de fort bonnes affaires.

Au fond, ces pauvres Indiens ne sont, pour les Mexicains, que des *nègres jaunes*. Corvéables à merci, accablés d'impôts, pressurés de toutes façons, ils s'abrutissent et deviennent, ou de dociles idiots, ce qui est le plus ordinaire, ou de féroces bandits. A qui la faute? Mais le résultat le plus net de cette conduite, c'est que les Indiens, comme tous les opprimés, ont pris le travail en horreur. Or, le mal du Mexique, son ver rongeur, c'est la paresse. Là où le maître ne travaille pas, et où l'esclave ne travaille guère, l'avenir n'est pas long.

A la sortie de l'église, autre scène. Sur le parvis s'organisait une danse. Les groupes bizarres qui s'agitaient sous un énorme *tendido* représentaient toutes les variétés de vainqueurs et de vaincus, réunis dans une ronde bizarre. Les danseurs, enveloppés dans d'énormes manteaux bruns, avaient des figures peu rassurantes : les danseuses, coiffées d'un grand peigne encombré de fleurs, de menus objets, et même de cigares, trépignaient une sorte de danse monotone qu'accompagnait le monotone grincement d'une harpe

fêlée. L'Espagnol râcle la guitare, le Slave chaudronne sur la guzla, l'Indien du Mexique gratte impitoyablement la harpe. Soyons justes, ne tapons-nous pas du piano?

Je quittai le lendemain matin, avant le lever du soleil, cette petite ville qui me représentait admirablement le contraste des deux civilisations espagnole et américaine. Ici la paresse incurable, la recherche des jouissances, sans l'énergie qui en justifie la conquête; là-bas, sur les bords de l'Océan, l'activité fébrile, exagérée peut-être, mais l'activité qui ennoblit l'humanité, qui la rend supérieure à la nature matérielle. De ces deux civilisations, l'une mérite évidemment la mort qui l'attend, l'autre a droit à conquérir toute cette terre féconde dont au moins elle saura tirer parti.

Telles furent les réflexions que m'inspira le désert sur le chemin qui me ramenait à San-Francisco.

Je revis San-Francisco avec des illusions de moins et possédant de plus une partie du secret de ces contrées révélées par la Providence. En approchant de la ville de l'or, je fis rencontre de deux jeunes gens, vêtus d'une cotte serrée coquettement par une ceinture de cuir, coiffés d'un chapeau de marin comme en portent les canotiers d'Asnières, le sac verni sur les épaules, la carnassière au côté. Ils prenaient le chemin des mines, et leur tenue irréprochable disait assez qu'ils en étaient à leur apprentissage.

C'étaient l'espérance et l'expérience qui se rencontraient.

« Monsieur, me dit gaiement l'un des deux, et je reconnus un Parisien à l'accent, vous venez de là-bas. Soyez donc assez bon pour nous donner quelques renseignements, car vous arrivez et nous partons. »

Je serrai la main à mes deux compatriotes et me prêtai complaisamment à l'interrogatoire.

« Avez-vous été à Mariposa ? — Oui, Messieurs. — On dit qu'il y a là de l'or à remuer à la pelle. — On y a trouvé, en effet, quelques pépites, mais le mineur y meurt de faim quatre-vingt-dix fois sur cent. — Oh ! oh ! êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ? On nous a parlé de fortunes énormes faites en quelques jours. — Un bon conseil, messieurs, avez-vous de l'or, n'allez pas en chercher là-bas ; n'en avez-vous point, n'allez pas y mourir de faim.

Ils me regardèrent avec un étonnement incrédule, me serrèrent la main et partirent pour les mines. Car il est écrit que l'expérience n'a jamais servi qu'à celui qui l'a acquise à ses dépens.

Je trouvai San-Francisco changé comme si je l'eusse quitté depuis plusieurs années. Le feu avait passé par là : il avait dévoré, il avait rajeuni, il avait percé des rues, il avait reconstruit des palais là où j'avais laissé des bicoques.

Et cependant que de contrastes étranges subsistent encore ici ! Il faudra dix incendies encore avant que la grande ville ne soit définitivement construite.

L'hôtel de brique, de fer et de marbre, y coudoie l'échoppe ; la baraque du Chinois économe est établie près du palais fastueux de l'agence, avec ses balcons ouvragés, ses dorures et ses rideaux de soie. Un phalanstère, sorte de construction colossale, aux murailles sans fenêtres, à l'aspect lugubre, est bâti non loin d'un café chantant. Le disciple de Fourier qui a fait construire cette colossale habitation n'a pas reculé devant les attributs mystérieux de l'école. Au beau milieu d'un mur blanc, il a fait peindre une immense queue

ornée d'un œil à l'un de ses bouts. Un Français sourit en regardant cet emblème : l'Américain passe impassible dans sa gravité. Rien n'est ridicule ici.

Je vais partir, je vais quitter ce pandemonium de l'or, mais, avant, prophète après coup, laissez-moi vous représenter ce pays tel que deux ans de plus vont le faire. Laissez-moi vous dérouler le tableau magique des progrès qui se sont accomplis ou s'accompliront dans peu là où j'avais vu à peine les promesses d'une civilisation naissante.

Sans parler de ces villes qui s'élèvent comme par enchantement dans le désert, qui commencent par n'être qu'un rendez-vous de tentes et qui finissent par être un centre politique, social et agricole, l'industrie de l'or a déjà sillonné la Californie de routes nombreuses. Or, la route, c'est la civilisation.

Aujourd'hui les 700 milles qui séparent le fort Koarney des terres aurifères sont infiniment plus sûrs que lorsque j'entrepris mon voyage. Un Français que j'ai laissé en train d'établir une agence à Sacramento-City m'écrivait dernièrement qu'en un mois, trente mille personnes et soixante mille chevaux ou bœufs avaient passé sur la grande route des mines. Ce n'est plus, me disait-il dans sa lettre, l'aspect misérable et menaçant des premières couches de l'immigration californienne. Ce sont, pour ainsi dire, aujourd'hui, des trains de plaisir aux sources de l'or. Des cavaliers bien montés, bien armés, coiffés coquettement du chapeau à la Kossuth orné d'une plume à la hongroise, des amazones au spencer coquet caracolent sur la route qui, de notre temps, n'était fréquentée que par des bandits débraillés de l'aspect le moins rassurant. La mau-

vaise charrette espagnole aux roues criardes, aux mules étiques, est remplacée par le lourd et solide wagon américain abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie, traîné par le vigoureux cheval de l'Europe.

Seulement, et la réflexion de mon correspondant est caractéristique, les traces du passé ne sont pas si bien effacées que l'œil du voyageur ne les retrouve à chaque pas comme autant de points de comparaison, comme autant d'avertissements quelquefois passablement lugubres. Ainsi, l'on rencontre à chaque pas des tombes, et à certains endroits difficiles, la route en est comme bordée. C'est la *Via Appia* de Rome, moins l'antiquité et sans les nobles proportions de l'architecture sépulcrale.

De San-Francisco partent, à presque toutes les heures, des bateaux à vapeur pour toutes les directions possibles de la côte ou de l'intérieur. Ces steamers sont à deux étages, avec grands salons et petites chambres pour la nuit, le tout d'une propreté extrême, d'une propreté américaine; on monte à bord, on soupe, on fume le cigare, on se couche, et le lendemain on est à cent lieues du point de départ. Le San-Joaquin a déjà des bateaux à hélice.

Presque tous les points où abordent ces steamers, ou sont des villes nouvelles, ou sont reliés par des services de diligences avec les mines les plus importantes. Ces facilités de communication ont fait tomber partout les prix des denrées à peu près aux taux de l'Europe, et il arrive aujourd'hui ce singulier phénomène, que la vie est plus difficile à San-Francisco que dans les placers. Les salaires s'y sont abaissés, tandis qu'un ouvrier courageux peut gagner aux mines une piastre et demie par jour, 7 fr. 50 c. et sa

nourriture s'il est sobre. Il y a loin de là, on le voit, à une fortune, mais voilà la vérité.

Ainsi, chose étrange, la profession de mineur en se réglant devient fructueuse, et cependant elle cesse d'attirer les masses aventureuses : elle n'a plus le charme de l'inconnu. On se retourne vers la ville, le *rancho* se multiplie dans les banlieues, la sarfouette et la charrue reprennent bien des bras qui abandonnent la pelle et la battée. La pomme de terre et le blé germent là où les premiers émigrants ne cherchaient que l'or.

Aujourd'hui, dès qu'un nouveau placer est découvert, il s'y établit immédiatement un marché où les objets de première nécessité se vendent à des prix modérés, par suite de la concurrence et de la facilité des communications. Le plus souvent les découvreurs, au lieu d'user leurs corps dans des efforts isolés, infructueux, s'associent ou vendent leur place à une compagnie qui y installe ses machines à broyer, ses berceaux perfectionnés.

C'est là, je le répète, l'avenir de l'industrie minière. La machine doit y faire le gros œuvre, et désormais, quand une terre aurifère sera découverte, l'humanité n'aura plus à la féconder par des milliers de cadavres : elle y transportera ses machines.

Commencée par d'audacieux pionniers, privés de ressources, l'exploitation de l'or californien continue au milieu des entreprises plus puissantes de la science industrielle. Déjà on évalue à cent millions de dollars la valeur de l'or recueilli en 1851, c'est environ 500 millions de francs, c'est cinq fois plus que toutes les mines de la Russie. Déjà on obtient au moyen de moulins à eau, employés pour le broiement des roches quartzeuses, des résultats inespérés.

On m'a montré un de ces moulins, appartenant à une société de Cubains, qui donne, m'a-t-on dit, un bénéfice net de cent dollars (500 fr.) par heure.

Le désert lui-même, cet affreux désert sans herbe et sans eau, ce Sahara de l'Amérique, qui dévorait les mineurs, sera bientôt sillonné par les bandes de fer d'un rail-way. Déjà les chemins y sont praticables; les marais qui l'entourent, aux approches des cours d'eau, sont desséchés; des routes sont percées dans l'épaisseur des bois qui recélaient la panthère, l'ours gris et l'Indien, trois bêtes féroces à l'affut du voyageur; des puits sont creusés de distance en distance, et des auberges préparent la place à des villages futurs.

Mais ce n'est pas assez des routes intérieures. Le grand progrès, pour la Californie, ce sera l'achèvement de la route qui la relie à l'Amérique et à l'Europe.

Le chemin de fer de l'isthme de Panama sera bientôt terminé : un service régulier se fait par mer, et le voyage de Liverpool en Californie ne demande plus qu'un mois. Un télégraphe électrique de 2,000 milles reliera incessamment le Mississipi et le pays des Natchez à la côte de San-Francisco. L'Atlantique et le Pacifique se donnent déjà la main.

Encore quelques mois peut-être, et la terre inconnue de 1848 sera rapprochée de nous de quelques milliers de lieues; elle vivra de sa propre vie, et ne demandera plus au reste du monde que des habitants et des échanges : l'or ne sera plus son unique production.

La Californie renferme par exemple des mines de cinabre très-

abondantes et dont l'exploitation est déjà en pleine activité. J'ai été invité à visiter celles de New-Almoden, à quelques lieues de San-Francisco ; j'ai dû refuser pressé par le temps, mais un des sous-fermiers de la mine m'a affirmé qu'elles donnaient 400 kilogrammes par jour.

Or ce mercure, qui fait concurrence au mercure espagnol d'Almoden, peut être porté à peu de frais à Sombrerete, près de Mazatlan, au Chili et au Pérou, dont les mines d'argent se ressentaient cruellement de la cherté du mercure espagnol.

Ainsi donc la Californie aurait le remède à côté du mal, et si elle nous donne l'or en trop grande abondance, elle peut promettre un développement sérieux de l'extraction de l'argent.

Enfin, dernier pas de la civilisation dans ce pays de l'or où l'activité humaine suit une route inverse de la route naturelle, l'agriculture fait en Californie des progrès énormes. Les récoltes de 1853 ont été superbes. Le laboureur chinois importe dans les plaines du du Sacramento ses méthodes excellentes et son patient et intelligent labeur.

Encore un peu de patience, et vous verrez que l'or aura fécondé des millions d'hectares ; des moissons immenses qui, sans lui, n'auraient jamais jauni, s'ajouteront aux ressources de la société humaine, et vous comprendrez alors que j'avais raison de vous dire en commençant : *l'or est l'amorce de la civilisation.*



CHAPITRE NEUVIÈME

Le vieux monde de l'or. — L'Oural et le travail esclave. — Les récits d'Australie, un nouvel accès de la fièvre de l'or. — Voyage idéal dans l'ouest de l'Amérique méridionale. — Les Andes à vol d'oiseau. — Quebradas et placeres. — Causes de l'infériorité des mines du Pérou, de la Bolivie et du Chili. — Les souffrances du mineur. — Paresse, passion du jeu, le monde, les combats de coqs. — Le pays tel qu'il est et tel qu'il pouvait être.

Du pays de l'or moderne, mon intention était de passer dans la bande ouest de l'Amérique du Sud, pour y visiter la patrie de l'or aux XVIe et XVIIe siècles. Quand j'aurais vu la Bolivie, le Pérou, le Chili, je me disais que j'aurais achevé mon tour du monde des mines d'or. Car de visiter l'Oural et ses sables aurifères, je n'en avais nulle envie. Quelle que soit l'importance de l'extraction de l'or en Russie, cette production est l'objet d'un monopole si exclusif, si ombrageux, qu'il est bien difficile de pénétrer jusqu'aux mines. D'ailleurs, quel intérêt peut présenter pour l'avenir le travail esclave, en-

touré d'entraves? Quelle portée sociale peut avoir une semblable exploitation?

La réponse est dans ce fait, que l'extraction de l'or russe diminue tous les ans.

J'allais donc achever mon périple en visitant le vieux Potose, quand un bruit étrange vint tout à coup agiter la Californie. Une concurrence gigantesque s'élevait par delà l'Océan équinoxial. Une terre immense rendait l'or par tous les pores. Les miracles du Sacramento étaient surpassés par ceux du Turon ; et ce Turon, fleuve inconnu la veille, baignait le pied d'une montagne australienne.

C'était, en effet, la Nouvelle-Galles du Sud, colonie anglaise tout agricole jusque-là, dont les flancs venaient de vomir tout à coup des flots du précieux métal. On disait que la population tout entière de la colonie se précipitait dans les montagnes, que *convicts* et soldats, administrateurs et fermiers, quittaient à l'envi les villes et les fermes pour la cueillette de l'or. On disait qu'une flotte formidable s'apprêtait à faire voile des ports d'Angleterre pour conquérir cette nouvelle toison d'or. On disait, que ne disait-on pas? Déjà les désillusionnés de la Californie se reprenaient aux illusions de l'Australie. Les malheureux de l'Amérique rêvaient le bonheur en Océanie. Des expéditions se préparaient aux pays de l'or pour la nouvelle terre de l'or.

Il y avait là pour moi un nouveau phénomène trop curieux à étudier pour ne pas me faire modifier mes projets. Il s'agissait de faire une expérience inverse de celle que je venais de faire en Californie. Ici, un pays vierge, désert, sans commerce et sans

industrie, appelé à la vie sociale, au commerce, à l'industrie, à l'agriculture bientôt, par la toute-puissance de l'or. Là-bas, une terre colonisée, régulièrement administrée, déjà féconde, riche de son agriculture et du commerce de ses laines. Il s'agissait de voir quelles perturbations l'or allait apporter à cette paisible existence, quelles mystérieuses ressources allaient naître de cette révolution subite.

Je me décidai facilement à abandonner mes projets de voyage dans l'ouest de l'Amérique méridionale. Ce que j'eusse vu au Pérou, c'était l'ombre du passé, c'était la mort. Il me hâtait de toucher l'avenir et de voir de près la vie.

Mais, avant de prendre passage sur le vaisseau qui va me conduire à travers l'Océan Pacifique, jetons un rapide coup d'œil sur la Californie du XVIe siècle, sur l'Australie des galions espagnols; montons par la pensée sur les pics gigantesques des cordillères des Andes, et voyons ce qui reste du Pérou, du Chili, de la Bolivie d'autrefois.

La cordillère des Andes, arête immense de l'Amérique, élève ses crêtes colossales bien au-dessus des misérables glaciers de nos Pyrénées ou de nos Alpes européennes. Suivez-moi sur ces ossements pyramidaux du nouveau continent.

A quatre mille pieds d'élévation au-dessus des plaines, vous commencez à voir se dérouler au-dessus de vous le glorieux spectacle des glaciers éternels. Il semble que leur commencement soit à cent pas de vous, et cependant vous marcherez bien des heures encore avant d'y arriver; tant est colossale cette création de la nature! tant on manque de points de comparaison pour mesurer

ces immensités ! Mais surtout c'est l'extrême transparence de l'air qui rend impossible une juste évaluation des distances ; car les contours qui se dessinent sur l'horizon à deux ou trois lieues d'éloignement sont aussi fermes, aussi nets, que des rochers qui sont placés à quelques pas de la route.

Qu'est-ce, je vous prie, à côté de ces colosses de la nature, que les prétendues immensités de création humaine? À côté de ces travaux gigantesques de Dieu, osez donc mettre en parallèle vos pyramides de cinq cents pieds, votre dôme de Saint-Pierre, votre flèche de Strasbourg, les tours de votre cathédrale de Cologne.

La stérilité des montagnes ajoute à leur aspect imposant. Le quartz, le marbre, le granit s'y montrent à nu. Aucun arbre ne croît dans les anfractuosités des rochers. La vie ne s'y révèle que sous les formes les plus étranges. Le seul hôte de ces dômes naturels, c'est quelque *condor* à l'énorme envergure qui plane, cherchant des yeux dans la plaine, à dix lieues de là, quelque proie à dévorer.

Dans ces montagnes désolées, il n'y a de végétation que là où il y a une *quebrada*. Une quebrada, c'est un ruisseau, c'est un des mille affluents imperceptibles de ces énormes fleuves qui parcourent le Pérou et la Bolivie, le *Guapay,* le *Mamoré,* le *Paracti,* le *Rio-Madeira*, le *Vermejo*. Dans nos montagnes européennes, un ruisseau n'est souvent qu'un torrent destructeur; ici, une quebrada, c'est la fécondité ; ce sont des rives retenant un peu de terre végétale qu'imprègne l'eau, et sans eau point de végétation. A mesure qu'on descend vers la plaine, le lit étroit et vert de la

quebrada se change en vallée gracieuse qui disparaît sous un vêtement d'arbres gigantesques et de plantes luxuriantes.

Si la quebrada est l'oasis de la montagne, elle en est aussi le placer.

Partout où la cordillère s'élève, l'argent paraît enchâssé dans le quartz, le schiste ou le fer spathique. Partout où la cordillère s'abaisse et où les eaux creusent un passage, l'or brille sous forme de paillettes ou de pépites. Ainsi, l'immense montagne qui est comme l'épine dorsale de l'Amérique, a pour moelle l'or et l'argent !

Pourquoi donc, s'il en est ainsi, les républiques de l'Amérique du Sud ne sont-elles pas plus florissantes ? Ceci tient à diverses causes qu'il est bon d'énumérer.

Si les mines d'or du Pérou, du Chili et de la Bolivie sont déchues de leur ancienne importance, la raison n'en est pas seulement dans la nature même des mines. Les Espagnols y ont travaillé partout sans ordre, sans règle, avec leur imprévoyance ordinaire, sans assurer par aucune précaution la durée possible du travail, sans prévenir l'envahissement des eaux. Toute mine gagnée par l'eau était abandonnée.

A ces causes, il faut joindre la révolte générale des indigènes en 1781, la guerre de l'Espagne avec l'Angleterre, la guerre de l'indépendance. Le mercure manqua en 1802, et l'année 1804 est restée tristement célèbre par l'effroyable sécheresse qui fut suivie de la famine et de la peste. A partir de cette époque, la riche province de *Lipez* devint un désert : les quatre-vingt-dix mines principales de *Potosi* furent réduites à treize, et celles d'*Oruvo* à huit. Les royalistes, dans leur retour offensif, les brûlèrent comme autant de

repaires d'insurgés. Plus tard, des emprunts forcés, des contributions, accablèrent, achevèrent la ruine des capitalistes; les mineurs intelligents, les fondeurs habiles disparurent. L'industrie des mines était morte.

Ajoutez à ces causes principales les circonstances locales généralement défavorables à l'extraction de l'or. Ces difficultés seraient bientôt vaincues par une race énergique, mais le fils des Espagnols est incapable de les surmonter.

Ce qui entrave, et entravera longtemps encore au Pérou la récolte des métaux précieux, c'est l'absence à peu près complète de voies de circulation. Comme les produits de son agriculture, qui pourrait être si merveilleusement féconde, comme son quinquina, sa gomme, sa cochenille, sa vanille, ses baumes, ses bois d'ébénisterie, les produits des mines du Pérou sont perdus, en grande partie, faute de moyens de transport. Et cependant la nature a préparé ici des routes naturelles, des routes qui marchent, comme dit Pascal : je veux parler des énormes affluents de l'Amazone et de la Plata.

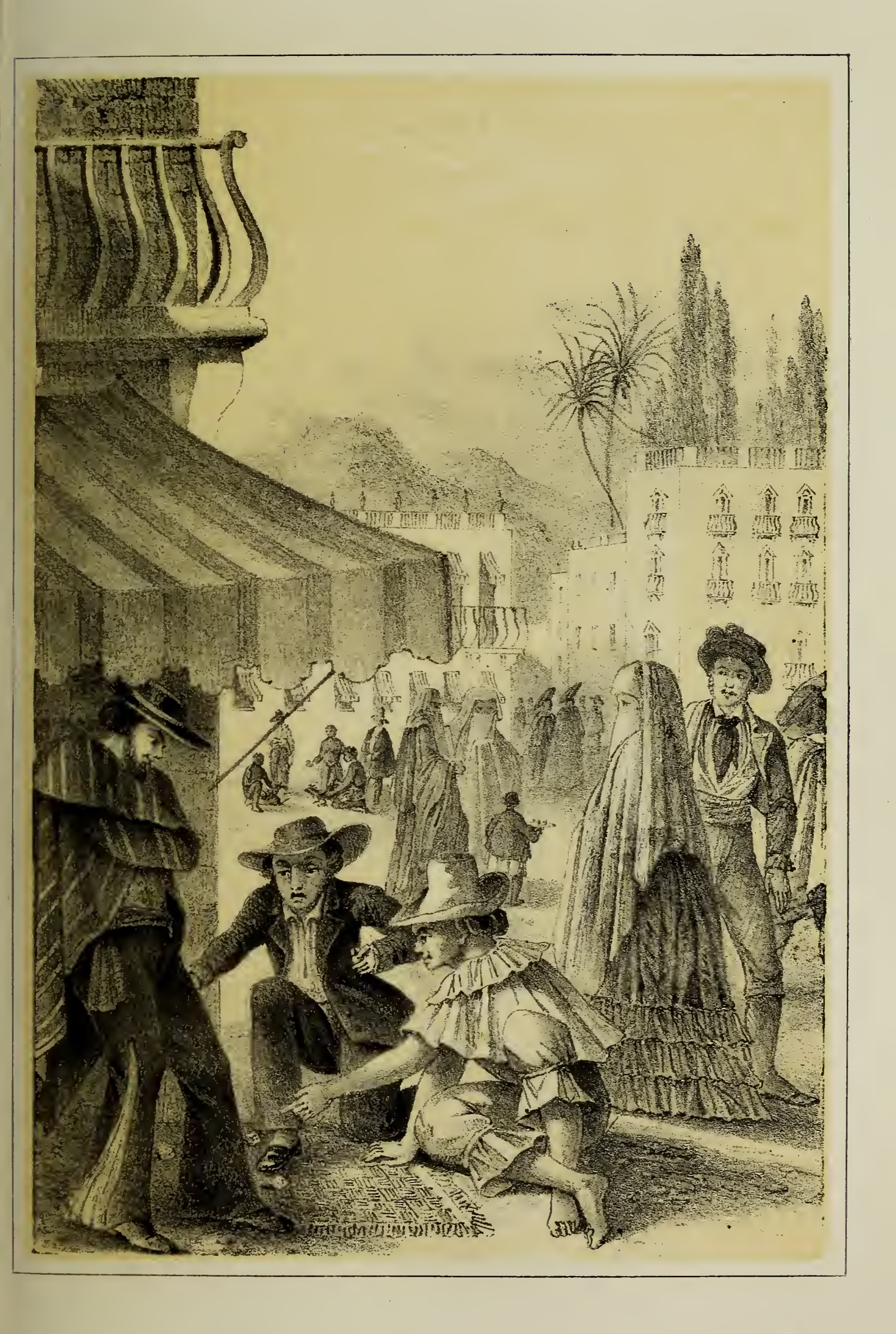
Malgré l'incurie du gouvernement, malgré le pauvre état des routes et l'absence de canalisation, les mines sont encore pour le Pérou une grande source de richesses. Mais une autre cause empêche le rendement : c'est le manque de combustible et souvent l'absence de l'eau dans les terrains métallifères. Plusieurs mines d'argent ont été abandonnées par une autre raison, par suite de la cherté du mercure.

Aussi la richesse du Pérou a toujours été inférieure à celle du Mexique, non que les gîtes métallifères soient d'une moindre puis-

sance ou d'une composition autre : la famille des filons est la même, mais les conditions d'exploitation sont différentes. L'argent et l'or qui se trouvent au milieu des plateaux délicieusement exposés du Mexique, doivent être arrachés, dans le Pérou, à une terre glacée, dénuée d'habitations. Le métal ne se trouve, en effet, qu'à de grandes hauteurs. *Pasco*, *Huancavelica*, *Micuicampa* sont voisins des glaces et des neiges éternelles. Il gèle la nuit, pendant l'été, à Micuicampa, ce qui n'arrive point à Tobolsk, en pleine Sibérie. Il est vrai que cette ville est assise à 3,618 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Gualgayoc* est encore au-dessus, à plus d'une lieue au-dessus du niveau de l'Océan, à 4,080 mètres. C'est plus haut que la *Yung-Frau*. La fameuse mine du Potosi s'élevait plus haut que le Mont-Blanc. Aussi, quel affreux climat, quelle vie horrible que celle de ces mines ! Un voyageur y dépensera par jour environ neuf piastres, près de cinquante francs.

Les malheureux travailleurs des mines, situées dans les Cordillères les plus âpres, n'ont souvent pour supporter la fatigue que la *coca*, cette herbe bienfaisante qui trompe les souffrances de la faim ; quelquefois un peu de maïs ou de chuno. Quant à la viande, ils n'en usent que quand on leur en donne. Et n'allez pas croire que cette frugalité soit naturelle chez eux : non, elle n'est que la nécessité de la misère. L'Indien est vorace quand les aliments ne lui coûtent rien.

Mais admirez en tout la bonté de la Providence. Cette herbe, qui est souvent leur aliment unique, la *coca*, soutient l'énergie du corps, même sans autre alimentation. Lors du siége de la Paz, en 1781, alors qu'il n'y avait plus à manger dans la ville que des cuirs



Les jeux de Hasard à Lima.

et des animaux immondes, les Espagnols qui mâchaient la *coca* purent seuls survivre aux horreurs de la faim et aux fatigues du siége.

Une autre herbe, le *maté,* autrement nommée *herbe du Paraguay*, sert encore aux naturels pour confectionner une infusion chaude supérieure au thé pour ses effets salubres.

Maintenant, à toutes ces causes de déchéance, à toutes ces difficultés naturelles, ajoutez les vices inhérents à la race espagnole transplantée en Amérique, et vous comprendrez que les ressources des mines ne puissent contrebalancer la misère générale. Vanité, paresse, amour effréné du jeu, voilà les gouffres dans lesquels se perd l'or du Potose. On sent que l'homme n'a pas compris ici les desseins secrets de la Providence. Il a pris l'or pour but, non pour moyen.

L'or est ici partout, mais voyez, c'est à peine si quelqu'un ici travaille, et cependant tout le monde joue, tout le monde trouve de l'or à perdre. La passion du *monte* (jeu de hasard), de la loterie, des paris, est poussée jusqu'à la frénésie par les femmes comme par les hommes. Devant une table de *monte*, vous rencontrerez indistinctement et le cavalier de bonne famille, et la *tapada* (femme voilée), et le *tamalero* (marchand de comestibles, qui consistent en une pâte de viande hachée menu, de maïs et de miel), et le *sereno* ou garde de nuit, et l'*arriero* déguenillé (muletier), et son compère le *salteador* ou voleur de grands chemins.

O vous qui, suivant dans vos rêves éveillés de folles et décevantes chimères, avez pâli au bord d'un tapis vert à Baden ou à Hombourg, vous qui, cachant votre nom et votre figure, avez couru la

nuit les ignobles chances d'une maison de jeu de Paris ou d'un *enfer* de Londres, quelle que soit l'ardeur de cette honteuse passion, vous trouveriez vos maîtres à *Lima*.

Qui dira l'attrait dangereux d'une table de jeu dans cette terre classique des galions? L'observateur le moins passionné pourrait croire qu'un génie a secoué, de sa main capricieuse, sur le tapis, un de ces arbres merveilleux qui s'épanouissent dans la légende persane et dont le pauvre Aladin recueillait avidement les fruits. Là, peu ou point de monnaie régulière, mais des lingots aux fauves lueurs, jetant de jaunes étincelles à l'endroit où les a mordus la lime; des paillettes d'or s'échappant à flots pressés et scintillants d'un sac de cuir; des diamants aux jets de feu, des perles à l'éclat lacté, tous les trésors enfin que donne la Sierra ou l'Océan, le fleuve ou la montagne, tout cela roulant par tas pressés dans un fulgurant désordre.

C'est là que, pendant des jours, pendant des nuits, l'œil fixe, la lèvre serrée, le poing crispé, la cervelle en feu, s'accroupissent les pâles victimes du démon du jeu.

Un jeu plus émouvant encore, et qui passionne encore plus le vieil Espagnol d'Amérique, c'est le jeu qui s'établit sur le combat des coqs. Voici deux adversaires en présence, autour d'un petit cirque formé par des pieux et des cordes : l'un est blanc, l'autre est rouge et noir : des milliers de piastres sont là, sur le sable, engagées pour ou contre l'une des deux couleurs. Le blanc s'élance, avec ses ergots garnis de lames affilées. *Al blanco! io voy al blanco!* Je parie pour le blanc! C'est à la fois le tapis vert et la *corrida* espagnole réduite à ses plus infimes proportions. Le gouvernement

tolère, que dis-je, encourage cet abrutissant plaisir; le fisc y gagne une somme importante.

Voilà ce que Péruviens, Boliviens et Chiliens font des bienfaits de la Providence. Comment s'étonner s'ils sont pauvres au milieu de leurs richesses. Et cependant fut-il jamais une contrée plus favorisée de la nature que ces versants des Andes? L'or une fois trouvé, l'agriculture eût dû s'y développer dans des proportions inouïes. Il y avait dans ce sol prédestiné de quoi nourrir des millions d'hommes. Toutes les cultures riches y eussent prospéré. Mais il était ici trop facile de vivre sans travailler.

La végétation a, au Pérou, un caractère d'imposante grandeur. De vastes plaines couvertes de hautes graminées y fournissent au bétail un savoureux aliment qui n'a coûté qu'aux mains puissantes de la nature. Les forêts y sont formées d'arbres gigantesques : les montagnes renferment, dans leurs ténébreuses retraites, les oiseaux les plus riches de plumages éclatants, les fruits les plus exquis. L'amande du cacaotier des forêts est supérieure pour le goût à celle des jardins et des plaines cultivées; les quatre variétés de vanille y ont un parfum dont rien n'approche; les poivres, les noix muscades, la canne à sucre, le tabac croissent spontanément dans les clairières qu'inonde le soleil et que rafraîchit la grande ombre des bois ; les résines les plus précieuses, la gomme élastique, le copal, le sang de dragon, les baumes de motacu, de maria, de cuse, de copahu y découlent des arbres; le coton, le *mapajo*, sorte de laine végétale brillante comme la soie, s'échappent des capsules des graines. Le nopal à cochenille, l'indigotier fin, l'acluote, le chapi, sorte de garance, le bois de Brésil, le campêche, l'osier écarlate y of-

frent à l'homme les couleurs les plus variées et les plus solides qu'emploie l'industrie.

Enfin, les essences les plus précieuses pour la menuiserie, pour la charpente, pour la navigation, le laurier de Tarija aux veines splendides, le cèdre incorruptible, le pin maritime, le bois jaune, le curupan écarlate, le goyavier géant, s'y disputent la place.

Est-ce assez de richesses ? Mais tout cela sans le travail, c'est la misère. Vous voyez donc bien que si l'or commence la civilisation, il ne la termine pas, que s'il est le premier moyen, il n'est pas le but final.





CHAPITRE DIXIÈME.

Relâche à Hawaii. — L'Océanie, géographie, paysages. — Sa Majesté Tamehameha III, un roi constitutionnel aux Sandwich, l'alcool et la civilisation. — Un repaire de sauvages. — Fertilité du pays, avenir commercial. — Tahiti, la nouvelle Cythère. — La Nouvelle-Calédonie, prise de possession de la France; ses habitants, ses richesses minérales. — La Nouvelle-Zélande, un tour d'Anglais, les naturels, les mines d'or.



E vaisseau sur lequel je devais m'embarquer pour le grand continent austral appartenait à une riche maison hollandaise de Batavia. Venu à San-Francisco, du fond des mers de la Sonde, pour y apporter une cargaison de conserves alimentaires, d'eau-de-vie, de tafia et de farines de maïs, il allait visiter la Nouvelle-Hollande, où la perturbation inattendue causée par la découverte de l'or lui promettait un chargement facile de laines, de peaux et de viandes fumées.

Nous appareillâmes de San-Francisco par un temps magnifique, et nous perdîmes de vue les blanches assises du fort Koarney, pous-

sés par une brise maniable du sud-est qui nous promettait une prompte traversée.

Notre première relâche dans le grand Océan equinoxial fut Havaïi ou Owhyhee, l'une des îles Sandwich. C'est là qu'en 1779 périt Cook, l'illustre navigateur qui a laissé son nom écrit sur tant de récifs de l'Océanie. L'archipel des Sandwich est le plus septentrional de la Polynésie.

Pour en finir avec ces noms géographiques assez mal connus encore, disons tout de suite en quoi consiste cette cinquième partie du monde dont j'apercevais la première terre et qui bientôt sera la grande route de la civilisation moderne.

L'Océanie n'est en réalité qu'une poussière d'îles innombrables semée dans le grand Océan, collier de perles et de corail dont les gros grains sont l'Australie ou Nouvelle-Hollande, la terre de Van-Diémen, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Guinée, les îles de la Sonde et les Philippines.

L'Océanie se divise en trois grands groupes ou régions : à l'ouest, la Malaisie ou Notasie; au milieu, l'Australie; à l'est, la Polynésie ou Micronésie.

La Malaisie comprend l'archipel de la Sonde avec Sumatra, Java, Timor, l'Archipel des Moluques avec les Moluques et Célèbes, Bornéo et les Philippines.

L'Australie contient l'Australie propre, ou continent austral, ou Nouvelle-Hollande, et une foule d'archipels et groupes particuliers, entre autres la Papouasie ou Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Calédonie, Norfolk, la Tasmanie et la Diéménie.

Enfin, la Polynésie est comme l'écrin de toutes les perles plus

petites, les îles Viti, Tonga, Otahiti, Bougainville, Cook, Marquises et Hawaii ou Sandwich.

Nous abordions donc en Polynésie. La première vue d'une de ces îles de l'Océan justifiait l'idée que je m'en étais faite à l'avance.

Les voilà ces bleuâtres rivages si charmants par le calme, si terribles par la tempête. A travers les flots transparents qui caressent mes pieds pendants du canot, j'aperçois ce monde sous-marin des coraux, avec ses palais magnifiques, avec ses fantastiques paysages. Ici, sur un tapis de sable blanc, se déploient des rameaux aussi délicats que ceux de la bruyère du Cap; là s'étalent, comme des franges énormes, des masses de pierres incrustées de larges et radieuses couronnes de madrépores. Ailleurs, d'informes végétaux, des fructifications bizarres font penser à une sorte de végétation qui serait le passage de la vie végétative à la vie organique.

Tout ce travail latent de la vie sous-marine, cette obscure activité des animalcules de l'Océan n'ont-ils pas un bien autre résultat que l'activité si puissante et si réfléchie de l'homme? Ces misérables petits zoophytes font incessamment surgir des profondeurs de la mer des constructions immenses, impérissables : ils déplacent des mers, ils créent des écueils, des îlots, des archipels.

Trois jours de relâche à *Honolulu,* port principal des Sandwich, et une charmante excursion en pirogue à la résidence royale d'*Honarura,* m'en dirent assez sur le passé et sur l'avenir de cet archipel.

C'est qu'en effet il y a un roi à *Honarura*, et ce roi est le des-

cendant des farouches Polynésiens qui massacrèrent le navigateur anglais. Mais hélas ! quel changement depuis le dix-huitième siècle pour ces pauvres aborigènes !

Le roi de ce singulier pays, le constitutionnel Tamehameha III, qui a signé, par l'ordre des missionnaires anglais, toutes les lois qui interdisent les liqueurs fortes, est resté fidèle à l'amour de l'alcool. Il faut, pour qu'il se sépare de la bouteille d'eau-de-vie, des circonstances bien solennelles, l'ouverture du parlement hawaïen, par exemple. La médisance va même jusqu'à affirmer que, dans ces importantes circonstances, obligé pour quelque temps de se séparer du contenant, Sa Majesté a eu soin de se lester convenablement du contenu.

Telle est la comédie de civilisation qui se joue ici pour les sauvages Polynésiens à l'ombre du protectorat britannique.

L'unique vêtement de l'homme, quand il voulait bien porter un vêtement, c'était, avant la maussade conquête des missionnaires protestants, le *maro*. Ce maro est une sorte de plaid fabriqué avec la seconde écorce de l'acacia. Le maro a environ deux mètres et demi de long, et à peine trente-six centimètres de large. On le passe entre les jambes, puis on le roule une ou deux fois autour des reins. Autrefois, les femmes portaient un jupon court de cette même étoffe : mais, de par les missionnaires, ce vêtement un peu léger a fait place à une ignoble robe de cotonnade imprimée, une sorte de rideau de lit de campagne, avec la taille sous les bras.

Peu à peu, cependant, les îles Sandwich échappent à l'influence anglaise pour entrer dans le courant puissant de l'attraction américaine. Celle-ci s'exerce par les pasteurs : elle est le plus souvent dé-

plorable. L'égoïsme des *Yankees* ne s'occupe guère aux Sandwich que d'établr des règlements tout à l'avantage des nationaux américains. Quant aux malheureux indigènes, ce nouveau protectorat ne se révèle à eux que par les charges les plus iniques. Pauvres comme ils le sont, ils ont à payer des taxes sur presque tous les objets de consommation, sur la plupart des animaux, bœufs, moutons, chevaux, chiens et chats même. A ces taxes, joignez l'impôt en nature, consistant en douze journées de suite, deux par chaque indigène, pour le travail des routes. Encore doivent-ils fournir leurs outils et leurs vivres.

Aussi ces malheureux peuvent-ils à peine vivre de poisson et de *taro :* esclaves des blancs, ils se voient dépossédés au fur et à mesure de la propriété territoriale qui passe aux mains avides des Américains. Étonnez-vous après cela que les naturels diminuent annuellement de nombre dans une proportion effrayante et qu'ils cherchent une consolation à leurs maux dans l'abrutissement causé par les liqueurs fortes.

Et cependant, à part aussi leur goût pour le vol et leur fourberie traditionnelle, c'était une charmante race de sauvages que ces Polynésiens du Nord. Excellents navigateurs, gais, intelligents, il leur a fallu une grande dose de vitalité pour conserver quelque entrain sous la tyrannie formaliste du puritanisme anglo-saxon. J'eus occasion d'en juger dans l'excursion que nous fîmes dans l'île royale d'*Ouahou*. Le capitaine *Van Huysman* avait été invité ainsi que moi à un banquet offert par quelques naturels à l'occasion d'échanges accomplis à notre bord.

Ce fut un singulier repas que celui qui fut servi à notre inten-

tion : mais il fut égayé par la pétulance des dames hawaïennes qui, pour la plupart, faisaient partie de la cour de *Tamehameha III*.

Le dîner se composait de *poe*, pâte faite avec le *taro*, et qu'on a laissée fermenter jusqu'à l'aigre ; de bananes, de noix de coco et de poisson au riz sucré. La boisson consistait en *cawa*, liqueur enivrante que les missionnaires ont défendue, et qui fut servie avec le plus grand mystère. La défense n'a fait qu'en exciter le goût et le propager par l'appât du mystère. Ce cawa est une petite racine de la famille du poivrier : les femmes le mâchent, en expriment dans un bol le jus mêlé de salive, l'étendent d'eau, et le laissent fermenter. Cette liqueur enivrante produit par l'abus des effets désastreux, la torpeur, le rachitisme, la paralysie.

Pauvres sauvages pour qui la civilisation n'est qu'un poison rapide et qu'un abrutissant esclavage ! Ici, comme partout, ils disparaissent à vue d'œil. Et cependant, sur quelle admirable terre les avait placés la Providence !

Je ne me rappelle pas avoir rencontré de ma vie climat plus délicieux, plus sainement régulier que celui de ces îles fortunées. Les pics élevés, dont la tête plonge dans les nuages, y concentrent l'humidité de la mer et la déversent en sources nombreuses qui jamais n'arrivent au volume d'un torrent ; la brise de mer souffle nuit et jour, et dans tout le cours de l'année le thermomètre ne varie pas de plus de cinq ou six degrés ; la température moyenne reste presque invariablement entre 84 et 86 degrés *Farenheit*.

Admirable beauté de la nature des tropiques ! Je n'oublierai de ma vie le délicieux spectacle que présente Honolulu : la beauté de sa situation, sa forme irrégulière et capricieuse, l'aspect pittoresque



Une fête aux îles Sandwich.

de ses maisons tapissées de verdure, entourées de larges galeries et ombragées de bouquets d'acacias et d'orangers sauvages ; tout charme ici, tout invite au repos.

La culture, et y en a-t-il une au monde plus facile, consiste surtout en plantations de *taro*, racine assez grosse qui ne demande que de l'eau. Là où la végétation est dirigée, elle est féconde à ravir; là où elle est abandonnée à elle-même, elle est luxuriante sans désordre.

Mais laissons de côté les regrets. Ici encore, c'est une substitution de forces et de vie qui se prépare au bénéfice de la race caucasienne. La situation géographique des Sandwich en fera bientôt, en fait déjà, grâce à l'or, une halte nécessaire de la navigation dans le Pacifique.

Il n'est pas rare de voir le port d'Honolulu contenir trois cents bâtiments et plus. C'est l'hivernage des bâtiments de la pêche à la baleine. Ils partent de là pour chasser ces monstrueux cétacés sur les côtes dangereuses du Japon. C'est là, avec les eaux du Kamtchatka, les mers de Behring et d'Okhotsk, le dernier rendez-vous important des cachalots ou des baleines franches, qui tendent chaque jour de plus en plus à disparaître de la surface des mers. Mais cette industrie n'est pas de celles que la découverte de l'or puisse faire prospérer : car la cherté des vivres dans tout le rayon d'attraction de la Californie rend les ravitaillements difficiles et coûteux.

A ne considérer Honolulu qu'au point de vue commercial, c'est une ville qui gagne tous les jours en importance. Les Sandwich étaient appelées à une grande valeur géographique par le percement prochain de l'isthme de Panama : cette valeur, les mines de Californie

l'ont développée à l'avance. Déjà les cases de paille des Indiens disparaissent devant les maisons de pierre des négociants européens. La ville mord et s'étend sur la côte : son exposition si saine en a fait le refuge et comme l'hôpital de San-Francisco. C'est là qu'on vient fuir le choléra, les fièvres paludéennes du Sacramento ; c'est là qu'on vient charger pour la cité de l'or d'excellentes pommes de terre que l'agriculture californienne est encore impuissante à produire en suffisante abondance.

Des îles Sandwich, il fallut nous élever au vent en poussant une pointe vers le sud pour rencontrer la mousson qui souffle dans la direction de l'Australie, depuis la pointe sud de l'Amérique méridionale jusqu'à l'extrémité sud du continent africain.

Sur cette route nécessairement suivie par les bâtiments à voiles, le second point de relâche est aux *Marquises* et aux *Iles de la Société*.

La plus grande des Iles de la Société, où nous atterrîmes pour faire de l'eau, *Tahiti,* m'offrait l'intérêt d'une terre française placée admirablement dans le grand courant de l'or.

A-t-on assez crié dans notre spirituelle France le jour où on y apprit l'occupation de Tahiti ? Et cependant, bonheur ou juste prévision, voilà qu'il se trouve que cette colonie tant décriée a donné position à la France au milieu d'une mer qui recèle l'avenir commercial du monde. Cet *îlot stérile*, comme on l'appelait du haut de notre tribune nationale, est bien autrement favorisé que les îles Sandwich elles-mêmes, et a plus à attendre encore dans les destinées nouvelles qui s'apprêtent pour les régions baignées par l'océan Pacifique.

Le climat y est encore plus sain, plus régulier. Dois-je ajouter, à la honte de l'humanité, que cet admirable climat, avec ses molles et tièdes haleines, au lieu d'inspirer à l'homme la profonde et sérieuse reconnaissance qu'il devrait en ressentir pour la Providence, ne lui inspire le plus souvent qu'un sentiment de satisfaction sensuelle, qu'une sorte de plénitude de la vie matérielle qui l'incline au repos. C'est avec des nuances nouvelles un état qui ressemble au *far niente* du Napolitain ou plutôt au *kief* du musulman. Je n'oublierai de ma vie un méthodiste anglais que je vis dans une de mes excursions, béatement étendu sous le feuillage d'un palmier, les yeux fixés sans pensée sur le ciel d'un bleu diaphane, respirant la douce haleine de la brise de mer, toute chargée de senteurs aromatiques, et s'écriant :

I' feel very comfortable.

paroles intraduisibles, que je traduirai pourtant, par cet équivalent très-insuffisant : J'éprouve un bien-être parfait.

C'est donc avec un sentiment intime de regret que moi aussi je quittai ce petit Eden, que Bougainville avait si bien nommé la *Nouvelle-Cythère*. Quinze jours après, la mousson gonflait nos voiles, nous rangions au nord les *Iles des Amis*, nous passions au vent de *Norfolk*, le sombre pénitencier de l'Angleterre, et nous laissions à notre droite la *Nouvelle-Calédonie*, à notre gauche la *Nouvelle-Zélande*.

La *Nouvelle-Calédonie*, découverte par Cook en 1774, habitée par des anthropophages, attendait encore la civilisation qu'allait bientôt lui apporter un vaisseau portant les couleurs françaises.

Cette île, de près de cent lieues de long sur treize de large, est trop admirablement située pour ne pas devenir un des plus riches entrepôts du commerce australien.

Esquissons rapidement cette terre dont les ressources de tout genre vont bientôt donner à la France une position respectable dans la Polynésie.

La Nouvelle-Calédonie s'étend depuis le 20e degré sud jusqu'au 23e environ du même hémisphère, avec un gisement sud-est et nord-ouest. Sa largeur moyenne est de vingt lieues environ, et son pourtour de cent cinquante lieues à peu près. Nous ne comprenons ici ni l'île des Pins, située à la pointe sud, ni les îles Haat, formant un chapelet de petites îles dans le nord-ouest et s'étendant presque jusqu'au 19e degré de latitude.

Cette magnifique terre est entourée de récifs. Les bancs extérieurs forment une ceinture qui s'étend au sud jusqu'au tropique du Capricorne, et au nord jusqu'au 18e degré. Ces bancs, dit M. le capitaine de vaisseau Tardy de Montravel, qui fut chargé de l'installation de la colonie nouvelle après la prise de possession au nom de la France par l'amiral François, ne sont que des plateaux isolés de madrépores, dont l'hydrographie, une fois bien faite, permettra aux navigateurs de transformer ces lieux réputés si terribles pour les navires et si fertiles en naufrages, en des asiles sûrs contre les tourmentes de l'hivernage.

La Calédonie est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes très-élevées ; aussi sera-t-il très-facile, bien que le pays soit entièrement situé sous les tropiques, d'obtenir par la culture, en s'élevant graduellement, des produits autres que ceux de

la zone torride. Cette configuration est encore un gage certain de salubrité.

Jusqu'à présent, la culture des naturels est assez sommaire. Le terrain de l'île est généralement boisé ; l'arbre qui y abonde le plus est le *miaouli :* son écorce sert aux naturels à faire des nattes et des chapeaux assez élégants, elle ressemble assez à une grosse étoffe de lin. C'est dans les anfractuosités des montagnes que les indigènes cultivent leurs produits ; la terre y est excellente, et la canne à sucre, l'igname, le taro, la banane y viennent très-bien. Quelques travaux d'irrigation faits sans art, mais remplissant le but, transforment ces petits réduits en véritables oasis. La plaine est couverte d'une herbe longue et tranchante qui sert aux naturels pour couvrir leurs cases.

Du côté de *Kanala* la fertilité est prodigieuse, surtout dans le delta compris entre les deux rivières qui viennent s'y confondre. Du tabac en quantité, de l'indigo sauvage, des cannes à sucre gigantesques, des arbres de toute grandeur et propres à tous les genres de travaux, une espèce d'amande oléagineuse pouvant être exploitée à peu près comme l'arachide, les fruits des tropiques, enfin, tout ce qu'il est possible à un climat privilégié de produire, abonde dans cette partie de l'île. Les montagnes sont aussi couvertes d'arbres pins magnifiques ; l'arbre bois de sandal, qui fait en Chine l'objet d'un commerce important, commence à croître dans cette partie de l'île et y attire déjà d'assez nombreux caboteurs *sandaliers.* On y rencontre également quelques tortues dont l'écaille est très-appréciée à Sydney, ainsi que le *trépang* ou *biche de mer,* espèce de gros ver qui se tient au fond de l'eau, sur le

sable; les Chinois sont très-friands de ce mets, dont le goût est assez agréable : ils le conservent en le salant.

Quelques caboteurs anglais, quelques *ships* américains, viennent sur cette côte encore mal connue faire la pêche du trépang ou des éponges, qui abondent en Calédonie.

Pour le moment, notre petit vaisseau représentait seul l'Europe, et la seule barque aperçue dans la ligne bleuâtre de l'horizon était évidemment une pirogue de sauvage. Sur ma demande, le capitaine



Van Huysman laissa arriver de ce côté. J'avais grand désir de voir de près le Calédonien avant que la civilisation ne s'en empare et ne le fasse disparaître. Je ne craignais qu'une chose, à savoir qu'à notre approche la pirogue ne fît force de rames vers la côte ; et, en effet, de temps en temps les bras vigoureux des sauvages imprimaient à la légère embarcation une impulsion puissante, comme s'ils eussent voulu conserver leur distance.

Mais l'œil exercé d'un mousse aperçut flottant sur l'eau, à l'arrière de la pirogue, un objet attaché à une longue cordelette de miaouli. On mit le canot à la mer, et la pirogue qui surveillait nos

mouvements devint immobile. En cinq minutes, nous étions assez près de l'objet flottant pour reconnaître une bouteille.

O civilisation ! Je ne sais quel voyageur narquois du XVIe siècle, croyant aborder un rivage inconnu, se heurta, à ses premiers pas sur le sable, à la poutre d'une potence : il reconnut là le cachet d'une terre civilisée. Et moi, j'entrevoyais à l'horizon les pics verdoyants d'une île sauvage, et le premier objet que les naturels nous présentaient, comme pour entrer en conversation avec nous, c'était une bouteille. Une vraie bouteille de verre vert, bouchée d'un vrai bouchon, et portant sur ses flancs, en lettres de relief, ces mots formés de la matière même du verre : *Child-band et son, Victoria-head, patent.* Une bouteille anglaise, un loyal produit de quelque fabrique de Southampton.

Le capitaine *Van Huysman* ayant flegmatiquement constaté que la bouteille était vide, et, de plus, qu'elle exhalait une odeur de *brandy*, jugea, dans sa sagesse, que les Calédoniens nous adressaient, à leur façon, une requête. Ils demandaient qu'on leur remplît la bouteille. Pauvres gens, c'est là pour eux le premier et souvent le dernier mot de la civilisation : l'alcool ! Et quand ils en ont bu de cette liqueur traîtresse, abrutissante, ils veulent en boire encore, et toujours, jusqu'à la mort.

Van Huysman avait trop de philosophie pratique pour faire ces réflexions. Il se rapprocha du vaisseau, fit descendre une dame-jeanne, emplit la bouteille et la reboucha soigneusement, puis la jeta ostensiblement à la mer.

« Voilà des drôles, me dit-il, qui vont apprendre à faire la différence du mauvais *brandy* des caboteurs britanniques avec le *schi-*

dam de *Wynand-Focking*, notre liqueur nationale. Je vous réponds qu'ils lui feront fête. »

Aussitôt que la bouteille avait été lancée à la mer, dix bras vigoureux avaient hâlé sur la cordelette, et en un instant, la précieuse bouteille était à bord de la pirogue. Celui des sauvages qui paraissait être le chef s'en empara, la déboucha avidement, appliqua le goulot à ses lèvres et se livra à une prodigieuse absorption. Je crois vraiment qu'il aurait bu toute la liqueur si, perdant le respect dû à sa haute position sociale, les autres sauvages ne lui eussent arraché la bienheureuse bouteille.

La glace était rompue entre nous et les gens de la pirogue; ils s'approchèrent sans plus de défiance et une partie d'entre eux monta à bord : c'étaient des gens de *Balade*, déjà un peu habitués aux visites des Européens. Leur type était magnifique : Indien greffé sur nègre d'Afrique.

Taille superbe, formes élancées et bien prises, teint couleur chocolat, cheveux et traits africains, c'est-à-dire nez épaté, pommettes saillantes, dents blanches et fortes, menton rentrant, front large et fuyant, cheveux laineux ; indolent, ennemi de tout exercice autre que celui de la guerre, et cela par le manque d'habitude, mais capable d'un travail assidu avec l'appât d'un lucre satisfaisant ses désirs; brave, anthropophage par goût; esprit fin et plein d'astuce, d'une intelligence très-développée ; très-peu susceptible d'attachement, mais passionné dans ses désirs, ce qui le rend facile à vaincre : tel est le Calédonien. La femme est assujettie aux travaux les plus fatigants, tuée pour des fautes légères. Ces malheureuses créatures passent leur vie à servir leurs maris, qui les

traitent en maîtres impitoyables. Ce sont elles qui portent les vivres quand la tribu part pour la guerre, qui rapportent le butin, qui cultivent la terre, qui préparent les repas. Leur physique est assez agréable jusqu'à l'âge de dix et même de douze ans ; mais passé ce temps, et aussitôt après qu'elles ont eu des enfants, elles deviennent hideuses.

« Les Calédoniens, dit M. Tardy de Montravel, n'ont aucune religion, chose assez rare chez les sauvages, et qui ne se trouve guère ailleurs, je crois, que chez les *Negritos* des Philippines. Chez eux, aucune idole. Je n'ai pu me procurer qu'un seul petit bonhomme fort mal sculpté ; encore les Pères m'ont-ils assuré que jamais ils n'avaient vu de spécimen semblable. Ils ont bien des *tabou* (choses sacrées), mais c'est l'intérêt du chef qui a créé cet usage. Il met le *tabou* sur les choses qu'il veut conserver pour lui, et personne n'ose y toucher. Le chef d'une tribu est un véritable autocrate ; sur un mot, sur un signe, il fait tuer qui bon lui semble ; il s'empare du bien des autres et se passe mille fantaisies analogues, sans le moindre murmure de la part de ses sujets.

» Ce chef désigne son successeur, et son choix, quel qu'il soit, est toujours respecté.

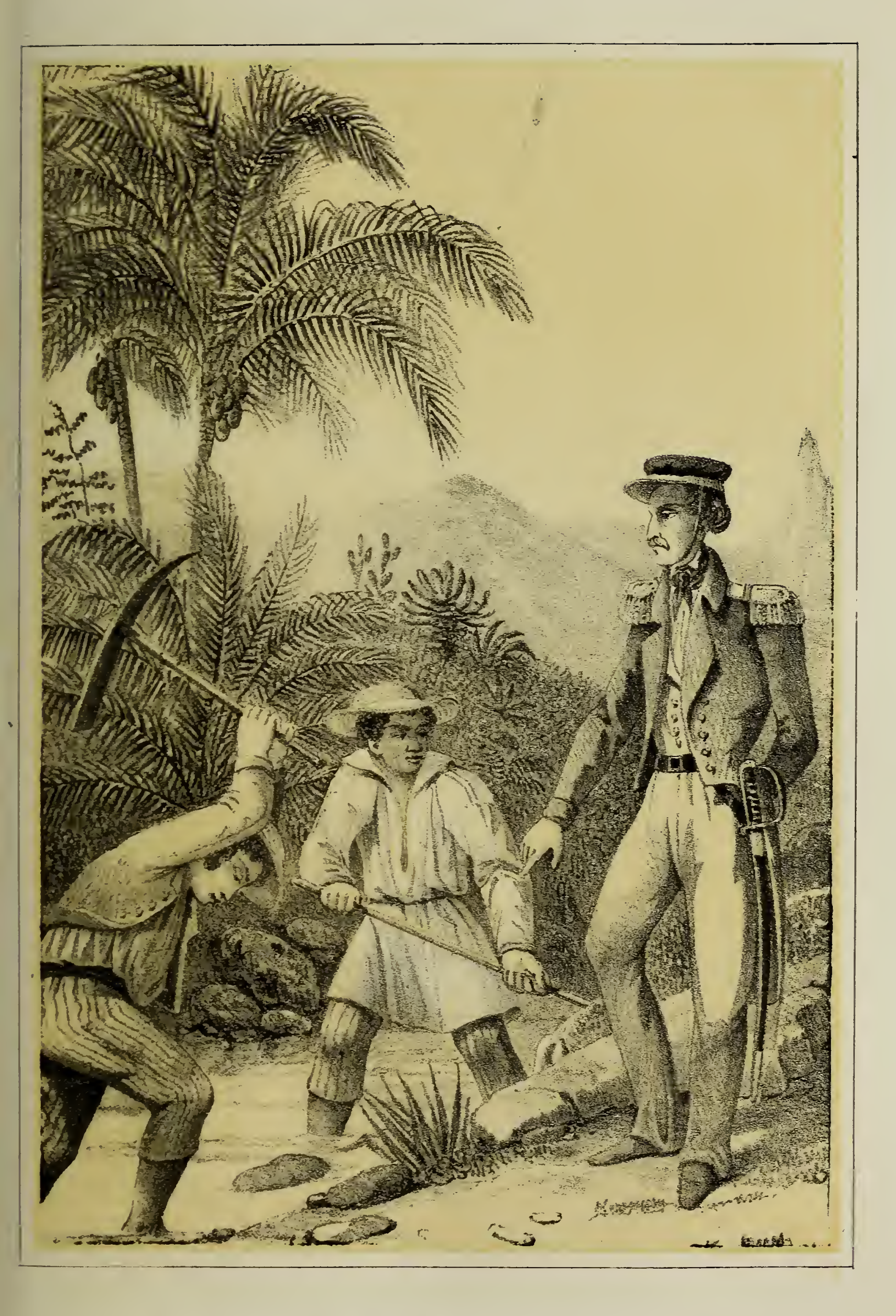
» Ceux qui jouent un grand rôle en Calédonie, ce sont les sorciers, presque toujours humbles servants de la volonté du chef. Ils jettent des sorts ; ils conjurent les esprits et se livrent enfin à toutes les momeries d'usage. Ils payent, il est vrai, quelquefois fort cher cette espèce de terreur qu'ils inspirent aux naturels ; s'ils sont trouvés isolés, sans défense, on les étouffe impitoyablement, puis on les jette dans un bois *ad hoc*, qui est *tabou*, et dans lequel un Calédo-

nien ne pénétrerait pas pour tout l'or du monde. Ce sont ces mêmes sorciers qui sont les médecins du pays, et voici un de leurs usages les plus bizarres. Qu'un homme ou qu'une femme vienne à tomber malade, le médecin accourt, lui met le pouce et l'index dans les narines, et de l'autre main lui ferme la bouche de manière à intercepter l'air ; si le malade a assez de force pour repousser les deux doigts mis au nez, c'est-à-dire une pression assez forte, on le saigne ; sinon, on achève de l'étouffer. On comprend que ceux dont la mort est utile au chef n'ont jamais cette force-là ! »

Je cherchai à tirer de mes sauvages quelques indications sur les métaux de la Nouvelle-Calédonie ; mais ce fut peine perdue. Ils connaissaient l'or, mais à travers les quelques mots de mauvais français et d'anglais défiguré qu'ils avaient appris des matelots sandaliers ou des Pères maristes, je ne pus comprendre s'ils savaient l'extraire eux-mêmes. C'est au reste dans les cantons du nord qu'il faudra chercher les gisements les plus riches, et ces cantons sont justement habités par les tribus les plus difficiles à réduire et à civiliser.

Au nord-est de l'île, la tribu de Hienghen, avec son chef Burate, qui commande à 600 soldats, est la plus puissante de toute la Calédonie. Au nord de la tribu de Hienghen, est celle de Puepo, qui n'en est séparée que par celle de Diaone, trop faible pour résister aux deux autres. Les naturels de cette tribu ne sont pas de sang calédonien pur ; ils sont généralement d'une teinte moins foncée. Cette race plus belle, plus grande et plus intelligente, doit ses qualités au mélange du sang des Uvéas, émigrés des Wallis.

Au reste, tous ces sauvages sont anthropophages. Il faudra, pour



Les mines de la nouvelle Calédonie

faire disparaître cette horrible coutume, la domination d'une des grandes nations civilisées du monde moderne.

Voilà les gardiens de la toison d'or calédonienne.

Mais l'occupation française aura bientôt raison de ces adversaires peu redoutables. Déjà nous avons pu, en 1854, pénétrer dans l'intérieur du pays, reconnaître la structure des montagnes et nous assurer des richesses qu'elles contiennent.

A une certaine hauteur, la montagne devient tout à fait aride et se trouve recouverte d'une espèce de cendre, détritus de lave éteinte, au milieu de laquelle on rencontre des silex qui sont d'une telle pureté qu'on les prendrait pour des cristaux. A la seule inspection de ces montagnes on reconnaît facilement qu'elles doivent renfermer des métaux, et en effet, les échantillons de fer, de cuivre, de plomb, etc., que l'on y a trouvés, changent la probabilité en certitude.

A *Mozaré*, à quelques lieues de Saint-Vincent, commencent les premiers contreforts d'une montagne isolée qui a reçu le nom de Mont-d'Or, parce que c'est dans ses ravins que les naturels ont trouvé des pépites d'or. Mais une richesse bien autrement importante affleure au bord de la baie : c'est le charbon de terre, d'une qualité excellente et d'une exploitation facile. La baie de Mozaré, qui a deux lieues de tour, n'est qu'une immense mine de houille et de fer : les deux grands instruments de la civilisation moderne s'y trouvent réunis. Il y a là douze à quinze monticules, de trente à quarante mètres de hauteur, de charbon pur et excellent. Au milieu de la baie est un îlot de près de soixante mètres de hauteur, qui n'est qu'un bloc de charbon du sommet à la base.

Là est vraiment l'avenir de notre colonie nouvelle.

Quand à la *Nouvelle-Zélande,* ou *Terre des États, Terre de Cook, Tasmanie,* ces deux longues îles de près de deux cent cinquante lieues chacune appartiendraient aujourd'hui à la France, sans les défaillances de sa politique et sans les imprudences de ses représentants. Vers 1835, nous y avions formé à *Akaroa*, dans la presqu'île de *Banks*, un établissement prospère, et des missionnaires y commençaient avec fruit leurs travaux apostoliques. Une expédition fut envoyée pour prendre possession du groupe, mais l'imprudent officier chargé de cette mission en laissa deviner l'objet dans une relâche à Sydney.

Le gouverneur anglais invita le trop confiant officier à une magnifique partie de chasse dans les forêts australiennes, et, pendant que l'expédition française chassait le kangourou, une expédition anglaise, secrètement et rapidement organisée, se dirigeait vers la Nouvelle-Zélande et y plantait le drapeau britannique.

Ceci se passait en 1839. Le gouvernement français ne crut pas devoir réclamer.

La Nouvelle-Zélande est donc une terre anglaise, et déjà les cruels habitants d'*Ika-na-Maouï* et de *Tavaï-Pounamou* ont senti le rude poids de la civilisation européenne; toutefois, hâtons-nous d'ajouter que la Grande-Bretagne avait déjà, en 1840, relâché quelque chose de ses principes assez larges en matière de colonisation. Elle avait ici affaire à des anthropophages, mais plutôt à des hommes grossiers et cruels par ignorance que par malice : elle se contenta de les réduire à l'impuissance, sans les massacrer.

Les Polynésiens de Tasmanie avaient été, par la nature de leur

terre forcés à une vie paisible, à la vie du cultivateur. Avant la conquête, il n'y avait pas dans les deux îles de la Nouvelle-Zélande, comprenant une surface à peu près égale à celle de la Grande-Bretagne, d'autre quadrupède que le *keore,* petite espèce de rat que son terrible confrère, le rat gris de Norwége, apporté par les vaisseaux européens, a fait complétement disparaître.

Tant il est vrai que la destinée éternelle du vaincu est d'être absorbé par le vainqueur !

Le Nouveau-Zélandais ne pouvait donc connaître la vie active et violente du chasseur ; puis il a eu cette chance spéciale d'avoir affaire à une civilisation relativement humaine. Le gouvernement britannique a su prévenir ici les excès de la colonisation australienne.

Et cependant la population zélandaise décroît à vue d'œil : la loi de destruction d'une race inférieure par une race supérieure a ici son application fatale, irrésistible. Malgré les soins des missionnaires, malgré l'humanité du gouvernement britannique, la diminution suit son cours dans des proportions incroyables. Avant l'établissement des colons anglais, la population générale des deux îles était estimée à environ 120,000 aborigènes. En 1840, le docteur Dieffenbach l'estime à 114,000 ; en 1845, elle n'est plus que de 109,000 : elle ne va pas à 90,000 aujourd'hui.

Un signe fatal de décadence, c'est l'énorme disproportion qui existe dès aujourd'hui entre la population mâle et la population femelle. L'excès de la première fixe un terme peu éloigné à la disparition totale de la race. Ici encore je le pressens, et sans doute aussi dans notre nouvelle conquête de la Nouvelle-Calédonie, l'or

jouera un grand rôle. Évidemment, pour le géologue, c'est ici que se continue le système des montagnes de la Nouvelle-Galles du Sud, l'or doit s'y trouver en abondance. J'ai vu un très-savant et très-honorable employé de la couronne, M. *Cargill*, commissaire préposé aux terres domaniales à *Duneddin*, qui a reçu de diverses localités de la chaîne méridionale de l'île des échantillons d'or et de gangues qui ne laissent pas de doute sur l'existence du précieux métal.

Cependant nous approchions de la nouvelle terre de l'or, du nouveau rendez-vous de l'humanité. L'*Australie* apparaissait à l'horizon.





CHAPITRE ONZIÈME

Botany-Bay, Port-Jackson. — Un matelot illustre. — Sydney, un pastiche de l'Angleterre. — La colonie est aux mines. — Orange-Wood, un cottage, la ferme de M. Pakington. — L'ancien habitant et le nouveau, ce que sont devenus les sauvages. — Les monstres de l'Australie. — Histoire de la découverte de l'or, les théories de MM. Murchison et Hargreaves. — Fièvre de l'or, les villes dépeuplées, palinodies de journalistes. — De Sydney à Bathurst, les Montagnes Bleues. Mystères de l'Australie intérieure. Ce que c'est en Australie qu'une forêt et une rivière. — La Maison du vent. — Bathurst, le premier placer, Ophir. — Les nuggets de Turon, le Mont-Alexandre. — Un campement de mineurs, le désordre et la loi. — Attaque de brigands. — Melbourne morte et vivante. — L'immigration, encore les Chinois. — Conditions particulières de l'Australie, ses ressources, ce qu'y a fait et ce qu'y fera l'or.

Il était midi : une fraîche brise venant de l'est nous poussait doucement sur les vagues à peine agitées de cet océan terrible, qui à cette heure et par ce calme majestueux méritait le nom de Pacifique. Tout à coup, le capitaine me montra à babord un profil bizarre à notre horison : c'était comme une sombre dentelle dessinée sur le bleu profond du ciel. Bientôt des arêtes énormes à brusques saillies se détachèrent

de ces découpures fantastiques. C'étaient là les montagnes de l'*Australie.*

A mesure que nous approchions, cette nature bizarre du cinquième continent se révélait à nous par des formes étranges de dômes, de pics, de longs toits, de montagnes abruptes. Au milieu de ce chaos, mon œil cherchait un lieu de débarquement possible. Enfin, je vis se dresser à une lieue environ du navire un énorme rocher blanc, dans lequel s'ouvrait une fente large et tortueuse ; au fond de cette crevasse s'étendait, morne et solitaire, le premier point de relâche des navigateurs anglais, le rivage tristement célèbre par sa colonie pénitentiaire, *Botany-Bay.*

La Baie des Herbes, nom gracieux si vous vous en rapportez purement à l'étymologie : mais, après une navigation de plusieurs mois, le marin est peu difficile sur le pittoresque, et les noms les plus poétiques sont souvent donnés aux terres les plus désolées. Un peu d'herbe suffit au baptême. Cet affreux Groënland n'a-t-il pas reçu le nom de Terre-Verte?

Depuis Botany-Bay nous avions à peine fait sept milles, lorsque se dessina dans le ciel la tour d'un phare au-dessus d'un amas de rochers. Le capitaine me fit remarquer au-dessus du phare, dans la muraille abrupte de la côte, un léger enfoncement vers lequel il fit tourner la proue du navire, et il me dit avec un air d'orgueil : voilà *Port-Jackson.*

Quelques minutes après, la montagne semblait s'ouvrir devant notre vaisseau comme une décoration de théâtre qui fuit et fait place à un nouveau point de vue. Nous étions dans le port Jackson.

Nous avions laissé à notre gauche une autre cavité, conduisant

à une baie placée plus au nord. C'est là que la première expédition de colonisation, partie en 1788 sous le commandement du capitaine Philip, était arrivée sur les indications de Cook. Mais cette baie était si désolée, elle offrait si peu de ressources, que Philip découragé ordonna de mettre à la voile ; mais un simple matelot du nom de *Jackson*, déclara que, de l'autre côté de l'entrée commune, vers le midi, existait une autre baie, contenant un bon mouillage et offrant de l'eau, du bois et des sites pleins de fraîcheur. Philip voulut s'en assurer, et trouva en effet le port qui, par une justice bien rare, a gardé le nom de l'humble marin qui le découvrit.

Le Port-Jackson, à l'exception d'un bas-fond qui se présente à l'entrée, et qu'on nomme *la Truie et ses petits*, offre partout une mer profonde, d'une excellente tenue, à fond de sable. De tous les côtés, le port est surplombé par des rochers de cinquante à soixante pieds de hauteur, au pied desquels l'eau a presque la même profondeur qu'au milieu du hâvre. Il y a donc là de quoi contenir toutes les flottes du monde, à l'abri du mauvais temps. Le seul inconvénient *marchand* qu'on reconnaisse à Port-Jackson, c'est la difficulté de déchargement opposée par l'énorme hauteur de ce quai naturel.

Au reste, des canaux nombreux et des criques à fond de sable coupent cette muraille assez gênante et permettent les communications avec la terre. En somme, avec Mahon et San-Francisco, c'est là le plus beau port que j'aie vu de ma vie. Remarquez, je vous prie, que je ne parle que de la capacité maritime et des facilités d'ancrage, car le panorama du Port-Jackson est singulièrement rétréci par les murailles de rocher qui l'entourent.

Mais courons vite à la ville. Tout est anglais ici, costume, mœurs, langage. A peine débarqué, je me reconnais. J'ai rencontré à Liverpool, vu à Southampton ces figures placides, ce travail énergique, calme et silencieux, ces épaules larges, ces faces rubicondes.

La ville est anglaise aussi, bien que trop jeune encore pour ressembler entièrement à ses sœurs de l'ancien monde.

Un massif de grandes maisons de pierre blanche, trois églises munies de clochers, des batteries assez respectables, un quai commode, des jetées qui s'avancent pour protéger les navires, mais tout cela un peu trop neuf, un peu trop inachevé, voilà *Sydney*.

Le premier aspect après le débarquement est cependant flatteur, c'est qu'on débarque dans la vieille rue, dans la grande rue de Georges, *George-Street*, rue de deux milles de longueur, bordée de hautes maisons régulièrement alignées, et contenant de riches boutiques qui ne seraient pas déplacées dans beaucoup de villes de notre vieille Europe.

Je vois ici peu de mouvement, ce n'est pas ce que j'attendais. Mais on m'explique ce calme par un mot magique : tout le monde est aux mines. L'Angleterre n'a pas encore versé son contingent au nouvel Eldorado : il y a loin d'ici à Liverpool. Le navire qui m'apporte est un des premiers qui arrivent chargés d'émigrants en quête de l'or. Aussi, rien n'est prêt ici pour recevoir l'Europe : l'Australie n'est pas chez elle, elle est aux mines.

J'ai une lettre de recommandation pour un fermier qui habite *Orange-Wood*, petit village à deux lieues de Sydney. Celui-là me renseignera ; car c'est à peine si on trouve ici à qui parler. Les

bureaux de la douane sont à moitié déserts, l'hôtel du gouverneur est silencieux, et Sa Grâce a vu, dit-on, s'enfuir les trois quarts de ses employés.

Je pars donc pour *Orange-Wood*. Je retrouve sur ma route les élégants *cottages* de la banlieue de Londres, le sérieux confort uni à la grave beauté de la campagne.

Suis-je bien en Australie ? Suis-je bien aux antipodes de Paris et de Londres, et est-il bien vrai que, à cette heure et pendant qu'un magnifique soleil m'inonde de ses rayons, mes compatriotes dorment là-dessous en attendant leur tour de soleil?

Qui ne croirait voir les charmants cottages du Yorkshire ? Ce petit village, avec ses maisons proprettes et discrètes, cette habitation de maître, avec sa cour fermée et ses persiennes vertes, n'est-ce pas un village anglais, n'est-ce pas l'habitation de quelque *gentleman-farmer ?*

Mais non, car j'aperçois sur cette colline des plants de vigne serrés et en plein rapport ; et ici, presque au bord de la route, des orangers chargés de fruits d'or. Or, l'Angleterre n'est pas le pays chéri de Mignon « où les citronniers fleurissent, » et il y a longtemps qu'on a dit que le seul fruit mûr qu'elle produise, c'est la pomme cuite.

Oui, je suis bien en Australie, et l'honorable M. Pakington, esquire, n'est pas un cockney en villégiature à Woolwich ou à Sydenham.

Singulières révolutions de la puissance sociale qui remplacent un Polynésien par un Anglais aux joues fleuries, un sauvage par un Pakington. Et qu'est-il devenu, le sauvage aborigène qui régnait

ici en maître quand y arriva le premier vaisseau de Sa Majesté Britannique? Ce qu'il est devenu? Demandez-le aux déserts de l'Australie qui renferment, assure-t-on, quelques tribus errantes épargnées pour peu de temps encore par la misère, la variole et l'eau-de-vie.

Les aborigènes de Van-Diémen, autrefois si nombreux, ont presque entièrement disparu. Est-ce l'eau de feu, est-ce la variole, est-ce le simple contact de la civilisation qui peuvent rendre cause de cette disparition? Cela est triste à dire, mais il y en a une autre encore, et cette cause, c'est la férocité des colons primitifs. Il n'est que trop prouvé que la dépopulation des terres australiennes est due à des massacres systématiques, à des boucheries en grand, exécutées soit par les colons libres, soit par les convicts.

Il en sera donc partout ainsi, et c'est là sans doute une loi fatale de la civilisation moderne; partout le contact des races européennes est mortel aux peuples nouveaux. Cherchez dans les pays récemment découverts, un peuple, que dis-je, une tribu! pour laquelle notre civilisation chrétienne se soit montrée salutaire et bienfaisante. Cherchez dans l'Amérique du Nord, vous y trouverez l'extermination érigée en système politique et des *voies et moyens*, comme on dit, des *crédits budgétaires* annuellement affectés à la chasse des Peaux-Rouges. Dans l'Amérique espagnole, les malheureux Indios échappés aux chiens de chasse, aux mousquets des conquérants bardés de fer, végètent dans le désert ou s'abrutissent dans les villes. Ici, dans la Nouvelle-Zélande, dans l'Australie, la race anglo-saxonne se dépêche d'en finir avec une autre pauvre race encore plus mal défendue. Enfin, dans l'Asie, le vampire occi-

dental suce le sang et se nourrit de la moëlle des anciens possesseurs du sol.

Mais respectons les décrets de la Providence et laissons là notre philanthropie. Tout est bien qui finit bien.

A quel système humain appartenaient les races presque disparues de l'Australie ?

Les îles de l'Océan Pacifique, depuis la Péninsule malaise jusqu'à la côte occidentale de l'Amérique, sont habitées par deux races, l'une approchant du nègre par les traits généraux du *facies* et par l'habitude physique ; l'autre inclinant évidemment par certains caractères vers le type asiatique. La première de ces races est ordinairement appelée race *papoue* ou nègre-australe ; la dernière, race *polynésienne*.

Ces deux races se trouvaient à la fois sur quelques points de l'Océanie. La première riche en types hideux, mélange de férocité et de bestialité ; les sauvages Papous, aux traits déprimés, au corps maigre, aux jambes et aux bras d'une longueur démesurée, doivent être placés sur les derniers degrés de l'échelle de la civilisation. Le type malais ou asiatique, au contraire, accuse par des formes plus humaines une intelligence plus développée, une vitalité bien autrement énergique.

Voilà les habitants : voici maintenant le pays.

Pays singulier, pays de contrastes continuels et de démentis donnés aux habitudes naturelles des autres climats. J'entends des voix qui claquent, qui clapottent, qui imitent désagréablement le fouet du postillon ou le rabot du menuisier : ce sont des oiseaux qui chantent. J'entends d'autres voix vraiment harmonieuses qui

roucoulent, qui chantent : ce sont des grenouilles qui coassent.

Voilà ce qui fait de l'Australie un pays plus curieux qu'émouvant, moins touchant que bizarre. Je n'aime pas, je l'avoue, ces surprises continuelles de l'imagination et des sens, et je tiens assez à ce que chaque chose reste à sa place.

Parmi les monstres qu'elle nourrit, l'Australie offre tout d'abord à notre admiration ses *marsupiaux*, les *animalia crumenata* de Scaliger, littéralement : animaux à bourse.

L'Amérique ne nous avait offert qu'un représentant de cette singulière famille, la sarigue. Le type le plus important de ce groupe appartient à l'Australie, c'est le kangourou.

Chez tous ces animaux, les conditions de la vie ordinaire chez les mammifères sont curieusement interverties ; les petits naissent à l'état d'embryon, de germe vivant et sont transportés, ainsi imparfaits, dans un large *marsupium* ou poche de la mère, où ils se nourrissent, se perfectionnent, s'achèvent, où ils sortent, où ils rentrent à la moindre apparence de danger, jusqu'à ce qu'ils puissent vivre seuls.

Telle est la contrée singulière sur laquelle je faisais mes premiers pas. A mesure que j'examinais les alentours de la vaste ferme de l'esquire, je découvrais quelque différence profonde au milieu des ressemblances générales par lesquelles cette habitation se rapprochait des exploitations anglaises en Europe. M. Pakington seul, je dois le dire à son éloge, n'avait rien que de très-correctement anglais. Je retrouvai chez lui tout ce que j'eusse trouvé en Angleterre, jusqu'à cette hospitalité cordiale si rare dans notre France.

C'est à l'obligeance de cet hôte aimable que je dus les premiers détails sérieux sur le pays que j'allais parcourir, et sur la découverte du métal précieux qui doit en changer si promptement la face.

Voici, selon les récits de la fantaisie australienne, comment aurait été découvert le précieux métal.

Un colon comptait des pièces d'or devant un sauvage, pour un payement à faire à Melbourne. Le sauvage considéra curieusement le métal jaune et dit au colon que s'il voulait lui donner deux objets placés sur sa table, et qui avaient bien autrement que l'or attiré son attention avide, il irait dans la montagne lui chercher un gros morceau de cette pierre jaune. Le colon, sans croire bien fermement à la promesse de l'aborigène, lui donna de confiance les deux objets, qui n'étaient autres qu'une brosse à dents et un flacon d'eau de Cologne. Le sauvage serra précieusement la brosse (qu'en fit-il, je l'ignore), puis débouchant le flacon d'eau de Cologne, il en avala le contenu à petites gorgées comme un gourmet déguste un verre de liqueur des îles. Puis il partit et, ce qu'il y a de plus fort, revint avec la grosse pierre, qui était bel et bien une pépite de plusieurs kilogrammes.

Voilà le conte : voici maintenant la réalité.

Ce n'est pas au hasard, c'est à la science que l'on doit la découverte de l'or dans les montagnes de la Nouvelle-Galles du Sud.

Dès 1845, un savant géographe, sir Robert Murchison, aidé des travaux du comte Strelecki sur l'*orographie* (description des montagnes) de la Nouvelle-Galles du Sud, annonçait que des gisements d'or seraient infailliblement trouvés dans les Alpes de

Victoria. Plusieurs fois même, des pasteurs ou des chasseurs avaient rapporté des fragments d'or trouvés en grattant superficiellement le sol des montagnes ; mais on avait pas voulu ajouter foi à ces découvertes.

Enfin, au commencement de 1851, M. Hargreaves, riche colon de Sydney, qui avait été faire en Californie une exploration, trouva de telles similitudes dans les conditions géologiques des deux contrées, qu'il affirma, lui aussi, la présence de l'or dans son pays. Mais il ne se contenta pas de la théorie : il passa à la pratique. Il fouilla d'abord le lit des ruisseaux, poussé par l'analogie californienne, il trouva quelques paillettes ; il fouilla ensuite le pied des collines, il trouva plus encore ; et à mesure qu'il s'élevait, contrairement aux données de la nature des gisements californiens, il rencontrait l'or en fragments considérables.

M. Hargreaves s'était logé à Guyong, chez mistress Lister, une de ses anciennes connaissances. Il se confia à cette digne veuve et lui demanda de lui procurer un guide et les instruments nécessaires à son entreprise. Bien que M. Hargreaves connût parfaitement le pays, il lui fallait au moins un nègre pour le conduire au lieu choisi pour son exploration. La présence de convicts fugitifs dans les forêts de ce canton commandait quelques précautions.

Mais M. Hargreaves avait révélé à la pauvre veuve ses espérances dorées. Elle les accueillit avec un enthousiasme tout féminin et lui offrit l'aide de son fils, jeune homme de dix-huit ans, qui connaissait aussi le pays. Tous deux partirent donc portant les ustensiles indispensables : une pioche, une truelle et un plat d'étain pour laver le sable.

Le 12 février 1851, M. Hargreaves et son compagnon prirent la route qui conduit au Lewis-Gond-Creek, rivière qui se jette dans le Summer-Hill-Creek, tributaire lui-même de la rivière Macquarie; après avoir parcouru une quinzaine de milles ils arrivèrent dans la contrée dont l'aspect était resté dans sa mémoire, et dont la constitution géologique lui apparaissait dans ses souvenirs comme absolument semblable à celle de quelque vallée de la Californie.

« Je me sentais entouré d'or, dit M. Hargreaves, racontant lui-même ses impressions dans ce jour solennel, et j'attendais avec angoisse le moment décisif où ma baguette magique allait changer un sauvage désert en une région pleine d'inestimables richesses.

» Mon guide alla puiser de l'eau et, après avoir fait un léger repas, je lui annonçai que nous nous trouvions au terme de notre voyage, que ses pieds avaient foulé l'or quand il était allé prendre l'eau nécessaire à notre dîner. Il fixa sur moi un regard où se lisaient la surprise et le doute, et quand je lui eus dit que j'allai déterrer le précieux métal, il suivit tous mes mouvements avec le plus vif intérêt. Mon agitation était extrême; je pris la pioche et je grattai le sable d'une veine de schiste qui coupait la rivière à angles droits avec ses abords; à l'aide de ma truelle, j'emplis de terre notre plat d'étain, et en lavant cette terre dans une flaque d'eau, je recueillis une petite pépite d'or. « En voici, » m'écriai-je, et plein d'ardeur, je recommençais cinq fois la même opération. Quatre fois elle fut couronnée de succès. L'épreuve était complète.

» On s'est beaucoup égayé des paroles qui m'échappèrent alors,

et que je ne prétends pas d'ailleurs faire passer pour le langage de la réflexion. Mais dussent mes lecteurs renouveler leurs rires, je n'hésite pas à répéter ces quelques mots; ils étaient l'expression naturelle de la surexcitation de mes sentiments, ils peuvent seuls la dépeindre. « Ce jour, » m'écriai-je en m'adressant à mon guide, « sera mémorable dans l'histoire de la Nouvelle-Galles du Sud. Je serai baronnet, tu seras anobli, et mon vieux cheval sera empaillé, mis sous verre, et envoyé au Musée Britannique. »

Armé de ces découvertes, M. Hargreaves, tenace comme un Anglais, voulut faire partager à tous son opinion. Il en appela à la grande puissance anglaise, à la publicité, mais non pas la publicité du journal, assez peu lu par les gardeurs de bestiaux. Il convoqua à Bathurst un énorme *meeting*, c'est-à-dire une assemblée en plein vent. Bathurst était un point bien choisi pour cette espèce de publication à son de trompe : c'était le poste avancé de la colonisation vers l'ouest; M. Hargreaves allait au plus éloigné, c'est-à-dire au plus difficile. Mais Bathurst une fois informé, la nouvelle se propagerait en arrière et retournerait à Melbourne et à Sydney.

A Bathurst donc, M. Hargreaves annonça sa découverte, et pour qu'on ne fût pas forcé de le croire sur parole, il prit avec lui et à ses frais quelques habitants délégués et les mena dans une petite vallée située au bas du mont Summer. C'est là que neuf mineurs étaient occupés, d'après ses ordres, à creuser et à laver la terre au berceau selon le procédé californien.

On voit que M. Hargreaves n'est pas de ceux qui mettent la lumière sous le boisseau et qui cherchent à garder les profits pour eux-mêmes. C'est qu'en bon citoyen et en homme pratique,

il avait deviné l'immense richesse que ses révélations allaient créer à la colonie.

Sous les yeux des délégués de Bathurst, quatre onces de l'or le plus pur furent extraites de la terre. Conservons la mémorable date de ce jour : c'était le 8 mai 1851.

Après M. Hargreaves, l'homme qui a le plus contribué à populariser par le monde l'or d'Australie, c'est le docteur John Kerr.

Le docteur John Kerr vivait tranquille et ignoré à Wallawa, dans le district de Bathurst. Il avait peu de malades et ne dédaignait pas à l'occasion de guérir les moutons de la clavelée ou du tournis. Ce médecin, doublé de vétérinaire, avait depuis sept ans à son service un Australien de la race noire des Papous. Comme le docteur traitait son domestique avec plus de douceur qu'on ne le fait d'ordinaire dans la Nouvelle-Galles du Sud, le Papou s'était attaché à son maître. Ayant remarqué l'importance des petits morceaux de métal jaune et la difficulté qu'il y avait à s'en procurer, il raconta à son maître qu'autrefois, dans les excursions de sa vie sauvage, il avait trouvé dans les districts solitaires de la montagne des rochers énormes tout plein de morceaux de ce métal brillant.

Le docteur Kerr voulut s'assurer du fait. Il fit atteler la carriole et, maître et valet, munis d'outils et de quelques provisions de bouche, s'enfoncèrent dans la montagne. Le Papou le conduisit dans un ravin désert où s'étalaient de nombreux blocs de quartz. Quelques coups de marteau eurent bientôt convaincu l'heureux docteur de la présence de l'or et, en quelques heures, ils eurent recueilli plusieurs lingots, composant ensemble un poids de 47 kilogrammes et valant à peu près 160,000 francs.

Le bon docteur était de l'école de Fontenelle. Il eût volontiers laissé sa main fermée pour y conserver loin des regards humains cette vérité si agréable et si lucrative. Mais quoi ! les rochers et les arbres ont leurs oreilles comme les murs, et bientôt tout le district de Bathurst sut que le docteur avait fait une trouvaille. Les curieux abondèrent à Wallawa, et le bon M. Kerr, obsédé de ces importunités, fatigué de ces rumeurs qui multipliaient ses lingots comme l'œuf de la fable, se décida à révéler une vérité qu'il ne pouvait plus cacher.

Il fit atteler la vieille carriole, prit le chemin de Bathurst et, une fois dans la grande rue de la ville, il mit son cheval au pas, et sur son ordre, le Papou triomphant étala aux yeux émerveillés de la foule les précieux lingots. Par mesure de précaution, cette exhibition se faisait à petite distance du poste militaire de l'*Union Australienne* (la banque du pays), et le docteur termina son voyage en laissant les lingots dans la caisse de l'*Union*.

Il va sans dire que le docteur Kerr n'a plus, depuis lors, soigné bêtes ni gens, et que le Papou a eu sa part de la trouvaille. C'est à peu près le seul nègre australien que vous puissiez rencontrer dans la Nouvelle-Galles du Sud tout entière, porteur d'un costume presque européen, et possesseur d'une petite fortune, ayant bœufs, moutons, et chevaux de selle.

Par un hasard providentiel, il arriva, comme il arrive toujours pour les découvertes importantes, que celles-ci se firent presque simultanément. Les effets ne s'en firent pas longtemps attendre.

Le 9 mai, trois des délégués du *meeting* Hargreaves revenaient à Bathurst, y annonçaient la nouvelle, prenaient une pioche, une

pelle et des provisions et retournaient au Summer. Le 19, il y avait six cents mineurs aux *placeres*, dans une vallée qui ne contenait pas trente habitants quinze jours auparavant.

Comme pour encourager encore cette émulation prodigieuse, les premiers profits furent énormes. Un mineur gagnait de 75 à 100 fr. par jour. En trois semaines, un seul ouvrier ramassa jusqu'à 1,600 livres sterling d'or, 40,000 francs !

L'infatigable M. Hargreaves fut nommé explorateur des terrains aurifères.

Mais, chose curieuse, l'or avait été le très-mal venu dans cette colonie bien réglée. Il dérangeait toute la prospérité de l'agriculture,



le commerce immense des laines australiennes; tout cela se trouvait compromis. Les colons couraient à l'or, les convicts s'échap-

paient des exploitations qu'on leur avait assignées, les bergers manquaient aux troupeaux. Des familles entières partaient, abandonnant la maison et le champ paternels : un wagon recevait quelques provisions, et la caravane s'avançait vers les montagnes sans un soupir de regret pour la tranquille existence de la ferme, sans un regard de pitié pour la vache favorite qui mugissait tristement à la porte de l'étable.

Que faire? Le gouvernement colonial était pris au dépourvu ; il eût désiré voir au plus profond de la mer cet or mal venu qui jetait le désordre et la démoralisation dans tout le pays. Il n'y avait que quatre cents soldats dans toute l'étendue de la colonie. La sûreté publique ne permettait pas d'en détacher pour organiser les travaux des mines, disséminés d'ailleurs sur une multitude de points. Le gouvernement ne fit donc autre chose que de ne rien faire : et il fit bien.

Seulement sir Charles-Auguste Fitzroy fit solennellement réserve des droits du trésor et attendit philosophiquement des renforts.

Et cependant la fièvre de l'or arrivait à son paroxysme. Tous les jours c'étaient des récits plus incroyables, récits appuyés de preuves palpables. C'étaient des pépites énormes qui enrichissaient d'un seul coup de pioche les fortunés mineurs. Le 15 juillet, le docteur Kerr trouvait dans la vallée de *Meroo*, à quelques milles de *Wellington*, une masse de quartz, pesant trois quintaux, qui renfermait plus de cent livres d'or. Quelques jours après, on découvrit encore trois pépites, dont chacune pesait vingt-six à vingt-huit livres.

Ce fut le coup de grâce et la colonie sembla être à la veille d'une dissolution complète.

Les journaux, qui avaient d'abord maudit la malfaisante découverte, n'y tinrent plus ; le *Morning-Herald* de Sydney, le plus indigné détracteur de l'or, emboucha la trompette lyrique dans un article dont nous voulons conserver quelques passages à la postérité :

« La nouvelle étonnera l'Australie, étonnera l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, étonnera la Californie elle-même et, nous n'exagérons rien, le monde entier..... A l'arrivée du paquebot, quand chaque journal, dans les trois royaumes, répétera l'histoire de cette découverte qui est la merveille de notre âge, la sensation sera profonde et dépassera en intensité ainsi qu'en durée tout ce que l'esprit public de la nation a jamais éprouvé. Depuis le monarque sur son trône jusqu'au paysan qui conduit sa charrue, il n'y aura qu'un cri de surprise, d'étonnement et d'admiration. Du palais à la chaumière et du salon à l'étable, parmi les écoliers comme parmi les philosophes et les hommes d'État, on ne parlera que de cette masse d'or et de la terre qui l'a produite. De tous les ports de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, les navires vont affluer chargés de passagers et de marchandises. La population et la richesse vont se répandre en Australie comme un torrent. Port-Jackson sera bientôt le havre le plus encombré et le plus florissant du monde, et Sydney prendra rang parmi les plus opulentes cités. La Nouvelle-Galles du Sud sera couronnée par l'Angleterre comme la reine des colonies. »

Ayant ainsi pindarisé, toute la rédaction ferma boutique et partit pour les mines.

Moi aussi, mais dans un tout autre but, je voulais partir pour les

placeres australiens. L'honorable M. Pakington, bien que tout consterné de ce départ général, s'employa pour me rendre le voyage facile, sûr et rapide. Un employé à la perception organisait une sorte de caravane pour Bathurst et Melbourne : je m'y adjoignis, et mon hôte attacha à ma personne un *convict* resté fidèle. Des guides bien armés et quelques *constables* détachés pour prêter main forte à la perception complétaient une escorte assez imposante.

La route de Sydney à Bathurst coupe dans leur plus grande élévation la chaîne de montagnes appelée les *Blue-Mountains* (Montagnes-Bleues), à cause de la couleur qu'elles ont à l'horizon. Il semble, à première vue, que cette chaîne qui s'élève doucement à l'œil n'offre rien d'aussi difficile que la chaîne de notre Jura, par exemple, et je les eusse traversées sans me rendre compte des obstacles opposés naguère à l'entreprise, si le *convict* qu'on avait attaché à mon escorte, en qualité de domestique, ne m'avait donné, sur cette partie de mon voyage, de curieux renseignements.

Ce *convict*, homme instruit, convenable, ayant toute l'apparence d'un *gentleman* de Piccadilly, moins le costume, avait été employé à Londres dans les bureaux du *Southern-Railway* ; là, il s'était rendu coupable d'un détournement important de valeurs qui lui avait valu un voyage en Australie.

Vous voyez bien, me dit-il, cette chaîne de montagnes, en apparence fort innocentes, vers lesquelles nous nous dirigeons. Il y a quinze ans à peine, vous auriez pu en classer les vallées intérieures parmi les localités terrestres les plus inaccessibles, les plus inexplorées, à côté des sources du Nil ou de l'intérieur du continent africain.

Plus d'une fois des expéditions furent tentées par d'audacieux aventuriers, et il n'en manque guère dans la colonie ; plus d'une fois des caravanes bien armées, bien munies de vivres, de mulets, de cordes, employèrent des mois entiers en efforts pour pénétrer ces roches mystérieuses. De larges récompenses furent promises par le gouvernement de Sydney. Vains efforts ! Des *convicts* eux-mêmes, des voleurs *marrons*, c'est-à-dire les plus énergiques des hommes, entreprirent de surmonter ces obstacles, sans plus de succès.

Quelle était donc la cause qui s'opposait ainsi aux tentatives des colons ? Prenons place sur cette roche escarpée qui domine la rive droite de la rivière *Hawkesbury*, et vous allez facilement la comprendre.

La rivière Hawkesbury coule, du nord au sud, au pied des montagnes et parallèlement à la direction générale de la chaîne. Comme vous le voyez, elle n'offre nulle part ces accidents de terrain qui résultent des sinuosités d'un rivage creusé dans un sable mou, où se forment d'ordinaire des rentrants, des anses, où la rive escarpée çà et là s'abaisse aussi par places. Depuis un bout jusqu'à l'autre, la double rive de l'Hawkesbury est d'une formation géologique absolument semblable à celle du Port-Jackson. C'est une terrasse abrupte, encaissant profondément un précipice qui sert de lit à la rivière, ou pour mieux dire au torrent.

Cette terrasse, ainsi crevassée par les eaux torrentueuses, n'est elle-même qu'une portion minime d'une muraille immense de rochers s'élevant en pente douce, mais incessante, jusqu'à une autre muraille qui la surplombe, et ainsi de suite. Ces terrasses super-

posées se prolongent ainsi jusqu'à une crête générale qui est comme l'épine dorsale des Montagnes-Bleues.

Or, pour passer d'une terrasse à l'autre, il n'existait, à l'époque dont je viens de vous parler, que des défilés sinueux presque impraticables, que des précipices énormes formés par des escarpements à pic, et retournant souvent sur eux-mêmes de manière à ne conduire, en définitive, le voyageur déçu qu'à un point de la contrée situé plus bas que celui qu'il venait d'atteindre. Le dédale antique donnait son secret à l'aide d'un peloton de fil : trouvez-moi donc le peloton de fil qui pourrait vous conduire dans un semblable labyrinthe !

Et puis, remarquez la nature du sol. La pierre nue, et partout et toujours, la pierre. Sir Thomas Mitchell, le comte Strzelecki, tous deux ingénieurs et géologues distingués, cherchèrent à pénétrer ce mystère impénétrable. Ils se virent plus d'une fois enfermés pendant des semaines dans ces vallons sans issue, dont il ne pouvaient sortir qu'après des ascensions de plusieurs heures, à l'aide de forts crampons de fer et de solides lanières de cuir.

Géologiquement il s'agissait, parmi ces milliers de crêtes qui s'entrecoupent ainsi, de trouver celle qui, se prolongeant d'une manière continue jusqu'à la ligne de partage des eaux entre les deux versants, atteignait le véritable sommet de la chaîne. Ce problème fut enfin résolu et la route de Bathurst fut tracée, ou plutôt taillée dans le roc vif. Ce que cette longue rampe de plusieurs milles a coûté d'argent, de travail, de vies humaines, je ne saurais vous le dire.

Si la structure osseuse de l'Australie est toute spéciale, sa végé-

tation, non pas près des vallées où la culture a déjà fait des miracles, mais dans les déserts intérieurs, est vraiment extraordinaire.

Nous voilà dans la forêt de *Ravensdale,* me dit un des guides. Je cherchai autour de moi, j'écarquillai mes yeux, mais de forêt je n'en voyais pas même l'ombre. Il fallut s'expliquer.

Ce qu'ils appellent forêt en Australie, le voici : une plaine énorme, semée de gros cailloux noirs et rougeâtres, s'étendait à perte de vue, parsemée de maigres troncs d'arbres à gomme. Entre les pierres sortaient, de place en place, quelques touffes de graminées desséchées par le soleil. Quant au feuillage des arbres de cette prétendue forêt, il était en désordre comme la chevelure d'une suppliante d'Euripide, et si rare que les rayons du soleil le perçaient comme un crible. Il fallait renoncer aux idées de fraîcheur, de mystère que réveillent chez nous autres Européens le mot de forêt. Le feu avait évidemment passé par là : beaucoup de troncs étaient rongés par les flammes, et un grand nombre gisaient à terre noircis et dépouillés ; quant aux feuilles, elles n'avaient aucune des couleurs vertes si gaies sous nos climats : elles étaient ternes et d'un gris rougeâtre.

Trompés par l'arbre, vous le serez aussi en Australie par la rivière. Ainsi, après avoir traversé la prétendue forêt de *Ravensdale*, nous rencontrâmes *Raven's-River*, ou la Rivière des Corbeaux.

Quand je dis fleuve, rivière, je m'exprime au point de vue de nos habitudes européennes. Mais, en vérité, il faut ici modifier toutes les habitudes, la nature n'y ayant rien fait comme ailleurs. La patrie des ornithorynques et des marsupiaux, la contrée singulière où les forêts n'ont rien de commun que le nom avec ce que

nous connaissons dans l'ancien monde, ne pouvait pas rester en arrière pour ses cours d'eau.

Or donc, il n'y a dans ce continent immense de l'Australie qu'un seul fleuve véritable, *permanent*, et c'est *Murray-River*.

Les premiers explorateurs du continent australien avaient remarqué avec surprise qu'aucun fleuve un peu important ne se décharge dans l'Océan. Les côtes une fois bien reconnues, il fut prouvé cependant que des rivières considérables traversaient le continent. Il fallut reconnaître que leur cours était invariablement dirigé vers l'intérieur de l'Australie, vers ce centre inconnu comme l'Afrique intérieure. Mais ces rivières ne sont qu'intermittentes. Quant à la rivière Murray, qui coule toujours à pleins bords, elle se perd dans les marais du lac Alexandrina, et ses eaux vont de là s'infiltrer obscurément dans l'Océan. La rivière Murray n'a pas d'embouchure.

En réalité, une rivière, un lac, ne sont en Australie que des lits de rochers, que des bassins inondés à certaines époques par des pluies diluviennes. C'est ce qui fait la tristesse répandue sur le paysage australien. Imaginez une contrée sans eau, et vous comprendrez la *verdure* spéciale d'un pareil pays. Quant aux époques où il y a de l'eau, il y en a trop, c'est une inondation.

Ce sont de tristes scènes que celles de ces inondations subites qui entraînent tout, qui détruisent tout. Une détresse horrible succède à ces invasions formidables d'eaux venues tout à coup des mystérieuses montagnes de l'intérieur. Les pommes de terre ont été ravagées; les fermes ont été renversées, les moutons noyés; le sol arable arraché, couvert de pierres énormes. Quand le fleuve

improvisé se retire, des familles entières de colons, ceux-là du moins qui ont échappé au désastre, regagnent Sydney, Mel-



bourne ou Bathurst, ne possédant plus au monde que les pauvres vêtements qui les couvrent.

Après la saison pluvieuse, et pendant quelques semaines seulement, les principaux torrents gardent de l'eau dans leurs cavités les plus profondes. Alors, il arrive à un Européen de croire aux rivières australiennes ; mais qu'il fasse un ou deux kilomètres, et la rivière n'est plus qu'une flaque d'eau. C'est ainsi qu'un voyageur côtoyant *Swan-River*, la rivière des Cygnes, fut stupéfait de la retrouver à sa gauche après l'avoir eue à sa droite, et cela sans l'avoir traversée.

A moitié route de Bathurst, nous nous reposâmes à la petite auberge appelée, à trop juste titre, la Maison du Vent (*Weathers'*-

board). Ce point d'arrêt est situé à 840 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Pendant que les chevaux mangent, que mes guides boivent, et Dieu sait s'ils s'en acquittent courageusement, je me dirige vers un point de vue que m'a enseigné le *landlord* ou maître d'hôtel, je dirai plus justement le cabaretier. On arrive à cet endroit en descendant dans un petit vallon couvert de buissons de gommiers, et en suivant les bords d'un petit ruisseau qui en parcourt le fond. Bientôt, à travers la baie, on aperçoit tout à coup un gouffre immense d'une profondeur de 1,500 pieds environ. Encore quelques pas, et je surplombe cet effrayant abîme. Au-dessus de ma tête s'étend un vaste croissant de verdure ; à droite et à gauche se déroulent au loin des baies et des promontoires de rochers blancs taillés à pic ; quelques-uns de ces rochers sont à une faible distance. En voici un sur lequel je lance une pierre, qui s'en va ricochant jusqu'au fond de l'abîme ; et cependant le convict m'assure que pour mettre le pied sur ce rocher il me faudrait plusieurs heures de mortelles fatigues.

Maintenant je comprends quelles difficultés M. Thomas Mitchell a vaincues en construisant cette route que je parcours si facilement aujourd'hui.

Je reviens à *Weather's-board*. On y mange toujours. Les jambons froids, les jambons chauds, les gigots bouillis, les montagnes de pommes de terre, les poissons de mer entassés dans d'énormes plats bleus , les mille sauces excitantes, les puddings monstrueux, tout cela est ébréché, décimé, mais l'homme n'a pas encore vaincu la table. Ils ne sortiront évidemment de là que lorsque l'ennemi

aura disparu. Ceci me rappelle les effrayants dîners de table d'hôte aux États-Unis : seulement, l'Américain engloutit en dix minutes ce que l'Anglais dévore en une heure. Mais arrivons à Bathurst.

Bathurst est situé dans l'intérieur des terres, c'est-à-dire en deçà de cette espèce de ligne énorme de brisants qu'on appelle les Montagnes-Bleues. Mais, en réalité, bien que Bathurst soit en plaine, il y a des montagnes de tous côtés à son horizon, et cela se continue pendant des centaines de milles.

Parmi ces groupes de montagnes, ou si vous l'aimez mieux de collines élevées, le groupe principal est celui des *Conobolas*, à quelques milles à l'ouest. Là est le but de mon voyage : là, me dit-on, l'or a été découvert pour la première fois ; là est Ophir.

C'est ici le théâtre des premières exploitations de l'Australie : ici se rencontrent deux petites vallées dont les eaux se jettent dans la rivière *Macquarie*, affluent du Murray. Cette contrée, qui a vu sortir sous la pioche des ouvriers de M. Hargreaves la première pépite, a reçu des mineurs le nom biblique d'Ophir.

Quelques rares travailleurs fouillaient encore les entrailles d'Ophir ; mais il était évident qu'Ophir était déjà détrôné. Habitué à la gloire rapide et fugitive d'un *placer*, je ne m'en étonnai pas. Je me contentai de visiter les quelques tentes de mineurs, extérieurement, cela va sans dire, car leurs propriétaires, peu rassurés par notre grand nombre, se croyaient déjà sous le coup d'une invasion et s'apprêtaient à la défense. Nous les rassurâmes en leur apprenant la mission qu'allait remplir le percepteur à Melbourne, et nous leur souhaitâmes bonne chance.

La vallée du *Turon*, troisième halte de notre voyage, avait suc-

cédé dans l'estime des mineurs australiens à la vallée d'Ophir. C'est ici que, pour la première fois, au lieu de paillettes et de pépites de peu de valeur, l'or jaillit sous la pioche en *nuggets*, c'est-à-dire en fragments considérables; c'est ici que, pour la première fois, le procédé par trop primitif du lavage a fait place à la méthode plus savante de l'amalgamation.

Mais déjà la fortune du Turon commençait à décliner. Après le placer de Turon, vint le tour des districts à l'ouest et au sud de Sydney : ils furent fouillés sur une longueur de deux cents milles. On découvrit de l'or dans les comtés d'*Argyle*, de *Saint-Vincent*, de *Wallace*, de *Dampier*, de *Wellesley*, dans les bassins du *Murrumbidgee*, du *Shoalhaven*, de la rivière *Hume*, de la rivière *Peel* et de la rivière des *Neiges*. Au nord, dans le district de *Moreton-Bay*, on en trouva également dans les sables de la rivière *Condamine*.

Au mois de décembre 1851, toutes ces exploitations réunies rendaient déjà plus de 40,000 livres sterling d'or par semaine (un million de francs). Le gouvernement avait distribué plus de dix mille permissions et douze mille mineurs étaient à l'ouvrage.

Les revenus de Victoria augmentèrent énormément. Le produit des droits perçus atteignit, dans le second trimestre de 1851, le chiffre de 25,481 pounds ; pour le premier trimestre de 1852, il fut de 48,597 pounds, totalité des revenus généraux pour les années précédentes. Les douanes qui, à la fin de 1850, ne rapportèrent que 31,330 pounds, produisirent 42,041 pounds à la fin de 1851, et 75,272 au commencement de 1852. Les prélèvements du fisc qui, à la fin de 1850, s'élevaient à 37,008 pounds, furent de 102,307 pounds pour la fin de 1851, et de 156,827 pour le

commencement de 1852. Les revenus généraux qui, pour le premier trimestre de 1851, étaient de 49,118 pounds, atteignirent le chiffre de 232,099 pour le premier trimestre de 1852. D'après ces calculs, la jeune colonie d'Australie produirait autant que le royaume de Saxe. Le chancelier de l'échiquier touchait plus de 50 millions par trimestre.

Une augmentation sur le prix des denrées était inévitable; cependant elle fut bien moins forte que ne le faisaient craindre les appréciations. En comparant les années 1851 et 1852, nous trouvons une augmentation, pour le pain, de 1 penny 1/2 à 2 1/2; pour le bœuf, de 1 penny 1/2 à 2; pour le thé, de 1 schell. 1 penny à 1 schell. 4 pence; pour le sucre, de 2 pence 1/2 à 2 3/4; pour l'eau-de-vie, de 15 schell. à 17, etc., etc., etc.

Les bons bœufs se vendaient de 3 pounds 5 schellings à 4 pounds; les moutons, de 8 à 10 schellings; la fine farine, 25 schellings. Aucun de ces prix n'était exagéré. Ils diminueraient encore quand les relations seraient bien établies. Quel énorme champ ouvert à l'industrie de la mère patrie !

Mais sans doute on avait, comme toujours, exagéré les produits du travail. A en croire les enthousiastes, c'eût été une livre d'or pour une mauvaise journée. On me cita quelques hommes ayant ramassé, en cinq ou six jours, des lingots pesant de soixante à soixante-dix livres. La bande d'Eddy et Gill, composée de cinq rudes travailleurs, aurait recueilli 3,008 onces d'or en sept semaines; la bande d'Avey (quatre hommes), 2,222 onces en huit semaines. 2,000 pounds pour chaque homme; ceci me parut un peu trop fort.

A la fin de mars, l'exportation du port de Melbourne se montait à 700,000 onces d'or. A trois pounds par once, la valeur monétaire serait de 2,100,000 pounds. Les permis de fouilles étaient au nombre de 49,386 à cette époque : en divisant le premier chiffre par le second, nous trouvons un résultat de 42 pounds 10 schellings par mois pour chaque personne ; mais, comme beaucoup ne prenaient pas de permis à cause des droits, la somme à répartir entre chaque travailleur devait être moindre.

Admettons le chiffre probable de 320,000 onces, valant 960,000 pounds, celui de 30,781 pour les permis, et nous aurons 31 pounds 3 schellings par mois pour chaque travailleur; d'après le calcul d'un des agents les plus experts dans ces matières, 1 pound doit être la moyenne du résultat d'une journée de travail.

A Adélaïde, presque toute la population agricole quitta ses travaux et partit pour les mines. D'un côté, le gouverneur Latrabe regardait toutes ces découvertes comme un grand malheur, et comme la source de bien des agitations; d'un autre côté, le gouverneur Young déplorait la stagnation des affaires et l'inertie commerciale. L'un réclamait un régiment pour empêcher l'émigration à Melbourne, l'autre offrait une récompense de 1,000 pounds à celui qui saurait découvrir des terrains aurifères dans l'Australie du sud. Quelques hardis colons cherchèrent à tromper le gouvernement pour toucher la récompense promise. Ils emmenèrent les commissaires dans une crique du mont Lafly, et, lavant devant eux de la terre qu'ils ramenèrent, ils en tirèrent quelques petits morceaux d'or. Cette expérience fut plusieurs fois renouvelée, toujours avec les mêmes résultats, qui produisirent 14 grains d'or. Un agent su-

périeur se rendit sur les lieux pour régler les fouilles et donner des permis. Il réunit un grand nombre de travailleurs et fit commencer les travaux. Malgré les plus actives recherches, il fut impossible de retrouver la moindre parcelle d'or. La ruse fut ainsi découverte.

Pour attirer du numéraire à Adélaïde, sir F. Young établit une banque publique qui achetait des lingots au prix de 71 schell. l'once, les marquait, et donnait en échange des billets ayant cours légal et représentant la valeur de l'or déposé. Les premiers effets de cette mesure furent excellents, le numéraire arriva en abondance; la circulation fut rétablie, les achats de propriétés augmentèrent et le commerce refleurit. Cependant, était-il sage d'augmenter la valeur de l'or dans une partie de l'Australie quand son cours était plus bas dans les autres? Ainsi l'or valait 71 schell. l'once à Adélaïde, et seulement 63 ou 64 schell. à Melbourne et à Sydney,

Il fut question un moment de battre monnaie en Australie; mais jamais il n'eût été possible d'arriver de suite à la perfection des pièces anglaises qui, alors, eussent pu être dépréciées par la concurrence. Pourquoi ne pas marquer d'une manière régulière des lingots qui serviraient de monnaie courante en Australie et qui, envoyés en Angleterre, où l'or est plus cher, vaudraient 4 pounds l'once au lieu de 3?

C'est ainsi qu'en usèrent, dès la première année, les colons américains de la Californie. Ne pouvant, sans les ressources d'une civilisation avancée, frapper une monnaie régulière qui pût rivaliser de beauté, et par conséquent de sécurité, avec les pièces de New-York et de New-Orléans, ils se contentèrent d'estampiller des lingots. Quand je quittai San Francisco, on venait de frapper la

première monnaie régulière. Mais on n'avait pas eu encore la prétention de donner à cette monnaie les formes et le fini de la monnaie ordinaire. On s'était contenté de couper et d'estampiller des morceaux d'or taillés à huit pans, c'est ce qu'on appelait alors les octogones. Je me rappelle que je rencontrai quelques heures avant mon départ, sur le quai de San Francisco, un célèbre socialiste chassé de France par les réactions politiques. Je l'abordai, curieux de savoir jusqu'à quel point ses idées sur la richesse et la propriété avaient pu se modifier dans le pays de l'or. Aux premiers mots de politique, il sourit, tira de sa poche une poignée de pièces nouvelles et me les montrant : « Mon cher, me dit-il, voilà mon *credo* politique. Je ne suis plus ni socialiste, ni owéniste, ni fouriériste, je suis *octogoniste.* »

Reprenons notre description à vol d'oiseau de l'Australie aurifère. Je complète mes souvenirs par les notes nombreuses recueillies dans les journaux de la Nouvelle-Galles et par les savants travaux de M. Delesse, ingénieur des mines.

Les terrains aurifères découverts entre Moreton et Ballarat ont mille milles d'étendue, partout ils sont couverts de hautes montagnes et arrosés par une innombrable quantité de petits ruisseaux qui vont alimenter les grandes rivières. Quelques traces d'or existent dans la terre de Vandienne, mais en très-petite quantité. Nous pouvons dire que l'exploitation des mines d'or était à peine commencée en Australie, et que les résultats de la première année n'étaient que des échantillons des richesses futures.

Il est impossible de faire un calcul approximatif des richesses des mines d'or de l'Australie à cette époque. Au commencement de juin,

4 millions de pounds avaient déjà été extraits, et les produits augmentaient tous les jours. Les escortes avaient déjà veillé au transport de 37,000 onces d'or. 20,000 hommes à peine avaient des permis du gouvernement. Mais quand les émigrants arriveraient de Chine, d'Angleterre, de Californie, il y aurait au moins 50,000 travailleurs à la fin de cette année, et en admettant que chaque homme recueillît 20 pounds d'or par mois, cela ferait 10 millions chaque année.

Au commencement de 1852, les gisements augmentèrent encore de nombre et de valeur. Dans la province de *Victoria*, au *Mont-Alexandre*, l'or ne donnait pas même de peine à extraire; il suffisait de gratter la terre pour le recueillir. Les découvertes successives faites à *Ballarat*, à *Caliban*, à *Albury*, à *Gipp's land* semblèrent prouver que toute cette chaîne qui sépare la province de Victoria de la province de Sydney, et qui est connue sous le nom de *Montagnes-Neigeuses*, n'est qu'une vaste mine d'or.

Le *Mont-Alexandre*, en grande faveur au moment de mon voyage, devait me donner une idée complète d'un *placer* australien. Je fus donc heureux d'apprendre que notre caravane s'y dirigeait pour protéger les travailleurs, pour escorter les premiers produits et pour régulariser la perception. La première vue du *placer* me jeta dans l'étonnement, moi qui cependant avais vu les *cagnades* les plus fréquentées de la Californie.

C'était comme un immense campement de sauvages, une espèce de camp de Darius, avec des tentes de toutes les formes et de toutes les couleurs. J'arrivai un dimanche, aussi m'étais-je résigné à l'avance à ne rien voir ce jour-là qui valût la peine d'être observé.

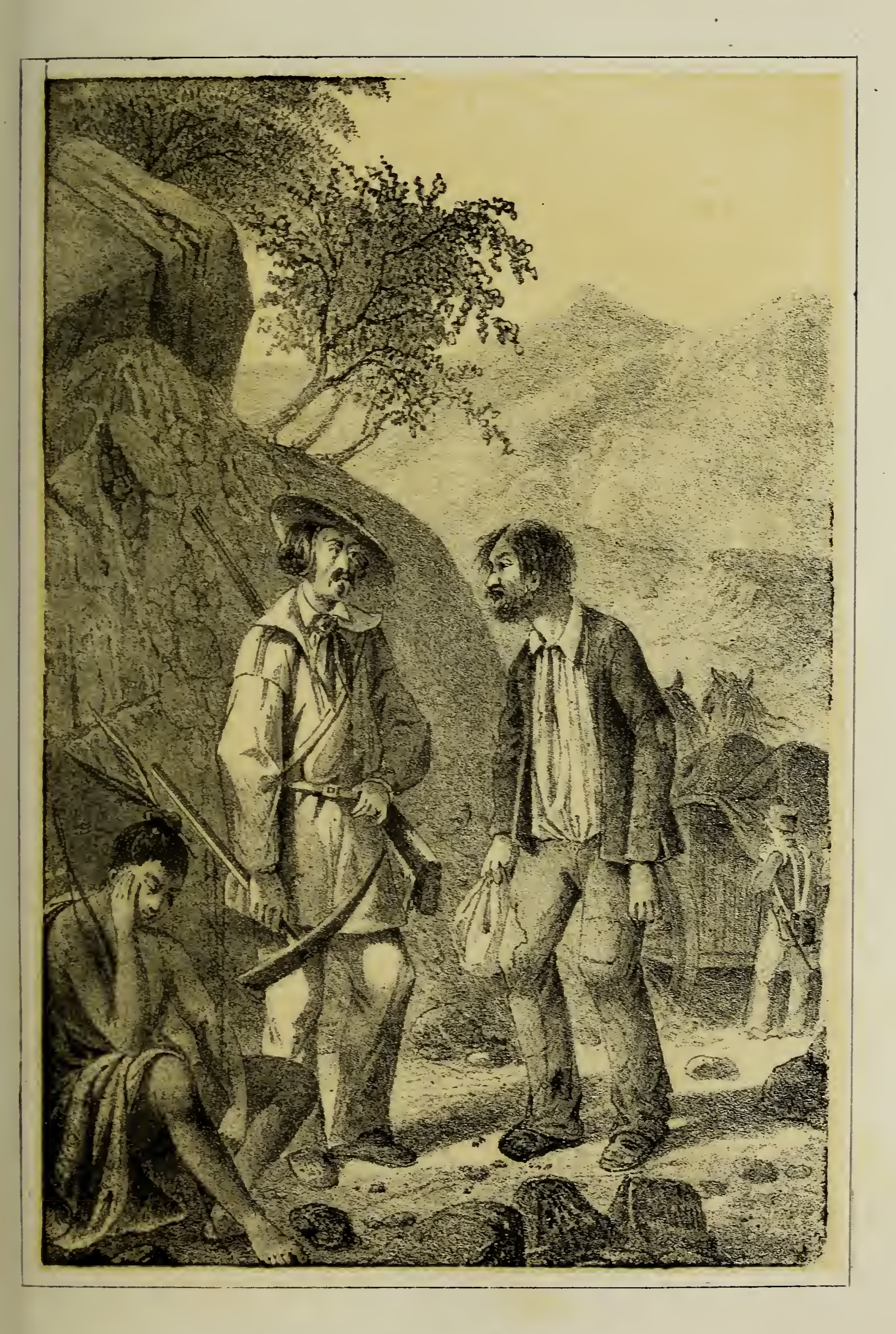
Le jour du Seigneur est, on le sait, observé par les Anglais de la manière la plus grave, ou, si vous l'aimez mieux, la plus triste.

Mais mes prévisions furent étrangement trompées : l'esprit religieux de la vieille Angleterre avait été vaincu par l'or. La débauche était partout ; partout des hurlements, des scènes de jeu, d'ivresse, des blasphèmes, des luttes sanglantes. C'était comme une de ces scènes de bandits que Salvator Rosa illumine de sa couleur puissante. Si je n'avais été bien armé, accompagné de mes deux guides aussi sûrs que résolus, et surtout placé sous la protection de la loi représentée par un agent officiel, j'aurais vraiment considéré ma vie comme en danger.

Au milieu de ces scènes honteuses d'abrutissement, un fait caractéristique me frappa, l'abus incroyable de l'or, la facilité avec laquelle ces malheureux gaspillaient le produit de leur travail. L'un roulait en boule un billet de 10 livres sterling (62 fr. 50 cent.) et l'avalait en riant aux éclats ; l'autre enfermait proprement un billet de banque entre deux tartines beurrées et le mangeait comme un *sandwich*. Bien peu parmi les mineurs s'amusaient à attendre qu'on leur rendît la monnaie de leurs pièces ou de leurs billets.

La nuit venue, ce fut un autre spectacle : des torches de bois résineux brûlaient de tous côtés, piquées sur des bâtons pointus. De toutes les tentes partaient, de temps en temps, des coups de pistolet et de carabine. Cela signifiait que le propriétaire de la tente ne dormait que d'un œil et était tout disposé à défendre sa vie et son or.

Mais ce désordre renfermait des éléments d'organisation qui ne



Une halte en Australie.

demandaient qu'à se développer. Le lendemain, lundi, le percepteur fit sa ronde, accompagné de quelques soldats requis la veille à Melbourne. Tous ceux qui avaient quelque chose à perdre furent avec lui dès le premier moment. Toutes les récoltes, enfouies dans la terre et sous la tente, virent le jour et furent consignées entre les mains de l'agent, pour être convoyées à Melbourne et de là à Sydney; puis, la perception commença. Quelques récalcitrants voulurent s'opposer aux prétentions de l'autorité; mais l'instinct de discipline naturel à la race anglo-saxonne l'emporta bien vite. Les *constables*, un *revolver* dans la main droite, le bâton dans la main gauche, firent leur tournée dans le campement, et pas un mineur ne refusa l'impôt.

Bien plus, l'un d'eux avait reconnu un *convict* évadé de Sydney, homme de la plus dangereuse espèce, grand drôle aux larges épaules, à l'épaisse crinière rousse, aux regards bas et faux. Il s'avança vers lui et lui mit la main sur l'épaule, le misérable leva sa hache, mais la laissa retomber sans frapper. L'agent n'avait pas eu besoin de le désarmer : il l'avait regardé seulement.

Le surlendemain, trois chariots emmenèrent à Melbourne le premier convoi d'or du Mont-Alexandre.

Nous avions pour escorte sept soldats de Melbourne, commandés par un caporal, un inspecteur des mines bien armé, ce qui, avec mes deux guides, les constables et moi, composait une troupe assez respectable de combattants. Mais outre cela une vingtaine de mineurs, satisfaits de leurs trouvailles, s'étaient joints à nous et escortaient le trésor général dans lequel étaient confondus les fruits de leur travail.

L'or récolté aux placers et ainsi escorté paye un droit de 1 pour 100.

Toutefois, ces précautions et notre attitude décidée n'empêchèrent pas une bande de brigands de *Van-Diemen* de tenter contre nous l'aventure. Ces *outlaws* de l'Australie, *convicts marrons* condamnés pour la plupart à la potence, nous avaient accompagnés depuis le Mont-Alexandre comme les loups accompagnent une armée. La nuit venue, comme nous étions encore à quelques heures de Melbourne, une décharge de *rifles* abattit deux des chevaux de l'escorte, et une trentaine de brigands se ruèrent sur les chariots avec des cris horribles. Mais nous étions sur nos gardes, et ces misérables étaient mal armés. Six d'entre eux furent tués sous les roues des chariots, deux furent pris et garrottés, et le reste s'enfuit, poursuivi par une dernière décharge.

Ce fut le seul incident de notre route avant l'arrivée du convoi à *Melbourne*.

Que vous dire de cette ville ? Elle existait hier, elle sera sans doute riche et populeuse demain. Mais aujourd'hui, elle était morte. La proximité des mines l'avait bien autrement dépeuplée que Sydney. Ce n'était plus qu'un désert bâti, le cadavre d'une ville.

L'hôtel du Bras et de l'Étoile (*Arms and Star*), dans lequel j'allai me reposer de mes fatigues, avait perdu ses *boys*, son palefrenier, jusqu'à son propriétaire : tous étaient aux mines.

A grand' peine je trouvai dans un recoin de l'hôtel une vieille femme à laquelle je présentai mon paquet de linge et un shilling, la priant de porter mon linge à blanchir.

My dear lord, mon bon seigneur ! me dit-elle, et qui donc le

blanchirait ici? il n'y a plus personne. Je fus donc forcé de m'acheter du linge neuf.

Le prix des choses et des services s'élevait naturellement chaque jour dans une proportion effrayante. Une paire de bottes coûtait, à acheter, 2 livres 10 shillings, c'est-à-dire 63 fr. 20 cent., et à vernir 5 shillings, un peu plus de 6 fr.!

Ces jours derniers, un juge au tribunal civil de Melbourne, grand propriétaire de moutons, et qui ne savait où trouver des ouvriers pour en récolter la laine, est allé aux mines pour tâcher d'engager quelques hommes. Il leur a demandé ce qu'ils voulaient de gages : ils lui ont répondu qu'ils voulaient toute la laine. Et comme il partait désespéré, ils le rappellent en lui disant : — « Maître, nous avons besoin d'un cuisinier; si la place vous convient, nous vous donnerons une livre sterling par jour. »

Le mal est qu'il faut toujours payer tous ces beaux enthousiasmes, toutes ces folles illusions par des hécatombes humaines. Il faut paver le ravin et la montagne de cadavres humains pour en tirer l'or qu'ils recèlent. Toute culture veut son engrais.

Ici, pas plus qu'en Californie, le travail des mines n'est un jeu d'enfant. Il faut une force physique et une énergie morale bien remarquables pour y réussir. On me raconta que, depuis ma visite à Bathurst, on y fouillait à 20 ou 30 pieds de profondeur, et que les hardis chercheurs d'or *faisaient un tunnel sous la rivière.* Dans un des placeres, *deux* hommes creusèrent un puits de 130 pieds. Tous les ouvriers se plaignent de douleurs et de maux d'yeux. Ceux qui pourraient être séduits par les brillants récits des heureux et des forts doivent penser à toutes les privations qu'ils auront

à supporter ; creuser des trous profonds, être dans l'eau jusqu'aux épaules, pomper cette eau, ramasser l'argile humide, coucher sur le sol, n'avoir pour s'abriter qu'une mauvaise tente de coton ; voilà ce qui les attend, et tout cela pour gagner 20 ou 30 pounds par mois. Nous allons citer ce que raconte lui-même un mineur :

« Nous commençâmes à creuser une couche de marne rouge plus » dure que la pierre, les pointes des pioches se retournaient et » devaient être remises en état toutes les heures. Mes mains furent » écorchées à un tel point que le sang coulait sur le manche de » mes outils. Malgré notre travail et notre énergie, il nous fallut » plusieurs jours pour creuser ce banc de marne où nous ne trou- » vâmes aucune parcelle d'or. Dans la marne jaune, encore plus » dure que la rouge, nous recueillîmes quelques morceaux d'or » mêlés à du quartz, qu'il fallait encore casser ; enfin, nous attei- » gnîmes la couche d'argile bleue, et en peu d'heures nous ra- » massâmes 415 pounds d'or. » (*Hull's pratical Experience*, pag. 25, 7.)

Aux labeurs homicides de la mine joignez l'imprévoyance inouïe du mineur, et vous comprendrez la situation de presque tous ces riches infortunés.

Si tant de mineurs accusent l'or de leurs misères et s'en prennent à l'excessive cherté de la vie dans les placeres, ne faut-il pas plutôt en accuser leur imprudence, leur désordre ?

Écoutez, par exemple, l'anecdote suivante. Je la tiens de bonne source.

Quatre associés français arrivent sur les bords du Turon, prennent une place, donnent quelques coups de pioche et, après une

demi-heure de travail à peine, mettent à nu une pépite de huit livres environ, d'une remarquable pureté; la folie du succès les prend, ils vendent leur pépite à un commissionnaire patenté de Sydney, au prix de 16,000 fr. Le prix touché, ils s'établissent sous leur tente, s'entourent de bouteilles de vin de Champagne à 50 fr. pièce, s'enivrent, se battent, jouent avec le premier venu, et, le lendemain matin, se retrouvent sans or, sans pioches, sans armes, c'est-à-dire en pays semblable à peu près perdus.

A qui la faute? A l'or, ou au fou qui le recueille? Décidément il faut avoir peu d'imagination et de fantaisie dans l'esprit pour faire fortune aux placeres. Le type du mineur ce serait, à mon avis, un terrassier auvergnat.

Si nous descendons maintenant vers le sud de la Nouvelle-Galles et près de sa limite avec la province Victoria, nous trouvons les exploitations de Braidwood, qui ne sont pas moins riches que celles des bords du Turon. Ces exploitations sont à une vingtaine de kilomètres de la ville de Braidwood, qui est sur le versant est de la chaîne de montagnes. Elles sont à peu près circonscrites aux cours d'eau du Major et de Bell qui arrosent la contrée au-dessus de la vallée d'Araluen. Ces deux cours d'eau se jettent dans la rivière Moruya, qui se jette elle-même dans la mer, sur la côte est, entre les baies Bateman et Twofold. On a commencé des exploitations dans la vallée d'Araluen; mais, jusqu'à présent, elles n'ont donné aucun résultat avantageux. Au contraire, les exploitations entreprises sur les cours d'eau du Major et de Bell ont donné de très-bons résultats, bien que l'eau vienne de temps en temps interrompre les travaux. Ce district aurifère n'est pas aussi montagneux

que celui des bords du Turon ; et, d'après son caractère général, il paraît probable qu'on pourrait y étendre beaucoup les exploitations sèches.

Le schiste et le quartz sont abondants dans le voisinage, mais le sol est formé par du granit, et l'or a été trouvé principalement dans du granit décomposé. A Mangarlow, à 30 ou 40 kilomètres du Major, on a rencontré quelques pépites pesant de 250 à 310 grammes. Dans toutes les exploitations de Braidwood, l'or est généralement très-pur. Dans les exploitations sèches, qui ont été ouvertes dernièrement près du Major, on a obtenu jusqu'à 120 et 160 grammes d'or par jour ; il est probable qu'un district aurifère très-riche se trouve dans les environs.

La prospérité des exploitations de Braidwood a été retardée par les pluies qui sont tombées pendant plusieurs mois, et qui ont fait déserter la population ; cette population, qui s'est élevée, dans certains moments, à 2,000 âmes au Major, à Bell et à Araluen, ne dépasse pas maintenant 700 âmes.

Le bénéfice que fait chaque mineur, dans sa journée, est à peu près le même qu'au Turon ; on cite, en outre, des exemples de bénéfices très-considérables.

Les exploitations du Meroo sont à peu près à 55 kilomètres au nord du Turon. Le Meroo est une rivière dans laquelle le gisement de l'or présente à peu près les mêmes caractères généraux qu'au Turon ; des dépôts d'or considérables ont été trouvés sur ses rives et dans ses barrages.

C'est à la jonction du Meroo et de la Mérinda qu'un naturel, au service de M. W. Kerr, a trouvé la plus grande pépite d'or connue

jusqu'à présent en Australie. Cette énorme pépite pesait 48 kilogrammes : elle était encore entourée par une gangue de quartz qui était extrêmement caverneux et qui était lui-même très-riche ; car on a retiré 27 kilogrammes d'or dans un seul morceau de ce quartz. Le filon de quartz aurifère duquel cette pépite provenait se voyait en place sur les bords du torrent, environ à une centaine de mètres de l'endroit où elle avait été trouvée.

Les exploitations entreprises sur le Meroo s'étendent sur plusieurs kilomètres. Quelques parties de cette rivière ont une richesse en or remarquable, mais cette richesse est petite comparativement à celle de son affluent, la Louise, sur les rives de laquelle on a trouvé une quantité d'or tout à fait extraordinaire. La contrée dans laquelle coule la Louise est généralement plate et les pentes de ses rives sont douces. M. Green, dans un rapport sur les districts de l'ouest, a estimé que, près de Campbell, 40,000 à 50,000 mineurs pourraient établir avec avantage des exploitations sèches sur une étendue de plusieurs kilomètres ; or, si on considère que cette étendue comprend les riches exploitations de Long-Creek, de Dirt-Hols, de Tambaroura, cette opinion ne paraîtra certainement pas exagérée.

On rencontre fréquemment sur les bords de la Louise de beaux échantillons qui montrent encore l'or dans sa gangue. Tout l'or s'y trouve en gros grains et souvent en pépites ; c'est, en effet, à la Louise qu'on a trouvé la pépite de Brenan, qui pesait 12 kilogrammes, ainsi qu'une autre pépite qui pesait 4,87.

Des pluies considérables sont venues interrompre les exploitations qui s'étendent depuis le Meroo jusqu'au Turon et chasser les

mineurs ; c'est ce qui a eu lieu par exemple à Long-Creek, à Devil-Hole, à Pyramul-Creek, à Nuggetty-Gully, à Married-Man's Creek, à Dirt-Holes, etc. Cependant l'or est abondant dans toutes ces localités, et quand la saison est favorable, un mineur laborieux et intelligent peut être certain de gagner 25 fr. par jour.

Le nombre de mineurs qui sont établis sur le Meroo, sur la Louise, et dans les autres localités qui viennent d'être mentionnées, est environ de 1,500.

Entre le Turon et le Pyramul, et parallèles à tous les deux, coule le Tambaroura qui se jette lui-même dans la Macquarie, à quelques kilomètres au-dessous de la jonction de cette rivière avec le Turon. Le district aurifère de Tambaroura a pris récemment une grande importance par sa richesse et par son étendue, et il est probable qu'il la conservera. Les exploitations ont été entreprises dans la plaine, et quand le temps est favorable, le bénéfice de l'or est très-considérable ; pour certains mineurs, il s'est élevé de 60 à 380 grammes. L'or est en grains et il se rencontre à différentes profondeurs au-dessous du sol.

A Golden-Gully et Bald-Hill, les exploitations sont très-avantageuses, et, selon toute probabilité, elles sont entourées par une région aurifère très-riche ; cependant elles sont fréquemment interrompues par les pluies qui convertissent la plaine en un marais, tandis que, pendant la saison sèche, elles ne peuvent être continuées à cause du manque d'eau.

Le nombre des mineurs à Tambaroura et dans les environs est à peu près de 1,000.

Le Hanging-Rock, qui est situé sur la rivière Peel, dans la Nou-

velle-Angleterre, peut encore être rangé au nombre des districts aurifères dont la richesse a été bien constatée : on y a découvert en effet des exploitations sèches qui promettent d'être extrêmement riches. Le Oakenville, l'Hurdle et l'Oakey qui se jettent dans le Peel, contiennent aussi de riches dépôts aurifères, et il y en a également dans une grande partie de la contrée environnante. Toutefois l'or roulé ne forme dans ce district que des dépôts accidentels et peu étendus, tandis qu'au contraire les filons de quartz aurifère sont riches et très-abondants. D'après M. Clarke, des compagnies pourraient tenter avec avantage une exploitation directe de ces filons. Les gîtes aurifères de ce district se prolongent d'ailleurs vers le nord-ouest.

Les mineurs de Hanging-Rock sont à peu près au nombre de 200, et ils réussissent parfaitement bien : ils ont obtenu jusqu'à 620 grammes d'or par jour.

A l'Abercrombie, l'or a été trouvé en quantité considérable, non pas seulement dans la rivière même, au Sounding-Rock ou aux exploitations Tarshish, mais encore dans ses affluents, comme le Tuena, le Mulgunia, le Copperhannia et le Mountain-Run. La contrée présente, sous le rapport du gisement de l'or, les mêmes caractères que le Turon : cependant les bords de l'Abercrombie sont plus abruptes, et les coudes qui sont riches en dépôts d'or y sont plus rares qu'au Turon. L'Abercrombie se trouve au midi de Bathurst et il forme la partie supérieure de la rivière Lachlan. Des exploitations sèches abondent sur plusieurs de ses affluents et spécialement sur le Tuena, où de grands bénéfices ont été réalisés.

Ce district aurifère peut être considéré comme inexploré.

Le nombre des mineurs qui y travaillent ne dépasse pas 200.

Il y a également des exploitations d'or sur la rivière Campbell, au nord de l'Abercrombie, et notamment au lieu dit Havilah ; il y en a en outre sur le Gilmandyke et sur le Davis, qui sont ses affluents. La découverte de l'or à Havilah suivit presque immédiatement sa découverte au Turon, en sorte que les mineurs ne tardèrent pas à se rendre dans le district aurifère de Campbell. Sur le Gilmandyke et sur le Davis, on a trouvé de l'or en grains et les gîtes aurifères paraissent être très-riches.

Il y a environ 100 mineurs dans ce district et ils réalisent de beaux bénéfices.

Il y a à peu près le même nombre de mineurs qui travaillent aux exploitations du Winburdale ; ce cours d'eau coule dans une plaine à quelques milles au nord de Bathurst et il se jette dans la Macquarie un peu au-dessus de sa jonction avec le Turon. Le Winburdale, le Turon, le Summerhill, le Tambaroura, le Pyramul, etc., qui se jettent dans la Macquarie, sont donc des rivières qui roulent toutes de l'or.

Un district aurifère étendu a été découvert dans les montagnes Billabong, qui se trouvent à peu près à 200 kilomètres à l'ouest de Bathurst, entre les eaux du Lachlan et entre celles du Bogan. Les roches qui constituent ces montagnes sont le schiste et le quartz.

Parmi les exploitations entreprises depuis quelques mois, celles de Bingara donnent de belles espérances ; elles sont situées sur le Courangoura, qui se réunit au Gwydir à 70 milles au nord-ouest de Tamworth ; elles se trouvent à peu près à 400 kilomètres au nord-ouest de Maitland. Les mineurs qui ont découvert ce gisement

ont réalisé des bénéfices extraordinaires en peu de temps. L'or s'y trouve en telle abondance de tous les côtés qu'il semble inépuisable; il est ordinairement en pépites et en grains qui sont très-peu roulés; certaines pépites pesaient un demi-kilogramme. Les succès des premiers mineurs en ont attiré d'autres, et, en ce moment, il y a environ 300 mineurs. Leurs exploitations sont ouvertes dans la plaine et l'on craint que la quantité d'eau nécessaire au lavage ne soit pas suffisante, lors même que la saison ne serait pas très-sèche. Les roches les plus habituelles dans les districts aurifères de l'Australie, c'est-à-dire le schiste et le quartz, sont abondantes, et une grande partie de la contrée présente le même aspect que le district dans lequel sont établies les exploitations de Courangoura. Dans plusieurs endroits, entre Hanging-Rock et Bingara, on a trouvé l'or à la surface du sol.

On recevait au mois de septembre 1852 une quantité d'or considérable du district aurifère de Bingara; mais depuis les mineurs ont en partie abandonné ce district ainsi que celui du Hanging-Rock et ils se sont établis sur la rivière Rocky, sur laquelle on a découvert des gîtes nouveaux à plusieurs kilomètres d'Armidale.

Dans les Montagnes-Neigeuses du Sud, dans lesquelles plusieurs des grands cours d'eau de la colonie, tels que Murrumbidgee, le Murray et le Snowy, prennent leur source, les recherches de M. Clarke ont amené la découverte d'un district aurifère étendu et celle de plusieurs localités qui promettent d'être très-productives; toutefois la rigueur de la saison dans ces régions montagneuses ne permet l'exploitation de l'or que pendant quelques mois de l'année.

Les districts aurifères dont je parle en ce moment sont ceux

qui se trouvent dans la Nouvelle-Galles du Sud, dont Sydney est le chef-lieu. Bien que ces districts soient très-riches, ils le sont cependant moins que ceux de la province Victoria, dont l'exploitation a pris un très-grand développement dans ces derniers temps. Les principaux districts aurifères de cette province sont ceux du Mont-Alexandre, de Ballarat, de l'Ovens et de Bendigo. Les trois premiers de ces districts sont extrêmement riches, mais celui du Mont-Alexandre est le plus riche et surtout le plus régulier. Dans le district de Ballarat, l'or paraît réparti d'une manière plus inégale qu'au Mont-Alexandre ; le travail du mineur y est aussi plus pénible ; dans certains cas, son bénéfice est d'ailleurs plus considérable. Dans le district de la rivière Ovens, le travail est également pénible à cause de l'abondance de l'eau.

On n'avait pas encore de renseignements précis et officiels sur le gisement et sur l'exploitation de l'or dans la province Victoria, bien qu'elle produisît déjà une très-grande quantité d'or.

Le grand développement qu'avait pris subitement l'exploitation de l'or dans l'Australie devait nécessairement y attirer les émigrants de tous les pays. Dans les quatre derniers mois de 1852, la seule ville de Melbourne, chef-lieu de la province Victoria, a reçu 54,000 émigrants, c'est-à-dire 13,000 par mois. Les uns venaient de Californie, la plupart d'Angleterre, très-peu de France.

On manquait de bras : on fit au monde entier un appel désespéré. La Nouvelle-Galles du Sud offrit une somme de 100,000 pounds, prise sur le revenu des terres, à ceux qui voudraient venir s'y fixer. Les journaux de Sidney se plaignaient de la rareté des ouvriers, malgré le prix élevé des salaires. A Moreton-Bay il y avait

si peu de monde, que les habitants demandaient à être séparés de la Nouvelle-Galles du Sud pour recevoir des déportés. Le gouverneur Latrabe envoya de Victoria en Angleterre une somme de 113,000 pounds pour favoriser l'émigration. Plusieurs propriétaires demandèrent, s'il n'y avait pas d'autres moyens, qu'on leur envoyât *les pauvres des maisons d'asile ou des étrangers recrutés dans toute l'Europe.*

La première difficulté était de trouver des hommes de bonne volonté. Cependant le prix du passage avait été bien diminué : il était de 2 ou 3 pounds pour un laboureur; 1 pound pour un ménage, et 10 schellings pour un enfant.

Des agents parcoururent tous les endroits où il était possible de trouver des émigrants; ils visitèrent particulièrement l'île de Skye et le nord de l'Irlande; ils recrutèrent à Leader plusieurs milliers de personnes; mais il n'y avait pas assez de bâtiments prêts à les transporter. La concurrence californienne avait accaparé clippers et bateaux à vapeur.

C'est à ce moment que, revenu à Sydney, je trouvai encore la capitale de la colonie dans un désordre indescriptible. Le capitaine *Van-Huysman* avait perdu déjà quelques-uns de ses matelots partis pour les mines. Il se hâtait d'appareiller pour quitter ces plages dangereuses et pour retrouver à Batavia une image de sa calme et commerçante Hollande. J'allais partir avec lui, mais sans maudire comme lui l'or et ses décevantes amorces. J'avais vu l'Australie dans l'anarchie de la découverte. Je me disais que bientôt l'or y aurait appelé toute une colonie nouvelle. Alors la régularité prendrait la place du désordre : le commerce et l'industrie hériteraient

de ces fiévreuses ardeurs, et la richesse véritable naîtrait de la fausse richesse.

Qui ne connaît en effet les admirables qualités du bon sens britannique pourrait seul croire qu'il y eût quelque chose de dangereux au fond dans ces désordres inévitables. Le respect de la loi devait bien vite l'emporter sur l'esprit de brutalité. Un agent du gouvernement, M. Hardy, accompagné seulement de quelques hommes, vint tranquillement s'installer au milieu des multitudes armées du Turon, et il se mit à faire payer des licences aux mineurs et à faire respecter le droit de propriété, comme s'il eût fonctionné à quelque *turn-pike* de Londres.

Il y eut quelques velléités de résistance : mais cela ne dura pas. Et d'ailleurs, tout bon Anglais est toujours disposé à prêter main-forte à l'instrument de la loi. En France, qu'un coquin se révolte contre un sergent de ville, les sympathies de la foule seront pour lui contre l'agent de l'autorité; en Angleterre, cent bras se lèveront pour assister la loi dans la personne de son représentant.

Donc, un certain garçon boucher, ivre, taillé en hercule, ayant été récolter sur un terrain concédé à un travailleur à licence, M. Hardy vint l'avertir d'avoir à se retirer. Le colosse s'arma d'un couteau et fit mine d'avancer sur l'agent; celui-ci le prit au collet, lui fit mettre les menotes, et se contenta de dire : Voilà un homme *déplaisant!*

La Nouvelle-Galles du Sud (c'est le nom de la région est de l'Australie), cette troisième grande région aurifère livrée tout à coup à l'avidité humaine, offre sur les deux autres d'incontestables avantages. Ce ne sont plus là les gorges désolées ou les steppes

immenses de l'Oural : ce ne sont plus les contrées sauvages et mal connues de la Californie ; c'est une terre douée du climat le plus doux et le plus salubre.

Là, pas de tribus féroces toujours prêtes à disputer le sol pied à pied au nouvel arrivant ; là, pas même d'animaux malfaisants de dimension respectable. En Californie, la sécheresse est, pendant plusieurs mois de l'année, un obstacle invincible aux travaux des mineurs ; ici, la région aurifère est placée sur les deux versants de montagnes d'où s'écoulent incessamment de nombreux cours d'eau.

D'après les indications que j'avais pu recueillir à Sydney, il me parut que la région aurifère d'invention récente s'étendait du nord-est au sud-ouest, en suivant le cours de *Murray-River*, le fleuve le plus considérable de l'Australie, sur une longueur de 1,400 milles anglais, c'est-à-dire de 2,452 kilomètres, et sur une largeur de 400 milles, soit 643 kilomètres.

C'était déjà quelque chose, et une surface pareille représente quatre fois celle de la Californie, et cinq fois environ celle des îles Britanniques.

Il y avait aussi une différence fondamentale dans les conditions de l'exploitation, en Californie et en Australie. En Californie, avant la découverte de l'or, peu ou point de culture. Les vallées du San-Joaquin et du Sacramento n'étaient qu'un vaste désert. Çà et là, quelques *rancheros*, demi-fermiers, demi-chasseurs, élevaient des troupeaux dont le plus souvent la viande se perdait sur place et dont les peaux seules formaient un sérieux article d'échange. La Californie avait donc vu créer de toutes pièces son agriculture, son industrie, sa population elle-même,

Mais ici il n'en allait pas ainsi. La découverte de l'or avait trouvé toute une colonisation assise, toute une agriculture en progrès et de nombreuses industries établies : elle avait donc dû apporter une perturbation singulière aux habitudes du pays.

A l'époque des premiers lavages, c'est-à-dire en mai 1851, la population européenne dans le groupe australien avait déjà atteint le chiffre respectable de quatre cent mille âmes. Population très-mêlée, à vrai dire, composée un peu plus de voleurs et de fils de voleurs que d'honnêtes gens ; mais comment, s'il vous plaît, commença Rome ?

Or, les deux tiers à peu près de cette population peu irréprochable, mais active, robuste, audacieuse, appartenaient au district de Victoria, dans la Nouvelle-Galles du Sud ; et, chose curieuse, il y avait un an à peine que cette population venait d'effacer légalement les traces de son origine. Elle venait d'être appelée à la vie représentative, et un *bill* du parlement britannique venait de l'autoriser à se gouverner par ses propres lois.

Déjà cette population possédait des ports magnifiques, d'excellentes routes, des lignes de bateaux à vapeur, des villes de cinquante mille âmes comme Sydney, de trente-cinq mille âmes comme Melbourne ; villes éclairées au gaz et déjà pourvues de *policemen*, à l'instar de Londres. Deux chemins de fer étaient déjà commencés, et le commerce de la colonie, commerce fait en grande partie par bateaux australiens, avait deux fois plus d'importance que celui de l'Amérique à l'époque de la guerre de l'indépendance. En 1848, en effet, les importations de l'Australie s'élevaient à 65 millions de francs environ (2,578,442 livres sterling), et ses exportations atteignaient le

chiffre de 72 millions de francs (2,894,315 livres sterling). L'honorable représentant de Melbourne qui m'a communiqué ces chiffres regrettait de ne pouvoir me faire connaître les chiffres de 1851, non encore établis, mais il affirmait que l'importation et l'exportation n'allaient pas chacune à beaucoup moins de cent millions de francs. Déjà le revenu colonial, sans parler du prix des terres dont la couronne dispose et qui sert à former un fonds pour encourager l'émigration, s'élevait à près d'un million sterling, soit vingt-cinq millions de francs.

Et si maintenant nous quittons les villes et que nous cherchions ce qu'étaient les campagnes avant l'exploitation de l'or, nous verrons d'énormes champs de blé, de maïs, d'orge; des collines toutes couvertes de vignes produisant d'excellent vin; des plaines couvertes de tabac. Mais la principale richesse de la colonie, c'étaient les laines de la vallée du Murray-River. Avant qu'on ne connût les trésors du mont Alexander, on avait coutume, en Angleterre, d'appeler l'Australie « une mine de laine et de suif. »

En effet, vingt millions de moutons erraient dans les pâturages fécondés par le Murray et par ses affluents. La vie pastorale s'y développait sur la plus large échelle. Déjà, dans les importations britanniques, la laine australienne avait presque entièrement remplacé celles de l'Allemagne et de l'Espagne. Cent trente-sept mille balles de laine avaient été le contingent envoyé par la province de Victoria aux manufactures d'York en 1850.

Quelle que soit l'abondance de l'or en Australie, il arrivera inévitablement ici ce qui arrive partout. Le moment viendra où l'or d'extraction facile aura disparu. La profession de mineur se régu-

larisera, prendra son niveau au milieu des autres professions moins pénibles. Alors l'activité intelligente se retournera vers la terre, pour lui demander les richesses éternelles qu'elle renferme dans son sein fécond, le blé, les fruits, l'herbe qui nourrit les troupeaux.

Quant à l'industrie, elle fait peu de cas de l'or ; la houille, le fer, le cuivre ont ses préférences. Or, de ce côté aussi, les richesses de l'Australie sont incalculables.

Toujours curieux des véritables richesses, de celles qui sont la matière même du travail, j'apprends que l'Australie du Sud a aussi ses mines de cuivre et qu'on a trouvé de magnifiques filons de charbon de terre dans la Nouvelle-Galles du Sud, et particulièrement sur les bords de la rivière Hunter, ainsi que sur quelques points de la terre de Van-Diemen. A la bonne heure, voilà qui fera contre-poids à l'or : l'or appelle les émigrants, mais il les corrompt, mais il déshabitue du travail. L'or en grandes quantités est démoralisateur; le cuivre, le fer, la houille, voilà d'honnêtes métaux qui constituent une richesse tout autrement solide. En attendant, l'Australie que je quittais n'était encore que la terre de l'or. Mais déjà, vers le commencement de l'année 1851, deux ans après la première découverte, elle dépassait et de beaucoup sa rivale américaine.

Aujourd'hui, l'étendue de la région aurifère en Australie est presque illimitée. On le trouve partout entre *Bingara* au nord, et les montagnes d'*Otway* au sud. C'est un espace de neuf degrés de latitude. Vers le nord, la région des mines s'étend tous les jours. On a rencontré le précieux métal jusqu'au mont *Abondance,* à *Fitz-*

Roy-Downs : soit douze degrés de latitude et 1,300 kilomètres. On l'a reconnu à l'est jusqu'à *Hanging-Rock*, et à l'ouest jusqu'à *Echunga*, soit onze degrés de longitude et 1,000 kilomètres. Or, on n'est encore qu'aux premiers pas.

Et le métal ne se rencontre pas seulement dans les bancs de sable, mais aussi dans les *dry diggings*, c'est-à-dire dans la roche désagrégée. Le filon primitif dans sa solidité native s'y présente par masses dans le quartz des montagnes. Combien faudra-t-il d'années pour épuiser les richesses de l'Australie?

J'allais quitter l'Australie heureuse, *Australia felix*, comme l'appellent un peu prématurément sans doute nos amis les Anglais. Mais enfin, disait Sancho, c'est un vilain oiseau que celui qui salit son nid. Et d'ailleurs, les Anglais auront bientôt raison. L'Australie des convicts, des serpents noirs, des fourmis ailées, des sauvages marrons aura bientôt disparu pour faire place à une Australie civilisée, cultivée. L'agriculture a commencé ces merveilles, l'or les aura hâtées; l'agriculture et l'industrie les mûriront. Bientôt l'Australie des premiers jours, si rude au colon, si âpre à l'indigène traqué par la civilisation menaçante, ne sera plus qu'un souvenir consigné dans les annales poétiques de la colonie britannique.

Il sera curieux un jour de relire les poésies d'Howitt, le quaker. C'est l'odyssée du colon désappointé, du poëte jeté hors de ses voies. Ce pauvre Howitt y raconte ses tentatives infructueuses pour s'établir sur cette terre ingrate, qui semblait repousser l'homme.

« Ne serait-ce pas pour se moquer de nous, dit-il, qu'un voya-

geur a nommé le point de la côte sur lequel j'ai débarqué *Terre de promission*, et cette portion de l'Australie *Australie heureuse?* Malheureux qui se fiera désormais à de telles promesses! Je n'ai pas même pu faire réussir dans ce pays la pomme de terre qui réussit partout. La première année, l'inondation a tout détruit; la seconde, la sécheresse a tout dévoré; la troisième, mes petits bataillons végétaux n'ont montré la tête que pour se faire anéantir par d'autres bataillons de locustes et de moustiques qui n'ont pas laissé debout un brin de verdure. Cette terre de promesse devrait bien s'appeler la terre de déception, car il se trouve en définitive que cet aspect verdoyant des acacias et des arbres à gomme se réduit à rien; l'œil les revoit éternellement verts et inutiles; le colon, dans l'impossibilité de faire croître aucune espèce de végétation productive et succulente, tombe dans la plus horrible et la plus incurable détresse.

» Jamais poëte, dit-il ailleurs, ne se trouva dans une position plus défavorable au culte de la poésie et de l'idéal. D'après les voyageurs, et surtout d'après les récits de ces capitaines de navires qui aperçoivent de loin les côtes et les rivages et qui transforment en fertilité réelle la beauté décevante des paysages lointains, j'avais rêvé un Éden tranquille, au sein duquel moi et ma famille nous pourrions couler des jours tissus d'or et de soie. Une idylle de Gessner s'était formée dans mon esprit; je ne craignais pas le travail; et ce bonheur dont je caressais la chimère, je comptais bien l'acheter par mes efforts. Nous choisîmes dans la plus belle localité, la plus riante en apparence du moins, aux environs de Melbourne, un espace de terre qui semblait fertile et que la plus riche

végétation tapissait. Moi, que mon père avait élevé dans une ferme anglaise, et qui savais admirablement me servir de tous les instruments de l'homme des champs et du bûcheron, je me trouvai face à face avec une foule de géants des forêts, unis les uns aux autres par des lichens et des plantes sauvages qui formaient un rempart continu d'une inextricable épaisseur. La guerre que je leur livrai dura longtemps ; ils semblaient plonger jusqu'aux entrailles de la terre. Adieu aux élégies et aux rêves poétiques : il fallait faire de grands trous pour mettre à nu les racines, abattre le tronc avec la cognée, débiter les arbres quand ils étaient par terre ; ensuite venaient les palissades, et les poutres à équarrir pour en faire les charpentes de notre domicile futur. La nature primitive est belle à décrire, mais elle est difficile à vaincre. Quels arbres ! les plus gros avaient huit pieds de circonférence. Quelles racines ! elles étaient dures comme le fer, la cognée n'y entrait pas, et une demi-journée suffisait à peine à les scier. Un de ces monstres du désert fut quinze jours entiers à brûler. Les gémissements et les craquements des arbres qui tombaient, les coups multipliés de la hache et du marteau éveillaient l'écho endormi depuis des siècles de ces solitudes primitives. Des populations d'animaux inconnus et étranges à voir, l'écureuil volant, le lézard gigantesque, des troupes de petits chats noirs tachés de blanc, l'opossum avec sa poche remplie de petits, les serpents noirs et bleus, les chauves-souris de toutes couleurs tournoyaient et voltigeaient sur nos têtes, comme pour nous reprocher de venir porter dans leurs vieux domaines la désolation et le ravage. Quand nous étions trop fatigués de manier la hache, nous attaquions avec le feu la profondeur de ces vieux bois, où l'incen-

die creusait bientôt de vastes amphithéâtres affreux à voir. Le bois que nous brûlions ainsi eût fait notre fortune en Europe. Un jour enfin, comme pour se venger, un gros arbre en tombant me frappa à l'épaule d'une de ses branches, et me mit au lit pour trois mois.

» Après tant de rudes travaux, nous espérâmes jouir enfin du fruit de nos peines. L'espace où nous avions pratiqué cette clairière fut entourée de palissades, et nous commençâmes à préparer le terrain. Mais des milliers de petites racines s'y entrelaçaient de manière à ne laisser place à aucune végétation. Il fallut recommencer, la houe, la pioche et la bêche à la main. Le soleil levant nous voyait courbés vers le sol et continuant la lutte avec acharnement. A midi, de grands amas de racines brûlantes augmentaient l'ardeur du jour; et l'astre descendant sous les vagues occidentales nous retrouvait encore au travail. Enfin, nous nous mîmes à semer nos pommes de terre; à peine les premières pousses se montraient-elles, qu'un soir de pluie, comme il en tombe sous les tropiques, enleva et détruisit tout. Nous avions bâti avec des dalles grossières et de l'écorce d'arbre deux huttes pour deux condamnés qui devaient nous aider dans nos travaux. Elles étaient situées toutes les deux sur les bords de la rivière. C'étaient d'étranges bipèdes que nos employés; ils auraient bu deux tonneaux de vin par jour sans s'enivrer et détruit une forêt à coups de hache sans se fatiguer. Leurs mains étaient devenues dures comme de la corne. Leur épiderme était plus épais et plus impénétrable que du cuir tanné. Ils se trouvaient dans les bois, à leur ouvrage, quand le déluge commença. La femme ou la gouvernante de l'un d'eux était restée

dans la hutte avec une de ses amies qui était venue de Melbourne pour lui rendre visite. A minuit, les neiges des montagnes ayant fondu et s'étant mêlées à la pluie qui avait tombé, la rivière disparut, et ce ne fut plus qu'un vaste lac de deux milles de largeur, sur lequel brillait la lune; de notre fenêtre, nous apercevions le flot qui montait et les deux huttes qui allaient être envahies et emportées. Les cris perçants des deux femmes montées sur le toit arrivaient jusqu'à nous sans que nous puissions leur porter aucun secours. Bientôt cependant nos bûcherons, qui s'étaient attardés à la ville, accoururent et se jetèrent à la nage; ils parvinrent, non sans peine, à sauver les femmes, et au moment même où ils les saisissaient, le toit croulait; huttes, lits, matelas, bonnets et ustensiles de ménage roulaient confondus et entraînés par le torrent.

» Je suis las, dit-il encore, de cette éternelle verdure des antipodes; rendez-moi mes chênes d'Europe et leurs feuilles qui jaunissent en automne. Que je retrouve ces belles nuances de l'année qui meurt, orange, grise, sombre et écarlate; quand verrai-je la petite feuille détachée du marronnier tournoyer dans l'air et traverser l'espace, ou, pendant une des soirées calmes et pures d'octobre, glisser doucement de son rameau et tomber aux pieds du promeneur pensif? Je redemande les fleurs du pays, le vieux cimetière avec son mur grisâtre, le petit rouge-gorge et sa tache rouge sur la poitrine, et le merle à la voix éclatante et aiguë; et nos campagnes modestes, sans vastes horizons, avec leurs primevères et leurs pâquerettes blanches; mais surtout, oh! surtout, la mélodie joyeuse et triste des bois s'agitant dans la brise. »

Adieu donc, et peut-être au revoir, terre dure et féconde, théâtre futur d'une civilisation inconnue! Je te quitte sans les regrets du voyageur séduit et enivré par la végétation des tropiques; je te quitte sans t'adresser les malédictions du poëte aux illusions perdues. Tu as la richesse sans la beauté. Les jours de l'or une fois passés, ton tour viendra sans doute pour les beautés fécondes que donne à la terre le soc de la charrue, bien préférable à la pioche du mineur.

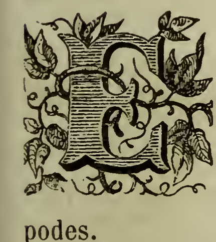
Mais voici le capitaine *Huysman* qui s'impatiente. Le vent est bon, il faut partir. Nous dérapons; le brick sort à pleines voiles de la rade de Port-Jackson, et nous rangeons à une demi-lieue de la côte la première jonque remplie d'émigrants chinois.





CHAPITRE DOUZIÈME

Une tempête dans la Polynésie. Macao. — La route vieille des galions. — Un typhon dans les mers de l'Inde. — Relâche à Saypan. — Sauvages civilisés à l'espagnole. — Végétation des Ladrones. — Les Malais, histoires de pirates. — L'or de Luçon. — Les vrais sauvages de Malaisie. — Tinguianes et Igorrotes. — Un festin d'antropophages. — Azétas et Négritos, dernier degré de l'échelle humaine. — L'or à Malacca. — Ceylan, le bouddhisme et la civilisation, une émeute de Singhalais, un prétendant fouetté, théâtres indigènes. — Poulo-Penang, une île en dot. — Le retour. — Un dernier mot sur l'or. — Chine et Sibérie. — Les mines de l'Oural.



Et maintenant me voici de nouveau voguant à travers l'immense Océan équinoxial, mais, cette fois, c'est pour retourner en France, aux antipodes.

Ma campagne de l'or était finie, je le croyais du moins, et à moins que Java, Sumatra ou Bornéo ne se fussent changés depuis quelques mois en Eldorado, il me semblait que je n'avais plus qu'à rassembler mes souvenirs, à coordonner mes observations diverses.

Mais la mousson du sud-ouest en avait ordonné autrement. Elle nous fit défaut à la hauteur du golfe de Carpentarie, dans les parages de la mer du Corail. Nous ne pûmes donc nous élever au vent de manière à entrer dans le détroit qui sépare la Papouasie de l'Australie. Une forte brise du sud, qui bientôt se changea en une effroyable tempête, nous poussa dans la direction des Mariannes. Tous les ris pris, le petit mais solide navire filait encore, à sec de voiles, avec une violence effrayante. Il ne s'agissait plus de diriger, mais d'obéir à la tempête. La seule chose à craindre, c'était d'être porté sur un des nombreux îlots qui émaillent les mers de la Polynésie.

Mais Dieu en avait décidé autrement. Toujours poussés vers le nord par une de ces tempêtes persistantes, implacables, comme le Pacifique seul en produit, nous arrivâmes en vue des côtes de la Chine, dans les eaux de la baie de Canton.

Le capitaine *Van-Huysman*, en homme habitué aux désappointements maritimes, mit le cap sur *Macao*, et nous atterrîmes dans le port de la ville portugaise.

Macao n'est autre chose qu'un impasse, un coin de la Chine occupé par 4,000 Portugais, qui y campent au milieu de 40,000 Chinois, sans même pouvoir faire un pas hors des murs de la ville. J'aurais voulu trouver au plus vite une occasion pour Hong-Kong. Je savais que, depuis deux ans, un service régulier de *packets* britanniques partait de la colonie anglo-chinoise et passait par Sincapore, Poulo-Tenang, Ceylan et Aden, reliant ainsi le port de Hong-Kong au port de Suez, la mer de Chine et la Méditerranée.

Mais la peste était, disait-on, à Hong-Kong : la douane portugaise

se refusait à laisser partir aucun bâtiment pour cette destination. Il fallut m'en remettre au hasard et suivre la fortune du brick hollandais.

Je retrouvais à Macao mes vieilles connaissances de San-Francisco, mes immuables Chinois. Les nouvelles d'Australie commençaient à surexciter les enfants du Céleste-Empire, et, malgré les sévères édits de la police, des départs nombreux s'organisaient parmi eux pour la terre de l'or. En vain quelques hommes plus prudents, parmi ces braves porte-queues, cherchaient à arrêter ce mouvement par de sinistres prédictions : la soif de l'or et de l'inconnu l'emportait.

Au moment où je me trouvais à Macao, les deux partis étaient en présence : les conservateurs, les immobiles, d'un côté; les progressistes, les voyageurs, de l'autre.

Le chef des conservateurs-bornes était un certain Pan-se-Tchen, gros Chinois fleuri, possesseur d'un superbe embonpoint, ancien bouton de corail devenu commissionnaire en marchandises et possesseur d'une fortune immense. On me le montra dans les bureaux de la douane. Le riche Pan-se-Tchen n'était pas assurément un type de beauté antique, mais il y avait dans son élégant costume, dans sa démarche voluptueuse, dans le sourire de sa grande bouche et dans le pétillement de ses petits yeux bridés, quelque chose du petit-maître envahi par l'embonpoint. Il portait un de ces chapeaux de paille très-fine, que je crois être de la paille de riz de montagne, et qui rivalisent de luxe avec les pailles de Manille et de Panama; quelques-unes de ces étoffes valent jusqu'à mille francs le mètre. Le chapeau de Pan-se-Tchen était orné d'une plume de

paon gracieusement rejetée en arrière. Sa robe de soie gris-perle n'eùt certainement pas déparé la plus élégante de nos femmes de l'Europe. Cette robe était relevée et maintenue par une ceinture qu'attachait une agrafe d'or dans laquelle était enchâssée une grosse pierre de jade vert tendre. Dans cette ceinture étaient passées, en guise de poignards et de pistolets, les armes du petit-maître, les fourreaux brodés de perles dans lesquels Pan-se-Tchen serrait son éventail, sa montre et ses bâtonnets d'ivoire, instruments indispensables au Chinois qui veut manger.

Ce type vénérable du propriétaire chinois évoquait devant moi tous les souvenirs de mes lectures d'autrefois, toutes les figures étranges incrustées dans le vernis des vieilles porcelaines, et ces



illustres magots, branlant gravement le chef, qui avaient surpris et effrayé mon enfance. Ce n'étaient plus là mes longues-queues

de San-Francisco, hérétiques déjà aux trois quarts convertis à la religion des modes européennes ; j'avais devant les yeux une représentation fidèle des vieux mandarins du Céleste-Empire, et je pouvais me faire une idée du fils du Soleil et du cousin de la Lune, tel que le recèle la mystérieuse Péking.

Pan-se-Tchen venait, sans le savoir, de faire une énorme concession aux idées de l'Europe. Pour détourner ses concitoyens de la manie des voyages, il en avait appelé à la presse. Imprudent Pan-se-Tchen, qui se servait des armes de ses ennemis, au risque de se blesser lui-même. Mon triple Chinois avait donc fait composer dans l'imprimerie anglaise de Macao une superbe affiche du plus beau rouge dans laquelle il appelait les défiances de ses compatriotes sur les barbares aux cheveux rouges qui engageaient ses compatriotes à émigrer.

Voici cette pièce d'éloquence :

« Je viens dire que nous avons appris récemment que les barbares répandaient le faux bruit de la découverte d'un pays situé au delà des mers extérieures, où l'or serait très-abondant, leur but étant de persuader à nos Chinois de se lancer sur les mers extérieures pour aller à la recherche de la poudre d'or. Nous nous sommes dit que si l'or est aussi abondant dans ce pays qu'on le prétend, il doit s'y trouver déjà bon nombre de barbares riches et pauvres, et alors pourquoi inviteraient-ils nos Chinois à y aller travailler avec eux? Il est évident qu'il doit y avoir quelque piége là-dessous. Et penser que ces barbares, dans les dernières années, sous prétexte d'aller cultiver la muscade, ont séduit quelques myriades de nos gens, dont pas un seul n'est revenu, dont on ne sait

pas même s'ils sont morts ou vivants, c'est déjà bien assez triste. Le fait est que, quand les barbares vont faire la guerre dans divers pays, ils mettent nos hommes à l'avant-garde pour les faire tuer ou blesser; cette fois, ils ont inventé cette abominable fable pour nous tromper; ils parlent d'aller chercher de l'or, tandis que la vérité est qu'ils veulent avoir des Chinois pour les mettre au premier rang dans leurs batailles. Nous tous qui avons des parents, des femmes, des enfants, nous ne nous laisserons pas tenter; mais s'il en est d'assez peu sages pour ne pas profiter de ce conseil et se laisser séduire, je le leur prédis, il sera trop tard quand ils se repentiront. Que chacun en délibère.

» C'est, après mûre réflexion, l'avis que donne à ses concitoyens un homme des montagnes, qui a de l'expérience et connaît les voies de ce monde. »

Tu auras beau faire, honnête Pan-se-Tchen, l'émigration chinoise n'en continuera pas moins de verser ses flots sur l'Australie et sur l'Amérique. La prohibition d'émigrer a déjà fléchi dans les ports de Canton et d'Amoy. Elle n'est plus maintenue avec sévérité qu'en ce qui concerne les femmes. L'émigration chinoise a déjà rempli les îles de l'Océan indien, surtout Java, Sumatra, la presqu'île de Malacca. Sincapour est, en grande partie, peuplée de Chinois. Une avant-garde de longues-queues est arrivée à Maurice et à Bourbon. Quelques-uns sont déjà installés dans la Guyane anglaise, et voilà que l'or allait les appeler sur deux points éloignés de l'immense Océan.

On défend aux Chinois d'émigrer, mais celui qui a faim saura bien trouver une issue. Il fuira par la Tatarie, par le Thibet, par

Macao, par Sincapore. Vous le retrouverez, à quelques mois de là, tranquillement installé à Manille, aux Maldives ou à Honolulu, exerçant tous les métiers, commissionnaire, facteur, tailleur, maçon, jardinier, blanchisseuse ou couturière. Partout où il y a vingt sous à gagner, vous trouverez un Chinois. Partout où l'économie, l'astuce, la patience, la sobriété peuvent procurer la vie et l'aisance, arrive le Chinois, prudent, calme, laborieux, voleur, calculateur, intrigant.

Et ne croyez pas que la race se soit corrompue, que ces qualités et ces vices soient d'hier. Au temps de Charlemagne, deux Arabes visitèrent la Chine, et la relation qu'ils en firent nous montre déjà le Chinois perfide et travailleur, cupide et gourmand, sobre et souple, prêt à tout faire pour gagner.

Aussi, M. de Ferrière, qui les connaît bien, prétend-il qu'il n'y a au monde qu'un seul Chinois, multiplié par lui-même, identique à lui-même, immuable, éternel, avec sa houppe, ses pantoufles et son œil bridé. Partout, dit-il, il conserve indélébile, malgré les croisements et les distances, son type originel et son caractère moral. Dans quelques siècles, la terre sera peuplée de Chinois. Aimable perspective !

En attendant cet enchinoisement de l'univers, le port de Macao s'emplissait et se vidait alternativement de grandes jonques venues de Ning-Pô, d'Amoy, de Hong-Kong.

Ces vaisseaux chinois sont très-supérieurs, pour la construction, la grandeur et l'emménagement, à ceux de tous les autres peuples de l'Asie. Le nom sous lequel sont communément con-

nus en Chine les navires destinés aux voyages de long cours est *tcheou ;* les insulaires de l'archipel Indien les appellent *wan-hang ;* en France, et généralement en Europe, nous les nommons jonques ou jonks, corruption du mot *junk*, qui veut dire grand vaisseau. Presque toutes les jonques employées à faire le commerce entre l'archipel Indien et la Chine se construisent à Bangkok, sur la grande rivière de Siam (Mennang). La commodité de ce port, l'extrême abondance, le bas prix et l'excellente qualité du bois, qui est presque toujours de teck (espèce de chêne presque incorruptible), ont fait choisir ces lieux pour l'établissement de vastes chantiers.

La coque du bâtiment, jusqu'à la ligne de flottaison, est en bois ordinaire, mais toutes les hautes œuvres sont en teck. On emploie les chevilles de fer pour lier les couples et les bordages. Les coutures sont très-bien calfatées avec une étoupe tirée du bambou, et le fond avec une espèce de résine d'une grande adhérence. L'avant et l'arrière sont plats, mais le premier est plus petit, sans quille et sans taille-mer ; l'arrière renferme une chambre immense, où le gouvernail est à l'abri des coups de mer. Les jonques ont de deux à quatre mâts, sans aucune proportion entre eux ; le principal ou grand mât est beaucoup plus gros qu'aucun des autres. Ils ne se composent que d'un seul espar. Un carré de bambou fendu et étendu sur une vergue ou canne tient lieu de voile. Il n'y a qu'un seul pont : l'intérieur est divisé en cabines ou compartiments pour les marchandises et les passagers. Les pompes y sont inconnues, ou du moins on ne s'en sert jamais. Les câbles sont en rotins tressés, l'ancre en bois de fer, mais les pattes en sont quel-

quefois en fer ; les manœuvres dormantes et courantes en rattan, ou en *kaire* (fibre de coco).

Une jonque chinoise offre à l'œil quelque chose de bizarre et de singulier : le pont a la forme d'un croissant; en le voyant, les extrémités sont si hautes et si pesantes, que l'on croirait qu'au premier coup de vent le bâtiment doit sombrer. Il n'en est rien cependant. Quelque défectueuses qu'elles nous paraissent au point de vue de l'art européen, les jonques sont très-solides à la mer; mais, à moins que le vent ne soit très-favorable, elles marchent mal, et la manœuvre en est très-difficile, ainsi qu'on doit se l'imaginer. Quatre hommes pour 100 tonneaux gouvernent facilement un vaisseau marchand d'Europe, mais une jonque en exige dix fois plus. On en a vu des plus grandes avoir une vingtaine et plus de matelots à la barre seulement. Leur grandeur dépend de la nature des ports où elles doivent relâcher ou faire échelle ; selon que ces ports sont profonds ou bas, la jonque est grande ou petite ; leur capacité varie entre 200 et 1,200 tonneaux. Celles qui portent 1,200 tonneaux sont immenses et lourdes.

Il paraît peu probable que les Chinois changent jamais leur système de construction; ce serait altérer ce qui existe de temps immémorial, et ils sont peu innovateurs. Disons plus, les innovations seraient considérées comme un crime de lèse-majesté, comme une trahison.

Quelques riches hanistes de Canton et de Hong-Kong ont cherché, il y a quelques années, à améliorer la forme et les emménagements de leurs jonques d'après nos modèles européens; mais le gouvernement du Céleste-Empire a admonesté avec tant de

sévérité les auteurs du projet, que ceux-ci n'ont pas cru prudent d'y persister.

Les officiers d'une jonque chinoise sont : le capitaine, qui veille sur l'équipage ; le pilote, qui s'occupe des manœuvres; le quartier-maître, qui donne ses soins au gouvernail. La subordination et le bon ordre règnent toujours à bord, mais c'est moins au système de discipline qui y est employé et suivi, qu'il faut l'attribuer, qu'au caractère tranquille du Chinois, à sa sobriété, à la régularité du paiement des matelots, qui tous d'ailleurs sont intéressés dans la cargaison, et jouissent, en outre, de la faculté d'embarquer une quantité de marchandises proportionnée au tonnage.

Les Chinois sont d'une ignorance absolue en navigation, considérée comme science ; certaines parties de la pratique leur sont même inconnues. Ils ne gardent aucune estime ; chez eux, nulle observation de la position des corps célestes pour reconnaître la leur ; chez eux, nulle idée de longitude et de latitude pour le gisement des places. Le compas marin employé par les navigateurs de cette nation se divise en vingt-quatre sections, qui répondent probablement aux anciennes subdivisions de la circonférence de l'horison chez leurs ancêtres, avant qu'ils connussent la polarité de l'aiguille aimantée, ou au moins avant qu'ils eussent commencé à en tirer un parti utile. Leurs compas se fabriquent à Nangasaky, au Japon. Ce fait donne à penser que cet instrument passa du Japon en Chine.

Notre petit navire, fin voilier, appareilla de la rade de Macao par le premier souffle de la mousson de sud-ouest. Il était midi, le ciel était d'un beau bleu intense, les nuages rares qui venaient

de terre sembaient de légers flocons de ouate chassés par un vent



frais pour conjurer la grande chaleur : avant le coucher du soleil, nous glissions alertement sur une jolie mer à lames molles et lentes et nous avions franchi le canal qui sépare le groupe des *Ladrones* (îles des Larrons) de la côte orientale de Monthanha. De là, nous avançâmes vers la chaîne des îles *Bashis*, faisant un peu de toile pour échapper à l'action dangereuse des courants au sud de l'écueil des *Pratas*.

C'est qu'il ne fait pas bon, dans ces terribles parages, badiner avec la mousson du sud-ouest, si capricieuse et aux sautes si imprévues. Cette mousson orageuse n'est au fond qu'une perturbation toute locale causée dans le cours normal des vents alisés par la raréfaction des couches d'air que le soleil terrible de l'Asie échauffe pendant neuf mois sur l'immense continent. Les efforts périodiques

de cette mousson sont à chaque instant contrariés par le grand courant atmosphérique qui règne entre le tropique du Cancer et la ligne équinoxiale. De là, à certains jours, une lutte horrible entre ces deux puissances, que l'ingénieuse antiquité eût transformées en fils irrités d'Éole ; de là ces ouragans, ces typhons, ces *circular storms*, comme disent les Anglais (tempêtes qui tourbillonnent en rond), dont l'action sème de débris les côtes de l'Inde et de la Chine.

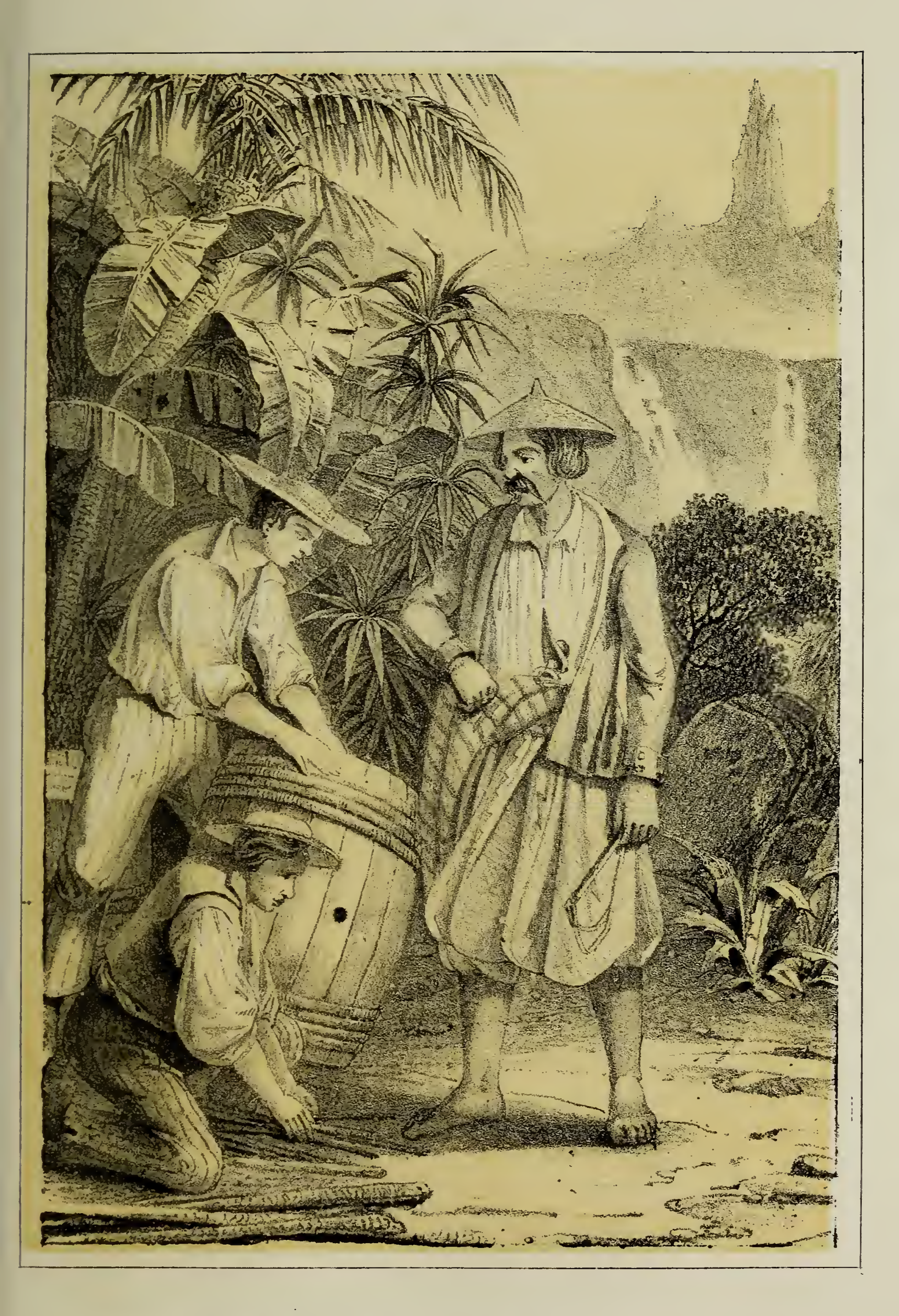
Bientôt, comme cela arrive souvent lorsque la mousson est encore mal établie, le vent sauta tout à coup au nord-est et il nous fallut tourner la proue vers les *Mariannes.*

Laissant donc *Luçon* vers le nord, nous fûmes obligés d'entrer dans le long détroit, tout semé d'îlots, qui s'étend entre la côte sud de Luçon et les îles de *Mindoro* et de *Samar*. C'est là ce fameux détroit de *San-Bernardino*, qui fut autrefois la grande route de ces galions espagnols qui apportaient à Luçon les produits si ardemment convoités des mines d'or de la Nouvelle-Espagne, et qui retournaient au Mexique chargés des soieries, des nankins et des porcelaines précieuses de la Chine.

Ainsi, je retrouvais encore sur ma route, sinon l'or lui-même, au moins ses prestigieux souvenirs.

Aujourd'hui, l'ancien chemin des galions, le détroit de San-Bernardino, qui ouvre une route sinueuse aux flots de la mer de Chine et de l'océan Pacifique, n'est plus fréquenté que par les rares navires qui se rendent de Sydney à Manille.

Il était écrit que je verrais de plus près les *Mariannes,* devant lesquelles notre navire avait déjà passé deux fois. La mousson



Une relâche aux Mariannes.

tomba tout à coup. La chaleur devint intense, effroyable. Pas un souffle d'air : les poumons respiraient une sorte de poussière enflammée, électrique. Le prudent Hollandais interrogeait avec inquiétude le soleil d'un rouge sanglant. Evidemment, il se préparait quelque scène effrayante. Heureusement, les premières bouffées d'une brise lourde, enflammée, suffirent à nous porter dans une petite rade de *Saypan* ou *Saint-Joseph*, l'une des Mariannes. Il était temps, le typhon allait souffler.

Qui n'a assisté aux fureurs d'un orage que dans nos contrées du nord de l'Europe, ne peut imaginer les terribles effets d'un ouragan indien. Déjà, depuis plusieurs heures, l'aspect sinistre du ciel, plaqué de larges taches blafardes et cuivrées, l'abaissement du mercure dans les tubes du baromètre, l'inquiétude significative des animaux, annonçaient un ouragan. Il fondit sur nous vers le soir : ce ne furent pas d'abord ces larges gouttes, lentes et rares, qui chez nous précèdent la tempête ; mais, comme il est dit dans la Bible « les cataractes des cieux furent ouvertes. » C'étaient de véritables nappes d'eau qui s'écoulaient du dôme obscur qui nous cachait les derniers rayons du soleil. Toute la nuit, ces nappes liquides ne cessèrent de s'épancher, avec des redoublements incessants, avec des sifflements furieux du typhon, avec des grondements sourds et comme des plaintes de la terre. Le petit navire, affalé sur deux ancres, était soulevé comme par la main d'un géant invisible. Mais il tint bon, et nous échappâmes à un des plus horribles orages de l'océan Indien.

Enfin, peu à peu la pluie devint moins dense, le jour reparut, des restes de rafales balayèrent les derniers pans de nuages qui

se repliaient à l'horizon comme de vieux décors d'opéra, et bientôt un ardent et splendide soleil vint éclairer les ravages de cette nuit sinistre.

Du haut des collines et des montagnes de Saypan descendaient et descendirent encore pendant près de deux jours de blanches cascades bondissant au milieu des buissons, entraînant des masses de terre détrempée, des troncs énormes brisés comme des pailles. La baie était couverte d'épaves et de poissons morts, que ces déluges d'eau douce avaient surpris dans leurs retraites salées. Les nombreux ponts en cocotier qui relient les routes ravinées du pays avaient été emportés.

Nous étions en territoire espagnol : il nous fallut payer la relâche forcée que nous venions de faire. En Espagne, tout se paie, même l'hospitalité donnée au navire en détresse. Les contestations fort justes élevées par le capitaine *Van-Huysman* me donnèrent, au reste, le temps d'apercevoir quelques naturels.

Coiffés d'un large *sombrero* (chapeau à grands bords) en feuilles de pandanus artistement tressées, ou encore d'un trivial chapeau de cuir bouilli, vêtus d'un pantalon large de cotonnade bleue et d'une chemise de *Piña,* portant autour du cou chapelets et scapulaires, l'allure timide et défiante, ces pauvres diables, abrutis par la civilisation espagnole, osaient à peine accepter les petits cadeaux que nous leur fîmes en échange de quelques fruits et de quelques poissons. Il est impossible de voir une plus grande misère sous un plus magnifique climat.

C'est une étrange végétation que celle des îles de la mer de la Chine. Volcans éteints, ces amas de cendres et de rochers rejetés

des entrailles de la terre, recèlent les principes d'une fécondité énergique jusqu'à l'excès. Il y a là une prodigalité de vie, une séve effroyable qui se manifeste par les créations les plus désordonnées. Les lacs y renferment des poissons monstrueux et des caïmans énormes, capables d'engloutir un cheval et un bœuf dans leur prodigieux estomac. La panthère noire y résume toute la féroce agilité, tous les instincts destructeurs de sa famille. Le soleil y verse des torrents d'une chaleur implacable et les orages y sont des typhons destructeurs. Cette terre ardente, ce soleil chauffé à blanc pénètrent toute la nature de leurs flammes. Tout a ici un caractère excessif : les couleurs du paysage sont tranchées, les senteurs pénétrantes; elles tuent ou vivifient, pas de milieu. Tout est épice, parfum ou poison.

L'homme lui-même ne pouvait échapper à cette loi générale. Indiens et Malais, la race jaune est marquée du sceau fatal de la bestialité la plus farouche. Mais en même temps qu'elle a la ruse et la férocité, elle a aussi la force et le courage, le respect de la parole donnée, et les nombreux bandits de l'archipel sont liés entre eux par une sorte de chevalerie sauvage qui ne manque pas de grandeur.

J'avais rencontré sur la grande route de l'or trop de curieux exemplaires de la race humaine, trop de types peu connus de l'homme à l'état sauvage, pour ne pas chercher à voir de plus près ces farouches Malais, ces Indiens de l'archipel, si différents par leurs mœurs des Indiens du continent, leurs ancêtres.

La dernière relâche de notre voyage, *Luçon*, m'offrit l'occasion cherchée. Mais quelle horrible pression n'a pas dû exercer, sur la

population primitive de cette partie de la Malaisie, la domination espagnole. Ces insulaires, autrefois si farouches, sont aujourd'hui de pauvres idiots, tremblant de peur et de misère, semblables à peu près au *crétin* des Alpes.

L'or se découvre en abondance dans les montagnes de Luçon. On l'y exploitait autrefois. Mais le travail esclave flétrit tout, frappe tout de stérilité. Et d'ailleurs, la domination espagnole a eu peur des insulaires conquis : elle les a presque tous massacrés.

Aujourd'hui, c'est dans l'intérieur des Philippines désertes qu'il faut chercher des traces de l'aborigène.

Le *Tinguiane* et l'*Igorrote* des Philippines sont des hommes admirablement conformés, légèrement bronzés, avec cheveux plats, au profil régulier, au nez aquilin. Ils portent pour tout vêtement une ceinture et une espèce de turban fait d'écorce de figuier. Ils sont armés d'une longue lance, d'une petite hache et d'un bouclier.

Leurs femmes, au type sarrasin, qui me rappelèrent par leur gracieuse beauté nos Arlésiennes, portent également une ceinture ; mais elles ont en outre un petit tablier très-étroit qui leur descend jusqu'aux genoux ; leur tête est ornée de perles, de grains de corail et de petits bijoux d'or mêlés avec les cheveux d'un beau noir profond. Leurs poignets sont garnis de bracelets en tissus parsemés de verroteries de couleurs tranchantes : ces bracelets montent jusqu'au coude et forment comme des demi-manches tressées. Cet ornement comprime fortement le bras dès la première jeunesse, empêche le développement des chairs et boursouffle horriblement le poignet et la main. La beauté d'une Tinguiane ou

d'une Igorrote consiste dans des mains enflées, comme celle des Chinoises dans des pieds étroits et mutilés, comme celle de nos Européennes trop civilisées dans *une taille de guêpe*. C'est partout le contre-pied de la nature, et notre civilisation se rencontre ici dans le mauvais goût avec les sauvages de Iala-Iala ou les magots du Céleste-Empire.

Mais où le Tinguiane et l'Igorrote se séparent de leurs émules, c'est dans leurs coutumes d'une férocité inouïe. Un intrépide Français, M. de la Gironnière, qui a vécu dix ans au milieu de de ces barbares, a pris sur le fait et raconté d'une façon saisissante des traits d'antropophagie révoltante. Il nous fait assister dans ses curieux récits à un repas qui suivit une victoire des Tinguianes sur une tribu de Guinanis. Le breuvage versé à ce festin épouvantable consistait en *basi*, liqueur enivrante à laquelle les jeunes filles avaient mêlé la cervelle de quatre ennemis morts. M. de la Gironnière fut obligé de tremper ces lèvres dans cet affreux mélange.

Eh bien ! il est encore un degré au-dessous de ces odieux mangeurs de chair humaine, et la barbarie présente, dans les Philippines, des races plus immondes, des types de bestialité plus sauvage. Les *Azétas* ou *Négritos*, visités par le même voyageur, nichent dans les arbres comme les oiseaux, ne vivent que de carnage et fuient l'homme, à moins qu'ils ne le recherchent pour le déchirer et s'en repaître. On est tenté de voir dans ces monstres une horrible variété du singe, une sorte d'orang qui parle.

Je me hâte d'ajouter que je n'ai pas eu la dangereuse cu-

riosité de visiter ces peuplades dans leurs retraites. Je me suis contenté, et vous ferez bien, lecteurs, de m'imiter, d'examiner le squelette de *Négrito* donné par M. de la Gironnière à notre Jardin des Plantes de Paris.

Des Philippines, nous gagnâmes aisément le détroit de *Malacca.*

Malacca venait de s'adjoindre aux contrées désignées par la Providence pour attirer par l'or le flux des populations européennes. Le bruit venait de se répandre que, dans les environs de Malacca, au pied du *Gunong-Ledang* (Mont-Ophir), l'or se trouvait en pépites et en granules. Quelques mineurs européens, venus de la Californie, résolurent d'aller vérifier le fait, et leur tentative fut couronnée de succès. Au moment de mon départ, sept Européens, accompagnés de trente coolies chinois, recueillaient journellement de 25 à 30 onces de l'or le plus pur.

Gunong-Ledang est à environ deux journées de marche de Malacca, et se trouve sur les territoires de l'ancien royaume de Johore, à l'extrémité méridionale de la péninsule malaise, à quelques milles seulement au delà des limites des possessions de la compagnie des Indes. Le sultan ou radjah de Johore habite Sincapore, où il reçoit une modique pension des Anglais.

L'existence de l'or dans cette partie de la Malaisie était du reste depuis longtemps connue, et déjà, il y a plusieurs années, les Chinois y avaient fait d'abondantes récoltes de ce précieux métal; mais les Malais les forcèrent bientôt à quitter le pays. Depuis, la recherche de l'or y avait été abandonnée.

C'est, après tout, un pays béni du ciel que cet archipel malais,

et il a fallu que l'homme y déployât tous ses vices, toutes ses fureurs, pour en faire un des parages les plus redoutés des navigateurs.

Un des plus grands charmes de cet archipel est la verdure constante et l'abondance de la végétation. L'atmosphère équatoriale est rafraîchie par de fréquentes rosées, assainie par de bonnes brises et tellement fécondante que les rochers perdent en peu de temps leur aridité. Autour des grandes îles, un cordon de plus petites présente l'aspect d'une digue de jardins flottants chargés de fruits et de fleurs, baignés dans une eau tellement claire et pure que les nuages s'y réfléchissent et y dessinent leurs ombres. Les collines étagées sont couvertes de vapeurs blanches comme de la neige qui se dorent et miroitent aux rayons du soleil. D'épaisses forêts s'étendent de tous côtés, mais leur aspect un peu sévère est égayé par des champs bien cultivés et des parcs bien entretenus, surtout à l'île de Java. A Bornéo et à Sumatra, les forêts sont presque impénétrables et s'étendent jusqu'à la mer. Les arbres gigantesques sont entourés de milliers de lianes, de plantes grimpantes et de fleurs fantastiques aux couleurs vives et bizarres, comme on en trouve au Brésil. De nombreux oiseaux remplissent ces bois de leurs chants et de leurs cris, quelques-uns fiers et perçants, d'autres doux, plaintifs et mélodieux. Leurs plumages bleus, rouges, dorés, réjouissent l'œil par l'ensemble de leurs couleurs, la variété des tons et leurs éclats métalliques. Des serpents verts et veloutés s'enroulent autour des branches et se glissent à travers les hautes herbes, les feuilles et les réseaux des lianes. Il y en a d'inoffensifs et de doux; mais la morsure

de la plupart est mortelle. Une immense variété de brillants insectes animent les solitudes des Célèbes et de Bornéo. L'on y admire les demoiselles vert-bronze qui répandent un parfum d'essence de rose, les papillons argentés et toute espèce de sauterelles.

Les gazelles indiennes, les éléphants, les rhinocéros, les tigres, les tapirs, les babiroussas, les mias-pappau, les paresseux et les buffles habitent les bois des grandes îles. Ils sont plus rares dans les petites ; mais aux Moluques, par exemple, l'on trouve une quantité d'oiseaux d'espèces variées. Parmi eux les plus beaux de tous sont les oiseaux de paradis. D'après la fable, ces oiseaux, messagers des dieux, volaient vers le soleil ; mais, enivrés par les parfums émanés de ces îles, ils tombèrent sur la terre et devinrent la proie des hommes. Les loris, les argus, les pigeons de toutes les couleurs et ces *atomes de l'arc-en-ciel*, les cynniris ou oiseaux du soleil, sautent de branche en branche. Le lotus indien et le lys-tigre entourent les arbres et les bords des rivières de leurs fleurs blanches, écarlates ou violettes. Les alligators et les lézards y sont très-nombreux. Des coquillages légers et aux brillantes couleurs couvrent les rivages ; les rochers ressemblent, par leurs formes, à des étoiles, à des fruits et à des fleurs. La mer renferme des poissons bizarres, éclatants et d'une espèce fort curieuse et rare, telle que les sirènes malaises, servies sur la table des rois, et qui ont donné naissance à toutes ces fables si chères aux imaginations orientales.

Mais des races ennemies se sont disputé ce paradis terrestre et en ont fait un lieu de terreur et de carnage. Malais, Indiens, Chinois, Portugais, Espagnols, Anglais et Hollandais y ont successive-

ment promené le fer et le feu. Aujourd'hui, l'Européen a cessé de ravager et de détruire : le Malais seul est resté ce qu'il était.

Le Malais est né pirate et mourra pirate. La civilisation qui s'avance sur ces mers une pièce de cotonnade dans la main gauche, un fusil dans la main droite, le supprimera sans le dompter. Chose singulière, et qui démontre l'énergie de la race malaise, c'est corps à corps que les pirates sont le plus redoutables. Agiles et intrépides, les Malais tentent toujours l'abordage, lorsqu'il est possible; ils massacrent l'équipage, pillent consciencieusement la cargaison, boivent l'eau-de-vie et le tafia, et ne laissent de leur expédition d'autres traces que la richesse suspecte d'un chargement bientôt vendu à perte.

Il est juste de dire que le Malais s'attaque peu aux navires battant pavillon européen; c'est la lourde jonque chinoise, avec sa grande voilure de nattes, qui excite spécialement sa convoitise. Il sait uqe ces honnêtes Chinois n'ont pas le mauvais goût de se dêfendre.

Et puis il est arrivé aux pirates, lorsqu'ils attaquent des bâtiments européens, certains accidents qui leur ont donné à réfléchir. Tel brick à l'allure innocente et timide s'est tout à coup transformé en une petite forteresse aux canons rugissants. Le brick de Linfernat leur a causé, il n'y a pas longtemps, une surprise de ce genre.

Linfernat est un fils de la Cannebière, Marseillais pur sang, capitaine au long cours, assez connu sur la grande route de l'Inde, du château d'If au golfe du Bengale. Linfernat, lorsqu'il n'était encore que second, avait eu maille à partir avec les *prós* malais, et

la goëlette qu'il montait avait été prise et pillée, par une belle nuit d'été, dans les parages des Célèbes. Il s'était sauvé, lui troisième, à la nage. Aussi Linfernat s'était bien promis de prendre sa revanche lorsqu'il serait capitaine.

Linfernat était homme de parole.

Le jour venu, Linfernat obtint de ses commanditaires un joli brick élancé, bon marcheur, dont on eût pu faire à l'occasion un charmant corsaire. Arrivé à Sincapore, il acheta innocemment huit caronades avec leurs accessoires, fit provision d'excellents fusils, de bonne poudre, et engagea une douzaine de gaillards déterminés pour compléter son équipage.

Puis, il partit le cœur gai, l'œil brillant, comme un homme qui entrevoit une bonne affaire.

Arrivé dans les eaux des Célèbes, Linfernat mit en panne à bonne portée de la côte, attendant l'occasion. La mer était superbe, douce comme de l'huile, la température était délicieuse, de fraîches brises apportaient au petit navire la senteur embaumée du rivage ; mais l'occasion ne venait pas.

Qu'attendait donc le capitaine Linfernat ?

Enfin, un soir, entre chien et loup, c'est-à-dire entre soleil et lune, Linfernat, qui ne cessait d'explorer l'horizon à l'aide de sa longue-vue, repoussa brusquement les tuyaux de son instrument, se frotta les mains d'un air narquois, donna à un mousse qui se prélassait à deux pas un énorme coup de pied, ce qui était chez le capitaine un sûr indice d'une grande satisfaction intérieure ; puis, fredonnant un refrain fort à la mode sur les allées de Meilhan, il

descendit dans l'entrepont, donna quelques ordres, et revint s'asseoir près de la roue du gouvernail.

Bientôt le brick de Linfernat changea d'allures; ses voiles coquettement disposées tombèrent éplorées le long des mâts; les vergues, les espars prirent des attitudes extravagantes. Le brick, roulé comme à l'aventure par la folle brise du soir qui se levait sur les flots, avait l'air d'une coque abandonnée, survivant à la tempête.

Linfernat était seul sur la dunette; il regardait toujours à l'horizon, mais il n'avait plus besoin de lunette; ses excellents yeux de marsouin pouvaient facilement distinguer cinq ou six grands *prôs* qui s'approchaient à force de rames. Linfernat souriait d'un air béat. Bientôt les barques agiles furent à quelques centaines de pas du brick; alors Linfernat hissa au grand mât un pavillon en berne, comme pour implorer du secours. Des cris de joie sauvage répondirent à cet appel. Les pirates malais, car c'étaient des pirates, voyaient maintenant dans le brick flottant à l'aventure une proie assurée. Ils s'élancèrent confusément à l'abordage.

Mais, tout à coup, retentit un coup de sifflet. Linfernat d'un coup de barre a présenté le flanc aux *prôs* qui courent sur le navire. Les sabords du brick s'ouvrent, et un ouragan de fer et de feu tombe sur les *prôs* chargés de bandits. La première bordée en a coulé deux et a balayé la moitié de l'équipage des autres; le brick vire gracieusement, et la bordée de babord complète la besogne; les *prôs* sont coulés, et l'équipage du brick de Linfernat, qui s'entend assez mal en philanthropie, tire à la cible les pauvres diables qui surnagent.

Pas un n'en réchappa. Linfernat, enchanté du succès de sa plaisanterie, alla la renouveler plus loin ; mais la police de ces mers est trop bien faite par les pirates pour que de pareils traquenards puissent être tendus trois fois. Linfernat et son brick furent bientôt connus et signalés au respect de tous les honnêtes gens qui vivent dans l'archipel de l'écume des flots.

A partir de ce jour, Linfernat put voguer sans crainte dans les parages les plus dangereux. Les Malais ont le respect de la force et de la ruse audacieuse. On m'a même dit que Linfernat avait abusé quelquefois de sa position de héros, et qu'il avait poussé l'indélicatesse jusqu'à piller de temps en temps les pirates.

Sincapore est le grand entrepôt commercial des îles de la Malaisie ; c'est là, dans ce port franc si admirablement situé, que les milliers de *prôs* de l'archipel malais viennent acheter les cotonnades à la marque anglaise : mais ces pacifiques productions sont l'objet secondaire des transactions. La poudre de guerre, les lances, les fusils de Birmingham, les balles toutes fondues, les boulets, les canons même avec leurs affûts, tels sont les principaux *articles* que le Malais vient acheter dans les immenses bazars de Sincapore.

Etonnez-vous après cela que la piraterie fleurisse toujours dans l'archipel. Il y a une convention tacite, une touchante entente entre les marchands anglais et les marins de la marine britannique. Les premiers vendent à bon prix aux pirates malais les armes que les seconds vont leur reprendre *gratis*. Tout boulet envoyé par un canon malais porte la marque anglaise, et lorsqu'un officier de la marine royale attaque une flottille de *prôs*, c'est la poudre britannique qui tonne des deux côtés.

C'est là ce qui s'appelle entendre les affaires. Le négociant des bazars de Sincapore est trop discret et de trop bonne compagnie, pour s'enquérir de l'usage que l'acheteur prétend faire des armes qu'il achète, et tout est pour le mieux. *Rule Britannia !*

Il y a des niais qui prétendent qu'au lieu de perdre des vaisseaux et des hommes dans les parages de l'archipel et de Bornéo, il serait plus simple de ne pas fournir des armes aux pirates. Ce que c'est que de ne pas entendre les affaires !

Le penchant à la piraterie est irrésistible chez les Malais : ils n'y attachent aucune idée déshonorante, et en regardent, au contraire, le succès comme glorieux. Depuis que ce peuple a formé des États, ceux-ci ont, dans leurs lois, ouvertement favorisé les écumeurs de mer. Les individus qui se livrent à la piraterie sont principalement les sujets du sultan de Djohor, sur la côte orientale de la presqu'île malaie, et ceux du Lanum, qui viennent des parages de l'archipel de Soulou, entre Bornéo et Mindanao. Mais heureusement pour les navigateurs que ces deux bandes de forbans sont animées l'une contre l'autre d'une haine tellement implacable, que si un *prô* du Lanum se montre au moment où les gens de Djohor s'occupent à faire une prise, l'ardeur du pillage se calme pour un moment, et les deux partis courent l'un sur l'autre, et se battent avec frénésie jusqu'à ce que l'un ait amené, pris la fuite ou ait été exterminé.

Quoique tous les sujets du sultan de Djohor et de Koti puissent être considérés comme des pirates prêts à obéir aux ordres de tout chef qui leur promet du butin, toutefois les habitants du Peumah, de Seggi, de Meppo, de Beuveu, de Trong, de Jakana, de Tamiang, de

Meroh, de Goulang, de Samba, etc., sont les corsaires les plus cruels et les plus audacieux; ils sont féroces et impitoyables pour leurs ennemis; ils regardent la piraterie comme une occupation à laquelle ils ont des droits naturels par héritage. Il sort chaque année de ces dix ports cent soixante-dix *prôs* et *topés,* dont les équipages varient de cinquante à cent hommes, quelquefois moins et rarement plus, et tous commandés par un chef qui rend compte de ses prises au sultan. Il arrive souvent aussi que les sultans eux-mêmes prennent le commandement d'un *prô*, et se livrent pour leur propre compte à la piraterie.

Le théâtre d'opération de ces forbans embrasse les deux côtés du détroit de Malacca, jusqu'au nord de Quédah; ils le balayent, soit en allant, soit en revenant; ils commencent leurs courses au mois de juin, quand la mousson du sud est bien établie. Vers la fin d'octobre, ils retournent dans leurs repaires, où ils passent paisiblement leur temps jusqu'à ce que le retour de la saison favorable leur permette de recueillir la proie que la mer leur apporte. Il existe à peine un officier du sultan de Djohor qui ne soutienne et n'encourage la piraterie et ne participe aux dépouilles.

Les habitants du Lanum, qui viennent des mers de Soulou, sont plus redoutés, parce qu'ils font des armements plus formidables, et qu'ils étendent leurs déprédations sur un plus vaste espace. Le détroit de Bama, la côte orientale de la presqu'île malaie jusqu'à Siam au nord, et le détroit de Malacca, sont chaque année infestés par leurs *prôs* depuis le commencement du mois d'août jusqu'en octobre; la mousson devenant trop forte dans ce dernier mois, ils rentrent dans leurs foyers. On doit dire, à l'avantage des Lanumis,

qu'ils sont moins sanguinaires que les Djohoris, qui ordinairement n'épargnent que les femmes et quelques musulmans.

Indépendamment de ces deux bandes de forbans, les petits souverains malais de Salangor, dans la presqu'île malaie, et de Siak, sur la côte septentrionale de Sumatra, emploient leurs sujets à écumer les mers, ou favorisent de leur protection et de leurs avis ceux qui se livrent à ce genre d'occupation.

Si l'on en juge par les rapports faits aux bureaux de la police de l'île de *Pinang*, il paraîtrait que les îles situées au sud du détroit de *Sincapour* sont le siége principal de ces méfaits; c'est là que les personnes enlevées, ainsi que leurs propriétés, ont été généralement retrouvées.

Chaque grand *prô* de ces forbans est monté par une centaine d'hommes et suivi de trois ou quatre canots fins voiliers; pendant que les *prôs* sont cachés dans les criques ou derrière les îles, ces petites embarcations sont envoyées au pillage. C'est principalement le détroit de Malacca et les côtes de l'île de Banca que les navires anglais ont récemment explorés, et qu'ils ont purgés de tous ces écumeurs de mer, qu'une longue impunité semblait avoir encouragés.

De tout l'archipel, l'île la plus intéressante au point de vue de l'or, c'est *Ceylan*, comme la plus considérable est *Bornéo*. Un mot donc, en passant, sur Ceylan, la vieille Taprobane des Romains, qui en explorèrent les fabuleuses richesses. C'est sur l'une des montagnes de Ceylan que se montre l'empreinte d'un des pieds d'Adam; il est vrai que les Singhalais vous affirmeront que ce pas gigantesque est celui de Gôtama-Bouddha. Mais remarquez la propension natu-

relle de l'homme à placer les paradis terrestres et le séjour des divinités dans les lieux féconds en richesses métalliques.

Or, Ceylan a toujours la première place dans les traditions sacrées de l'archipel. C'est la terre imprégnée de la divinité, la terre de purification par excellence.

On raconte qu'il y a une quinzaine de siècles, la tradition indienne ne s'effraye pas pour si peu, un pèlerin chinois partit de Nanking pour chercher à Ceylan les livres sacrés, monuments primitifs de la religion de Bouddha. Arrivé sur les bords du détroit qui sépare l'île du continent, le Chinois vit une jonque légère et peu solide qui s'avançait vers lui, conduite par un nautonnier dont une robe épaisse recouvrait la taille et les traits.

Le mystérieux patron de la jonque fit un signe, montra de loin les montagnes bleues de l'île sacrée, et fit place à ses côtés au voyageur qui s'assit dans la jonque, en compagnie de ses trois disciples, un cheval blanc, un singe vert et un chien noir.

Arrivé au milieu du détroit, le Chinois aperçut, avec une terreur secrète, quatre formes fantastiques dont les légers contours se dessinaient à quelque distance sur l'azur profond des vagues. — Qu'est cela? dit-il au nautonnier. — Regarde, dit l'invisible. Ne vois-tu pas un homme, un cheval blanc, un singe vert et un chien noir. Ton corps et ceux de tes disciples ont été rejetés de ma barque, qui ne saurait contenir rien d'impur et de mortel. Vos âmes seules sont ici. Nul n'aborde à Ceylan qu'il ne soit purifié par la mort.

La jonque toucha bientôt le rivage. Des senteurs parfumées embaumaient la brise, l'ombre des grands arbres rafraîchissait l'île

sacrée, les oiseaux y chantaient, dans un langage humain, les louanges de Bouddha. Le pieux pèlerin s'avança, suivi de ses singuliers disciples, entra en communication avec les prêtres, reçut de leurs mains les livres désirés et reprit le chemin du rivage.

La jonque mystérieuse y était amarrée. Le nautonnier mystérieux était prêt à partir. Mais le cheval blanc, le singe vert et le chien noir refusèrent de suivre leur maître dans la barque. Leurs corps les y attendaient et il eût fallu les reprendre. Moins sage peut-être, le Chinois rentra dans sa vieille dépouille; mais la douleur qu'il ressentit à se retrouver dans cet état abject et dans ce corps matériel le rendit si triste, qu'à partir de ce jour on ne le vit plus sourire.

N'est-ce pas une poétique légende? Elle montre d'ailleurs la place importante occupée, dès les premiers jours, par Ceylan dans le système religieux de l'Inde antique, et aussi sans doute l'importance d'une terre qui, à cette époque, prodiguait à l'homme d'énormes richesses métalliques.

Qu'il y ait eu de l'or à Ceylan, cela est incontestable, et le nom de *Swarnnaguiri* (montagne de l'or) le prouverait suffisamment. Qu'il y en ait encore, cela est plus que probable; mais on ne l'exploite plus. Les gîtes de mines ont été oubliés dans les mille convulsions qui ont agité le sol de Kandy. Mais les richesses, en or, de Ceylan étaient immenses avant la conquête portugaise, et l'histoire de sa découverte par le Père Lafitau est toute remplie de vases d'or et de bijoux du même métal. Le sac de la ville de Jafanapatan rappelle les riches dépouilles du Mexique.

Aujourd'hui, tout cela a disparu. Les races humaines se sont

heurtées tant de fois sur ces rivages, que la richesse de Ceylan a disparu dans l'orage.

Ceylan, l'ancien royaume de Kandy, a été tellement exposé aux invasions successives, que les villes de la côte présentent le pêle-mêle le plus confus de nationalités et de religions. Des Malabars venus de la presqu'île, des Hollandais et des Portugais, des métis de Portugais et des métis de Hollandais, des Moresques, qui font l'usure et remplacent avantageusement le juif qui fleurit dans les autres parties du monde, des marchands de toutes les nations du globe, des Singhalais, moitié chrétiens, moitié païens, voilà la population maritime. *Columbo*, *Point-de-Galles*, *Troncomala*, dans les districts enfin qui avoisinent la mer, renferment ces populations hybrides sans caractère déterminé. Le Singhalais de race pure ne se trouve guère que dans la montagne. C'est là que fleurit le bouddhisme avec ses couvents, sa discipline sévère et ses doctrines immuables.

Cette religion singulière est la création de ce Gôtama-Bouddha, qui poussa l'ascétisme à ses dernières limites, qui vécut pendant six années dans la forêt de Ourouvilva de quelques grains de riz et de quelques figues sauvages.

Ceylan avait eu l'honneur d'être choisi, par les anciens navigateurs, comme paradis terrestre : aujourd'hui, les grands aspects, les immenses et poétiques horizons ne font pas défaut à l'antique Kandy, mais l'insalubrité meurtrière des cantons de l'intérieur la rend presque inhabitable pour des Européens. Les régions montagneuses consistent en une succession continuelle de pics et de vallées très-profondes, par conséquent fertiles. Des forêts énormes y

conservent une humidité qui engendre des brouillards assez épais pour résister à l'action d'un soleil qui chauffe comme une fournaise. Il n'y a que le Singhalais de race pure qui vive dans cette chaude et malsaine humidité. Pas une ville ne s'élève dans l'intérieur. On n'y rencontre que de pauvres villages, où habitent des religieux mendiants et des cultivateurs de riz.

La population kandienne venait, quelque temps avant mon arrivée dans ces parages, d'attirer l'attention par une manifestation tout à fait inattendue. La révolution de Février venait d'y avoir son contre-coup. Une certaine émotion s'était produite parmi ces Singhalais si soumis, si effacés, si livrés aux mystiques contemplations du bouddhisme. Les élections d'hommes de couleur qui avaient eu lieu à la chambre des représentants, en France, dans notre colonie de Pondichéry, avaient singulièrement chatouillé la fibre politique chez les fils de Gôtama-Bouddha. Il se trouva bien vite un Anglais, l'éditeur de la feuille quotidienne *l'Observateur de Columbo*, pour commencer, comme on dit en Grande-Bretagne, une *agitation*. Il répandit en langue singhalaise l'avis suivant :

« Les habitants de l'île de Ceylan ne doivent pas ignorer que tout sujet anglais, avant de payer un impôt, a le droit de faire connaître ses désirs et d'exposer ses griefs. Il y a des personnes qui prétendent que les Singhalais n'ont pas assez d'intelligence pour constituer une assemblée ou conseil national siégeant dans l'île et où des indigènes seraient mêlés à des Anglais. Que ces personnes-là voient un peu ce qui se passe maintenant en France et ce que les membres du grand conseil de cette nation ont ordonné relativement aux hommes de Pondichéry. Croit-on qu'un Tamoul de Pondichéry soit

plus capable qu'un Singhalais de siéger dans un conseil? Assurément les indigènes de cette île sont aussi instruits et aussi sages que les Tamouls de Pondichéry, qui élisent leurs représentants pour le grand conseil de France. Que les Singhalais, s'ils veulent ne plus payer d'impôts illégaux et exorbitants, réclament donc une assemblée nationale dans laquelle leurs droits légitimes seront discutés. Nous publions cette lettre en singhalais, afin que tous les habitants du pays sachent à quoi s'en tenir.

» *Signé* : les éditeurs de *l'Observateur de Columbo.* »

L'autorité britannique avait, de son côté, commis une faute qui donnait la partie belle aux agitateurs. Peu soucieuse des vieilles coutumes et de la religion sacrée de Ceylan, elle avait retiré les factionnaires depuis longtemps attachés à la garde de la dent de Bouddha, sorte de palladium de la religion singhalaise. Les prêtres bouddhistes rentrèrent en possession de cette fameuse dent, qui paraît avoir orné la bouche de quelque mastodonte ou de quelque saurien gigantesque.

Dès lors, la domination britannique parut ébranlée aux yeux des sectateurs de Gôtama-Bouddha. On exhuma un descendant plus ou moins apocryphe des anciens rois de Ceylan, idoles vivantes qui n'apparaissaient jamais, aux yeux des fidèles éperdus de respectueuse terreur, que montés sur l'éléphant sacré.

Ce fils des anciens rois de Kandy était un pauvre diable du nom de Gonegalle-Bandha, descendant, disait-on, en ligne directe de Singha-le-Lion, conquérant de l'île. On campa le pauvre prétendant dans un palanquin magnifique; on le recouvrit des tissus sa-

crés, des mousselines les plus riches; les adorateurs se pressèrent



en foule autour de l'idole qu'on avait tenue secrètement renfermée dans une caverne.

Le jour choisi pour l'insurrection, on l'en tira : les tams-tams, les fusées annoncèrent son apparition, dix mille Singhalais se réunirent pour l'escorter, et la population marcha contre la garnison anglaise. Quatre hommes et un caporal (je me trompe, c'était un sergent) eurent raison de cette émeute formidable. Dix mille hommes s'enfuirent au premier coup de fusil. Le prétendant joua des jambes et courut droit à sa caverne; on l'y traqua et on l'amena pieds et poings liés, devant un tribunal anglais.

Le pauvre diable, consterné et presque fou de peur, eut à peine la force de lire la déclaration suivante, écrite pour lui par quelque juge pitoyable :

« Moi, Gonegalle-Bandha, me prosternant devant ce tribunal suprême, et faisant un million de fois amende honorable, je demande humblement la permission de soumettre aux juges et au président de cette cour les circonstances suivantes :

» Quelques difficultés s'étant élevées entre moi et les membres de ma famille habitant avec moi ma maison située à Gonegallegodde, dans Oudunneuvire, j'allai vivre chez la sœur aînée de mon beau-père, qui habite Caduwella, dans la province de Matelé. Ce fut là que j'appris que le chef des Anglais avait établi sur nous trente-deux nouveaux impôts à cause desquels le peuple des quatre provinces avait résolu de se révolter. On vint me dire beaucoup de choses ; ce fut surtout un nommé Dingeralle, de Hangowrankette, qui me persuada que si les Anglais étaient chassés, je commanderais à tout le pays. J'eus le malheur de le croire, et je me rendis à Damboul, où m'attendaient d'autres chefs, membres de la conspiration. Ils chargèrent le nommé Lenadora-Aratchild de m'offrir une veste, un turban et trois robes de soie, constituant mon vêtement royal. Un palanquin me fut amené ; on me conduisit ainsi de Damboul à Waraiapoula. On voulait absolument détruire la station de Tapal, assassiner ceux qui s'y trouvaient et livrer leurs maisons au pillage. Je m'y opposai ; je ne permis pas à mes gens de commettre ces iniquités, et je fis battre de verges ceux qui voulaient s'y livrer. Je les empêchai aussi de mettre à mort une personne de Waraiapoula, d'incendier les édifices et de courir le pays pour piller.

» Alors ceux qui avaient voulu me faire leur chef se réunirent à leur tour contre moi et s'entendirent pour nommer quelque autre personne. J'en fus instruit et je me sauvai.

» C'est là tout le mal et tout le tort que j'ai commis. L'âme de Votre Seigneurie et la mienne ont été créées par le même Dieu. Votre Seigneurie commande d'une manière suprême à toute cette île. L'âme de Votre Seigneurie et la mienne auront à communiquer ensemble devant le même Dieu. C'est pourquoi je vous supplie, au nom du Dieu qui a créé Votre Seigneurie, au nom de ses doctrines, au nom de Sa Majesté, au nom de sa couronne, au nom de toutes les églises établies dans les pays soumis à la domination britannique, au nom des prêtres qui officient dans chacune d'elles, au nom de Son Excellence le gouverneur de Columbo, au nom du père royal et de la mère royale de Votre Seigneurie, et au nom de Votre Seigneurie elle-même, que mon offense me soit pardonnée et que l'on me renvoie libre, par charité. De plus, mon beau-père m'ayant remis de l'argent pour lui acheter des buffles, j'ai fait cette acquisition pour lui; mais ces buffles ont été pris par les autorités anglaises et sa maison a été brûlée. Je demande qu'une indemnité suffisante lui soit donnée.

» *Signé :* GONEGALLE-BANDHA. »

Tant d'humilité ne sauva pas l'héritier de Singha-le-Lion du fouet en place publique et de l'exil perpétuel.

Pauvres populations énervées, pourra-t-on jamais les tirer de leur décrépitude et ne doivent-elles pas, elles aussi, disparaître sous l'énergique et mortelle action de la civilisation européenne ?

Il faut des natures plus fortes que celles-là, je ne dis pas pour soutenir la lutte, mais pour se mêler aux vainqueurs sans périr.

Singulière cohue que celle des nations sur cet immense rivage de l'Inde et dans ces mille terres jetées au milieu du grand Océan. La civilisation moderne est en train d'opérer dans ces parages un travail singulier de fusion dont sortira une race nouvelle. Que sera la population future de la vieille Asie ? Je ne sais. Mais je m'imagine que l'infusion du sang européen aura bientôt fait disparaître les types hindous, chinois, malais, polynésiens, pour reconstruire à l'aide de ces médailles effacées un type d'un métal plus vigoureux.

Un écrivain américain, M. Ruschemberger, dit avec raison :

« La manière dont les populations se mêlent dans ces régions lointaines est souvent bien étrange ; ici, ce sont les Hollandais qui, pour conserver le monopole de leur commerce avec le Japon, subissent les exigences les plus humiliantes et habitent avec leurs femmes japonaises une sorte de forteresse dans la mer, reliée à l'île elle-même par un pont : forteresse où on les enferme chaque soir : là ce sont les Anglais qui continuent avec l'empire du Milieu leur trafic d'opium ; dans l'Indo-Chine, une partie de l'administration et de la gestion des affaires appartient à des demi-Portugais de sang mêlé, très-nombreux à Siam et en Cochinchine, et dont la personne chargée de plumes, avec un tonnelet rouge, un manteau espagnol bleu et des ornements chinois, n'a pas d'analogue au monde. Il y a de singuliers chrétiens de ce genre dans toutes les sociétés asiatiques : demi-Portugais, demi-Siamois, quarts d'Anglais, tiers de Chinois ou de Thibétains, souvent les plus grands

coquins du monde, pirates, voleurs intelligents, sauvages et civilisés. Par eux, la civilisation se continue et s'étend ; une fois qu'elle a touché une partie du monde, on ne voit jamais sa trace disparaître absolument. »

Mais revenons à nos Singhalais. Avant que ceux-là ne disparaissent, avec leurs coutumes étranges, je veux vous faire assister aux scènes peu connues de leur existence dans les montagnes. Un Russe de beaucoup d'esprit, M. le prince Soltikof, raconte ainsi une représentation théâtrale dans les forêts de Ceylan.

« Il y a quelques jours, en me promenant dans les bois, j'ai remarqué une femme malabare assez gracieuse. Elle était vêtue de rouge et se tenait près d'une chaumière, avec plusieurs hommes. Je m'approchai près de ce groupe, attiré par la combinaison harmonieuse des lignes et des couleurs sur le fond si vert des plantes et des arbres. Je vis dans la chaumière un homme accroupi devant une caisse, d'où il tirait, comme pour en faire la revue, des tas d'ornements en pierreries fausses ou petits verres de couleurs réunis en pavés sur des fonds de bois dorés, ou peints en rouge ou en bleu, et découpés en formes curieuses ; des bonnets grotesques, des masques, des brassards, des épaulettes énormes, qui ressemblaient à des dragons ou à des oiseaux, des colliers, des bracelets, des pendants d'oreilles monstrueux, etc. C'était l'habitation d'une bande de comédiens malabares, et cette femme rouge était une bayadère. Je n'eus rien de plus pressé que de leur commander une représentation pour le lendemain soir, sur les lieux mêmes, au prix de dix roupies. Le lendemain donc, renonçant stoïquement au dîner anglais du gouverneur, je m'y rendis vers sept heures, et

trouvai l'endroit illuminé par des noix de coco qui brûlaient sur des perches de bambou. On m'indiqua ma place sur un tronc de cocotier renversé. Des hommes nus, avec des torches allumées, tendirent devant moi une toile blanche derrière laquelle les acteurs se rassemblèrent. Le tambour et les clochettes commencèrent à battre et à sonner, et la forêt, naguère silencieuse et morne, s'anima soudain d'une foule d'habitants des alentours. Une quantité innombrable de petits enfants et de femmes vinrent se poser sur des nattes, et des hommes à l'air farouche peuplèrent les intervalles noirs entre les arbres. J'en ai le dessin, qui est, hélas ! bien loin d'approcher de la sombre poésie de ce spectacle étrange. Cette scène nocturne produisait un effet imposant à la clarté funèbre des torches, qui permettait à l'œil de pénétrer dans les profondes trouées des arbres, remplies d'hommes nus, au regard triste et terne, au teint de bronze presque verdâtre, aux cheveux longs. Mais l'imagination allait bien au delà du regard, et s'élançait dans ces forêts immenses, solitudes impénétrables hantées seulement par les animaux des tropiques, qui nous paraissent presque fabuleux en Europe. Lorsque la toile fut baissée subitement, car elle fut baissée et non levée pour commencer, je fus ébloui par la richesse et la profusion des ornements, par les formes bizarres et l'étrangeté des attitudes qui se déployèrent tout d'un coup devant moi. Cela représentait un roi de l'antiquité indienne, magnifiquement paré et le visage peint, rappelant certaines idoles indoues, avec un criss à la main, qu'il faisait tournoyer d'une façon singulière ; une reine, la femme dont j'ai parlé au commencement, tout étincelante d'or et de fausses pierreries, qui faisait avec ses mains, ses pieds et

son corps flexible, des mouvements sinueux et rapides comme ceux du serpent. Elle était d'une extrême maigreur, d'une jolie figure, et elle chantait d'une voix glapissante, qui, pour nous, n'avait presque rien d'humain, et qui était tout à fait discordante avec le reste des voix. Il y avait un ministre ou général du roi armé également d'un criss, et tout aussi comique dans son genre que le roi; puis un fou avec une longue barbe et un ventre immense; puis encore un homme habillé très-richement en femme, faisant l'épouse du ministre; enfin un jeune garçon, fantastiquement vêtu, toujours dans le goût des idoles, le tout représentant un épisode de l'antique mythologie indoue. Tout cela dansait; les mouvements du roi étaient saccadés et cadraient fort peu avec son long vêtement mythologique d'apparence pontificale. L'expression de sa physionomie était vive et radieuse; il avait le visage soigneusement peint en jaune clair pour indiquer sa caste élevée, et il déclamait d'un ton d'emphase très-significatif. Les yeux étincelants, tremblant de tout son corps et trépignant, il s'avançait parfois précipitamment vers moi, avec son criss de bois doré; puis, lorsqu'il était tout près, il s'inclinait soudain profondément en m'appelant radja, titre de civilité qu'on accorde ici en général aux gens qui payent. Aussitôt quelques hommes nus parurent avec des criss en bois, et se mirent à se battre avec beaucoup d'agilité. Cela figurait quelque invasion de barbares Alors un autre roi accourut subitement, accoutré de la même manière que le premier, mais avec une queue de paon sur le dos et des paquets de plumes de paon dans chacune de ses mains, qu'il agitait comme un possédé en frappant tout le monde. Il arracha la couronne au premier roi, et prit possession de

son trône, espèce de banc de bois à pieds tors. On se mit à l'adorer. Vint ensuite une espèce de derviche ou magicien à bonnet pointu, les cheveux flottants, très-grand, le corps nu, avec de gros colliers et le visage peint d'hiéroglyphes jaunes. Enfin, à dix heures et demie du soir, je partis, et ils continuèrent à danser, à chanter et à tambouriner, toujours sous le sceptre de l'usurpateur. »

J'étais arrivé cependant à ma dernière station dans le Pacifique, à *Poulo-Penang*. Cette île est comme un charmant buisson d'arbres et de fleurs que baigne l'atmosphère la plus délicieuse et la plus salubre. Elle domine la péninsule malaise et, à ce titre, elle devait attirer l'attention des Anglais. Ces grands accapareurs s'en emparèrent d'une assez étrange façon. Un jeune officier, le capitaine Smith, avait plu à la fille d'un rajah malais, le rajah de Quédah. Il l'épousa et reçut en dot cette petite île de Poulo-Penang. Il y bâtit un château délicieux, joua quelque temps au rajah, puis il céda son île au gouvernement britannique. Voilà au moins une colonie qui n'a coûté ni sang ni larmes, mais simplement un petit tour d'escamotage à la façon de John Bull.

C'est à Poulo-Penang que je quittai mon digne capitaine *Van-Huysman* et ce petit brick sur lequel j'avais traversé le Pacifique. Quelques jours après, je montais à bord du *packet* l'*Euryalus*, qui allait me conduire à *Aden*.

Aden, c'est déjà l'Angleterre ; l'Afrique est là, séparée de l'Asie par l'étroite porte de *Bab-el-Mandeb*. La *mer Rouge* est sillonnée de paquebots, et, au bout, l'Égypte avec ses diligences anglaises qui traversent le désert. Bab-el-Mandeb est la porte de la Méditerranée, et la Méditerranée c'est la France.

Un dernier mot avant de clore ce court récit d'un long voyage à travers les pays de l'or : et ce mot, c'est mon unique sujet, c'est l'or qui me l'inspirera.

En Australie, comme en Californie, comme autrefois au Mexique et au Pérou, comme partout et toujours, l'or se trouve encore en quantité assez abondante à la surface de la terre, sur les bords des torrents, dans ces dépôts formés par la nature pendant des siècles. Mais il n'en sera pas longtemps ainsi.

Or, quand ces dépôts seront épuisés, à la période d'engouement, de travail facile, de surexcitation fiévreuse, succédera la période du travail régulier, difficile, peu rémunérateur. Alors, et déjà peut-être cette période commence pour la Californie, alors il faudra attaquer le rocher, creuser savamment et péniblement des galeries, multiplier les forces et les dépenses de l'extraction. Les bénéfices diminueront et on finira par abandonner les mines.

Mais déjà l'ordre providentiel sera accompli. L'amour de l'or aura réuni dans ces pays jadis déserts une population nombreuse, active, hardie, qui tournera ses forces vers des occupations plus saines, vers le commerce, l'industrie, l'agriculture. Alors on comprendra la loi mystérieuse des découvertes que Dieu permet successivement à l'homme et on s'apercevra que les richesses qui paraissaient le seul but de l'humanité, n'étaient qu'un moyen de la Providence pour étendre l'activité de l'homme sur des terres nouvelles.

Telle est la loi de la civilisation, et si vous en doutiez, si vous considériez la richesse de l'or comme un but, et non comme un moyen, considérez avec moi quel a été jusqu'à présent le résultat

général de toutes ces fatigues de l'humanité, si l'or est la seule conquête qui lui soit proposée.

Voulez-vous vous rendre compte de la masse de richesses fournies par l'Amérique tout entière, depuis 1495 jusqu'à 1847, depuis la découverte de San Salvador jusqu'à celle de l'or californien, vous verrez ce que représenteraient, réunies ensemble sous l'œil et sous la main, ces quantités énormes d'or et d'argent qui ont changé l'axe social du monde. Écoutons un de nos plus savants économistes, M. Michel Chevalier :

« On peut mesurer, dit-il, à quelle petite masse de matière se réduit cette production de métaux précieux qui a occupé et occupe tant de bras, qui a excité tant d'ambitions, assouvi tant de passions, fait commettre tant de cruautés et provoqué tant de travaux.

» Tout l'argent qui est sorti des mines du Nouveau-Monde, formerait un volume de 11,477 mètres cubes : l'or n'en représente que 149.

» En d'autres termes, tout l'argent qu'on a retiré de ces nombreux filons, ferait une sphère dont le rayon n'aurait que quatorze mètres, et qui, placée à côté de la colonne Vendôme, n'atteindrait qu'aux deux tiers de sa hauteur.

» Quant à l'or, c'est une quantité singulièrement exiguë. On est presque confondu de trouver que tout cet or du Nouveau-Monde, sur l'abondance duquel on a fait tant de fables, dont on avait dit, par exemple, que la seule rançon de l'inca Atahualpa avait comblé un temple (1), ne remplirait pas à moitié le salon d'un bourgeois

(1) Le temple de Caxamaria, dont les ruines existent encore.



Les mines de L'oural.

de Paris, qui aurait cinq mètres d'élévation sur huit mètres de long et huit mètres de large !!! »

Avouez que tant de siècles et tant d'hommes, tant de génie et tant de fatigues employés à conquérir quelques mètres cubes de métal jaune, seraient en vérité bien mal employés. Redisons-le donc une fois encore, l'or n'est que l'amorce de la civilisation.

C'est cette pensée qui fera suivre avec quelque fruit le récit des découvertes nombreuses que nous avons signalées dans notre itinéraire ; c'est elle qui calmera les craintes de ceux qui voient un danger pour la richesse générale, pour la sécurité des transactions financières ou pour la civilisation dans ces masses d'or projetées tout à coup sur le marché du monde.

Après tout, en Australie par exemple, les craintes causées par la découverte de l'or ne se sont pas réalisées. L'exportation des laines d'Australie qui, en 1853, avait été de 9,859,590 kilogrammes, s'est élevée en 1854, à 10,237,206 kilogrammes.

Les recettes d'or de Californie aux États-Unis ont été de 273,090,750 fr. en 1852 ; de 284,750,100 fr. en 1853 ; de 282,859,850 fr. en 1854. La quantité d'or restée aux États-Unis a été de 30,430,000 fr. en 1852 ; de 31,220,000 fr. en 1853 ; et de 31,771,000 fr. en 1854. Et cette proportion toujours croissante n'empêche pas le commerce, l'industrie, l'agriculture de progresser singulièrement en Californie. Voilà les richesses véritables, car ne nous imaginons pas que la richesse métallique soit l'indice d'une richesse absolue ; le genre humain n'en sera pas plus riche pour avoir deux ou trois fois plus d'or. Nous ne sommes plus au temps où ces notions fausses avaient cours en Europe et où

Adam Smith en Angleterre, Turgot en France, étaient forcés de les combattre.

Un jour, c'était sous le règne de Louis XIV, une somme d'un million en or, deux millions et plus d'aujourd'hui, arrive au Havre. Colbert s'empresse d'en prévenir le roi : Il n'y a rien, dit-il, qui puisse lui être plus agréable. Si Colbert revenait au monde aujourd'hui, il préférerait de beaucoup un million en fonte de fer ou en charbon de terre.

Et cependant que je cause ainsi avec moi-même, et avec vous, cher lecteur, les aubes du packet anglais travaillent allégrement, la mer se resserre en un immense détroit ; bientôt, à un point qui verra se déployer l'activité humaine avec ses nouveaux instruments civilisateurs, je vais voir se confondre les deux continents mystérieux, l'Afrique et l'Asie.

Le vapeur est surchargé de passagers anglais, d'Asiatiques et de citoyens basanés de la côte de Mascate. Il y a là des échantillons du monde entier. Le Chinois, l'inévitable Chinois y est représenté, mais cette fois le fils de l'empire du Milieu est un homme policé, une sorte de mandarin qui se rend en France pour assister, dit-il, à la prochaine exposition universelle. Il parle un anglais assez pur et un français énervé, un *falansi* désossé de consonnes qui ne laisse pas d'être assez original.

Par ce Tartare aux yeux bridés, j'apprends des nouvelles de l'or chinois et je reconnais, non sans surprise, que les montagnes du Céleste-Empire n'ont pas été oubliées par la Providence dans ce mouvement de découvertes qui signale le XIXe siècle.

Il paraît qu'il faudra bientôt compter avec la Chine elle-même.

Ses immenses espaces recèlent des masses inexploitées de métaux riches. Le savant M. Huc, prêtre missionnaire, auteur du curieux ouvrage intitulé *Souvenirs d'un voyage en Tartarie*, dit qu'il y a en Chine des hommes qu'on appelle des *regardeurs d'or*, parce qu'ils ont une capacité remarquable pour découvrir des gisements de ce métal, en se guidant d'après la conformation des montagnes et l'espèce des plantes qu'elles produisent.

L'extraction des minerais est, il est vrai, monopolisée par le gouvernement de l'empire du Milieu et la sortie des espèces et des lingots y est prohibée sous les peines les plus sévères. Mais d'abord le Chinois pratique la contrebande avec une effronterie et une adresse incroyables.

En 1841, par exemple, un regardeur d'or signala un gisement dans une petite principauté tartare située au nord de Péking et qu'on nomme le royaume d'*Ouniot*. Des aventuriers, des bandits, des soldats déserteurs accoururent à la curée ; il se passa là, à l'insu de l'Europe, le même phénomène qui s'est déjà produit deux fois à nos yeux en Californie et en Australie. Au bout de quelques jours, douze mille hommes cernaient et fouillaient la montagne. Ils la passèrent au creuset. L'or en fut extrait en si grande quantité, que sa valeur baissa tout à coup de moitié dans l'empire. Il fallut enfin se débarrasser de la bande inquiétante qui éventrait la montagne. On envoya un corps d'armée contre elle et, avec les procédés sommaires de l'autorité chinoise, on se débarrassa d'eux. Ceux qu'on traita avec le plus d'indulgence eurent les yeux crevés.

Qu'adviendra-t-il donc de ces montagnes d'or ainsi jetées dans

la circulation, quand, et tout l'indique, la révolution qui remue la Chine jusque dans ses fondements les plus reculés, l'aura enfin livrée, sans portes et sans défense, aux regards et à l'activité intelligente de l'Europe, quand nous pourrons contempler, ailleurs que sur les porcelaines plus ou moins authentiques, les paysages intérieurs de l'empire du Milieu.



Le packet renfermait un passager plus intéressant pour moi que mon mandarin sans doute apocryphe. C'était M. le comte Coloschine, jeune voyageur russe des plus distingués, aristocrate de la meilleure espèce, homme d'esprit et homme du monde. Fort réservé les premiers jours, M. Coloschine commença à se livrer lorsqu'il me sut Français, et moi-même je crus, un instant, avoir rencontré un compatriote. C'est un détail assez vulgaire qui nous avait révélés l'un à l'autre.

Anglais et Américains étaient en majorité sur le navire et je voyais, à chaque repas, se reproduire ces prodiges d'absorption qui

m'avaient déjà effrayé et, pourquoi ne pas le dire, un peu dégoûté, à mon passage en Amérique. Il y avait surtout une famille de Yankees, père, mère, garçons et filles, qui accaparait les aliments avec une gloutonnerie insolente assez pénible à contempler.

Mon Russe, au contraire, mangeait en véritable gentilhomme, et nos répugnances mutuelles pour la voracité anglo-saxonne nous eurent bientôt liés.

En vérité, monsieur, me disait-il, quand nous eûmes fait connaissance, je ne connais que nos mougiks pour faire un dieu de leur ventre comme ces républicains d'Amérique. Encore les pauvres diables ont-ils pour excuse une longue abstinence.

Allons, décidément, on mange beaucoup trop dans ce pays, et surtout on y mange d'une façon peu gracieuse. Les délicatesses françaises sont inconnues en Amérique. A chacun de ses quatre énormes repas, l'Américain consomme plus en vingt minutes qu'un Français dans toute sa journée. Cette incroyable voracité, cette aptitude à faire disparaître des montagnes d'aliments, n'est égalée que par le sans-gêne de celui qui se livre à ces effrayantes ingurgitations. Empiler dans son assiette mouton sur bœuf, poisson sur mouton, sucreries et légumes, piquer les morceaux sur les plats avec le couteau ou la fourchette, gâcher le beurre pêle-mêle avec tout cela, puis broyer avidement, telles sont les habitudes communes aux Américains les plus distingués.

L'insociabilité américaine, la brutalité des mœurs publiques et privées dans les États du Nord nous apparaissent à travers nos souvenirs de lecture, un peu exagérés peut-être par mistress Trollope et, plus récemment, par notre compatriote, M. X. Marmier.

Je m'attendais donc à pis que ce que je vois, disposition excellente pour l'indulgence. Au fond, nos deux voyageurs critiques ont raison : oui, les habitudes exclusives, l'isolement égoïste de l'Américain, toujours enfermé dans son intérieur et dans sa commodité, la vanité puérile, l'esprit d'accaparement dénué de sens moral sont les traits les plus apparents du caractère national.

Mais enfin, dirons-nous avec le capitaine Hall, que l'Amérique, c'est l'Angleterre moins la loyauté.

C'était là le sentiment naturel d'une nature aristocratique et raffinée en présence des brutalités culinaires de mes compagnons de voyage. Mais je me hâte d'ajouter que les spécimens d'Américains répartis sur notre packet n'étaient pas du premier choix et que l'Amérique a aussi ses véritables gentlemen.

Quoi qu'il en soit, la glace était rompue entre mon voyageur russe et moi. J'en profitai pour apprendre de lui, sur la Russie aurifère, tout ce que j'avais besoin de savoir, tout ce que, si curieux de voyages que je puisse être, je ne saurai jamais sans doute par moi-même. Je résume en quelques mots les intéressants entretiens de M. Coloschine sur l'or en Russie.

Voici quelle a été la quantité totale de l'or exploité en Sibérie pendant l'année 1851.

Les mines de la Couronne dans l'arrondissement de l'Altaï et les lavages d'or des particuliers dans la Sibérie tant orientale qu'occidentale, ainsi que dans les arrondissements kirghuises, ont produit 1,107 pouds 10 livres d'or en 1851. (Le poud de 40 livres, poids légal de l'empire, équivaut à 16 kilogr. 37 grammes.)

L'arrondissement de Kertchinsk a donné 67 pouds 38 livres, ce

qui porte à 1,507 pouds 28 livres la quantité d'or exploitée pendant l'année.

Enfin si l'on y ajoute 30 pouds 10 livres d'or extrait de l'argent exploité dans les mines de l'Altaï et de Nestchinsk, on aura pour le produit total de l'exploitation de l'or en Sibérie, en 1851, une quantité de 1,546 pouds 39 livres, ou 25,340 kilogrammes, soit 30 pouds 4 livres de plus qu'en 1850.

Dans l'Oural, les mines de Zalousk, de Rohostoff, de Catherinebourg et de Goroblahodat, mines de la Couronne, ont donné 57 pouds 10 livres, et les mines des particuliers 104 pouds 39 livres, soit en total 162 pouds 9 livres, ou 2,657 kilogrammes.

Le total général de l'or exploité dans toutes les mines de la Russie a donc été, en 1851, de 1,709 pouds 8 livres, ou 27,997 kilogrammes, qui, au prix de l'or pur et au pair, d'après le tarif français du 7 juillet 1835, à raison de 3,444 fr. 44 c. le kilogramme, équivaudraient à 96 millions 433,986 fr. 68 c. ; ou avec retenue au change de la Monnaie pour frais de fabrication, déchets, etc., à raison de 3,434 fr. 44 c., donneraient 96 millions 154,016 fr. 68 c.

Jusqu'à présent, c'est systématiquement que la Russie a modéré l'extraction de l'or. Elle craignait d'en provoquer l'avilissement. Elle a donc imposé à la recherche de ce métal les obstacles d'une fiscalité onéreuse. Et d'ailleurs, nous l'avons dit, le travail servile produit peu de sa nature. Les mines d'or de la Sibérie ont donc été distribuées en dix classes et soumises à des impôts progressifs.

Les mines classées dans la première série sont taxées dans la

proportion de cinq pour cent du produit. Ce sont celles qui donnent de 1 à 2 pouds, par 16 à 32 kilogrammes. Celles de la classe immédiatement supérieure sont taxée à 32 pour cent pour les 50 premiers pounds, et à 33 pour cent au-dessus. Celles-là rendent 50 pouds au moins, soit 820 kilogrammes valant environ 2,820,000 francs.

Des hommes compétents, M. Michel Chevalier et M. André Cochut, par exemple, pensent que la fécondité de la Sibérie deviendrait effroyable, si les obstacles fiscaux disparaissaient. Il y a dans l'Altaï des cantons où l'extraction moyenne par jour et par travailleur, peut rendre plus de 10 grammes, c'est-à-dire une valeur marchande de 34 francs. C'est trois fois plus qu'en Californie et en Australie. Je parle, bien entendu, des moyennes et non des accidents.

Le gouvernement de Saint-Pétersbourg avait été frappé de l'énormité des profits que recueillent les grands exploitants de la Sibérie, profits qui, selon les renseignements consignés par M. Pierre de Tchihatcheff, dans son bel ouvrage sur les portions les moins connues de la Sibérie (*Voyage scientifique dans l'Altaï oriental*), vont, dans certains cas, à 800 pour cent. Voilà pourquoi il avait jugé à propos de s'en approprier une partie; en soi le projet était légitime. Il s'était mépris, peut-être en ce qu'il avait rendu cet impôt progressif suivant une loi trop rapide, et surtout en ce qu'il a cru bien plus simple qu'elle ne l'est la perception d'une taxe très-élevée sur la production de l'or. C'est au contraire un droit qu'on fraude toujours, pour peu qu'il soit fort fort. La couronne de Portugal et celle des Espagnes en ont fait l'épreuve dans leurs colonies. Cet

impôt, d'où le trésor impérial eût pu dériver un certain revenu, est grandement menacé par la Californie. Pour lutter contre la concurrence des Californiens et pour résister à la baisse qu'ils occasionneront en se disputant le marché les uns aux autres, il faudra bien que la Sibérie vende son or à plus bas prix qu'aujourd'hui. Pour que les extracteurs russes aient le moyen de baisser leur prix, il sera nécessaire que l'État les affranchisse de l'impôt dont les a grevés l'ukase de 1849, et probablement même qu'il renonce aux taxes antérieurement établies, quoiqu'elles fussent bien moindres (elles étaient de 10 à 15 pour cent); le droit actuel va jusqu'à près de 40 pour cent. Au surplus, cette suppression des taxes sur les mines d'or n'aurait pas, relativement aux finances impériales, l'importance qu'on croit communément. Il n'y aurait guère que trente millions à perdre.

Voilà la Sibérie et ses ressources. Et maintenant si vous voulez quelques détails sur les habitants de ce pays si peu connu, écoutez M. Coloschine. Ce n'est plus moi qui parle, c'est lui qui me raconte quelques-unes de ses impressions de voyage.

On s'imagine, me disait-il, un climat homicide et des habitants déshérités. Erreur complète. De l'Oural à Tobolsk, partout où il y a des mines, il y a richesse, aisance, contentement. J'arrivai un jour dans un de ces villages peuplés de mineurs. Ma voiture y fut accueillie par des cris de joie.

Quelques *rebiatshki* (c'est notre gamin, mais dans le sens amical du mot), avec leurs têtes blondes, leurs tuniques bleues et rouges, leurs vives couleurs, jouaient bruyamment aux *bachki*, sorte d'osselets qui leur faisaient oublier l'école. J'entrai dans la

maison la plus apparente, c'était celle de l'instituteur. Son fils et sa fille étaient fermiers, et avaient un intérêt dans la mine.



Le fils était vraiment assez beau et son costume avait une singulière ressemblance avec l'ancien costume grec. Une sorte de tunique bleue, appelez-la si vous voulez chemise, recouvrait sa poitrine et flottait par-dessus ses caleçons. Ce vêtement laissait à découvert un cou vigoureux et bien proportionné. Un cordon de soie, brodé d'or ou d'argent, serre quelquefois cette tunique à la taille. La tunique s'ouvre sur le côté, et se ferme par des boutons de cuivre jaune sur l'épaule gauche. Les caleçons larges rentrent dans les bottes de maroquin jaune ou rouge. Par-dessus tout cela est jeté négligemment un cafetan de drap de lin brun soutaché, retenu par un châle. La tête est couverte d'un feutre ou d'un castor à rebords très-larges et à calotte basse, que surmonte une plume de paon.

Quant à sa mère, c'était une paysanne riche de la Grande Russie. Son costume était des plus gracieux. Elle portait le *sarafane* ou veste rouge sans manches parsemée de passequilles d'argent.

Sur sa tête s'élevait le *kakoschnik*, majestueux bonnet en forme de diadème, brodé d'argent. Sur le *sarafane* était négligemment jeté le vêtement qu'on appelle dans les gouvernements de *Tever* et de *Moscou* du nom poétique de *la chaufferette de l'âme :* la *doucha-krielga* est une espèce de manteau en damas, souvent bordé et doublé des précieuses fourrures de la zibeline, du renard noir ou du renard bleu.

Il y a dans ces élégances surannées, dans ces atours splendides et pittoresques, un souvenir encore vivant des magnificences de la cour de Byzance, avec laquelle la Russie d'autrefois eut de si fréquents rapports.

Cette femme, dont les traits ridés, mais beaux encore, respiraient une dignité singulière, avait été, me dit le *diatchok* (sous-diacre) du village, *prosadnitza*, c'est-à-dire, s'il vous plaît, fonctionnaire public, quelque chose comme bourgmestre.

Il faut savoir que les femmes en Russie, bien que la plupart du temps confinées dans le *terem* ou appartement des femmes de la haute classe, ou dans la *swetelka,* gynécée des campagnes et des maisons bourgeoises, ne sont pas exclues pour cela de la vie intérieure, ni même de la vie publique. Elle sont respectées, consultées, elles ont les mêmes priviléges que les hommes : elles peuvent même, comme celle-ci, aspirer à des fonctions qu'un homme seul est apte à remplir dans nos idées de civilisés. Vous voyez que la doctrine de l'émancipation féminine causerait ici moins de scandales que dans l'Occident et que miss Bloomer est un peu en retard sur la civilisation russe.

Ajoutons cependant, pour être historien véridique, que la femme

n'a gagné en Russie de dignité et de priviléges qu'autant qu'il en faut pour relever son rôle de femme. Mais la retenue, la pudeur, la discrétion, la soumission conjugale ne sont en aucune façon atténuées par cette situation. Dans beaucoup de provinces, la femme du paysan et du bourgeois ne mange pas à table quand un hôte est invité. Les femmes se visitent entre elles seulement et ces usages ne sont pas d'hier. On se rappelle que lorsque le tsar Pierre Ier voulut introduire, par décret, dans son empire l'esprit de société et de conversation à la française, il fut obligé de se fâcher pour forcer les femmes de ses nobles à se mêler aux assemblées des hommes.

L'intérieur de la maison respirait l'aisance : la propreté, l'esprit d'ordre et de religion s'y montraient dans tous les détails de l'ameublement. Le premier objet qui se montrait aux yeux était une petite lampe soigneusement entretenue, derrière laquelle était une petite armoire de sapin, incrustée d'ornements d'étain et dans laquelle sont suspendues les saintes images, les portraits ornés du Sauveur et la Panagia. Cette armoire est le *kivott*, l'oratoire des Grecs. Le paysan, comme le seigneur, a son *kivott* et tient à l'embellir le plus possible.

Il est un autre luxe que vous retrouverez dans la plus misérable cabane : c'est celui du *samovare*. Le *samovare* est la bouilloire en cuivre jaune qui sert à faire bouillir l'eau du thé. La bouilloire se complète par une théière, par des tasses et des cuillers du même métal. On commence par deux tasses et deux cuillers dans un pauvre ménage ; puis on finit par deux ou trois douzaines. De même on commence par le thé noir le plus grossier et, si le champ

s'améliore, si le commerce prospère, on finit par le pekao à pointes blanches et par les thés de caravane.

Dans les récits de mon aimable compagnon de voyage, il y a surtout quelque chose qui m'étonne et confond toutes mes idées de badaud parisien ; c'est la simplicité, la familiarité qui régnent entre les nobles et les paysans russes. Nous nous figurons, nous, sur la foi des prédicateurs de démocratie, que le serf ne parle à son maître que dans l'attitude du respect le plus servile. Il y a pas d'erreur plus grande. Je ne sais pas, au contraire, un seul pays sur la terre où l'inférieur soit aussi à son aise avec le supérieur. Le ton des deux parts est celui d'une familiarité sympathique. Le paysan russe tutoie indifféremment tous ceux à qui il parle : l'empereur lui-même n'échappe pas à la loi commune. Il y a dans ces habitudes quelque chose de patriarcal qui fait oublier ce qu'il y a de pénible à nos yeux dans les relations des deux classes. Quelquefois même, la familiarité inspire à l'inférieur des qualifications affectueuses inconnues dans notre état social tout roide de quant à soi : *petite mère*, *petit père*, sont des expressions dont le plus sale et le plus délabré des *mougiks* se sert habituellement en parlant à ses seigneurs. La *barine* surtout (la maîtresse) est l'objet des appellations les plus poétiques, les plus tendres. C'est *mon cœur*, *mon âme*, *ma vie*, *mon ramier*, *mon hirondelle*, *ma colombe*.

Sdorowa, *rebiata,* bonne santé, enfants ; tel est le salut ordinaire de l'empereur à son armée, et les soldats répondent en masse : *Sdorowie gelaem*, nous te souhaitons la santé. Le seigneur appelle ses serfs mes frères, *bratsi*, ce qui ne l'empêche pas de leur faire appliquer à l'occasion de vigoureuses et fraternelles corrections.

Il y a cependant quelque chose de remarquable dans cette langue si familière, si sympathique, c'est que le mot *ami* y soit si rarement employé. Quelques écrivains hostiles à la Russie ont été jusqu'à dire que le mot était inconnu en russe : c'est une erreur. Il a un sens tout particulier, et sert surtout aux épanchements les plus intimes de tendresse entre époux.

On raconte, au sujet de ces formules familières, une curieuse anecdote. L'ancêtre d'un des personnages les plus considérables de la Russie d'aujourd'hui, le premier des Orlof, n'était autre chose qu'un strélitz.

Or, comme les souverains fortement trempés, comme les Mahmoud, comme les Méhémet-Ali, Pierre Ier frappait de temps en temps de rudes coups sur ces janissaires de la Russie, sur ces mameluks de Saint-Pétersbourg, les strélitz, cohorte brave, mais gênante.

Un jour, le tsar en fit mettre à mort un bon nombre et, comme il aimait assez à faire ses affaires lui-même, il se promenait, armé d'un sabre, dans la grange où l'exécution avait lieu. Chacun des strélitz condamnés était à genoux, la tête posée sur une poutre, et prêt à recevoir le coup mortel. Le tsar passait et repassait, abattant des têtes comme des épis mûrs. Plusieurs fois, Pierre avait passé sans frapper devant un grand et beau garçon agenouillé comme les autres. Le strélitz impatienté se retourne enfin, et dit :

« *Batiouchka* (petit père), tu m'oublies. »

Le tsar sourit et remit son sabre dans le fourreau. Il fit grâce au beau garçon et l'attacha à sa personne. De ce jour date la fortune des Orlof.

Laissons de côté les personnalités contemporaines : mais il nous sera bien permis, à propos de la Sibérie et d'un des plus grands noms de l'empire, de rappeler l'origine d'un autre nom, que les derniers événements ont mis singulièrement en évidence.

Il y avait, à la cour de Pierre Ier, ce véritable fondateur de la puissance russe, un garçon pâtissier admis à vendre dans l'intérieur du palais impérial. Ce garçon, jeune, d'une jolie figure, spirituel et gai, allait par les différents postes, distribuant ses bons mots et ses petits pâtés aux soldats de garde. Un jour que, je ne sais pour quel méfait, un strélitz lui tirait assez rudement les oreilles, Pierre Ier entendant ses cris, fit cesser les mauvais traitements, appela le jeune drôle, s'amusa de ses reparties, et en fit un de ses pages.

Ce garçon pâtissier se nommait Menchikof.

Quelques années après, grâce à son courage et à son intelligence, il avait pris un tel ascendant sur son maître, que Pierre Ier le constituait régent de l'empire pendant son absence. Bien qu'il ne sût ni lire, ni écrire, l'habile favori fit une fortune immense due surtout à des exactions et à des concussions monstrueuses. Après la mort de Catherine, à laquelle il fut soupçonné d'avoir aidé, il devint tuteur de Pierre II, souverain de douze ans, et il allait faire épouser sa fille à ce fantôme de monarque, quand une conspiration émancipa Pierre II et envoya le favori en Sibérie.

On vit alors ce grand de la terre parcourir douloureusement avec sa famille, la hache sur l'épaule et un sac de viandes salées à la ceinture, le chemin de Tobolsk à Yakousk, cet enfer de glaces sur les bords désolés de la Léna, Yakousk, misérable village formé

de *yourtes*, espèces de huttes creusées à trois pieds au dessous du sol, et qu'éclairent au lieu de vîtres des morceaux de glace mastiqués par le froid.

C'est dans ces contrées, si bien choisies par la vengeance, qu'arrivait l'ancien régent de l'empire, lorsque, dans la misérable cabane d'un Sibérien, il rencontra un officier qui revenait du Kamtschatka. Etrange hasard! cet officier, qui faisait partie de l'expédition de l'illustre explorateur Behring, avait été quelque temps aide de camp de Menchikof. L'exilé reconnut l'officier et l'appela par son nom. — Et qui es-tu, toi qui me connais, demanda celui-ci ? — Ne reconnais-tu donc pas Alexandre ? — Alexandre, quel Alexandre ? demanda l'officier. — Alexandre Menchikof, c'est moi-même. Cet homme est assurément fou, pensa l'officier : c'est quelque pauvre diable à qui l'exil aura ébranlé le cerveau. Mais Menchikof écartant ses longs cheveux et plaçant sa figure près de la fenêtre : « Regarde-moi bien, dit-il, ne reconnais-tu pas ton général ? »

Et l'officier reconnut dans ce pauvre diable le maître tout puissant qu'il croyait encore assis en ce moment sur la première marche du trône impérial.

Dans un coin de la cabane était un enfant qui raccommodait avec des cordes la semelle de ses bottes en lambeaux et, couchées par terre, deux jeunes filles trempaient du pain noir dans une écuelle de bois remplie de lait. L'une de ces jeunes filles avait été fiancée à l'empereur Pierre II. Le jeune homme devait faire souche de favoris, car c'est de lui que descend le ministre actuel de la marine impériale, prince Menchikof.

Quand au père, son expiation fut complète : il mourut à Yakousk,

épuré par l'adversité et il eut le temps de pardonner à ses ennemis, qui vinrent à leur tour partager son exil.

Comme on a beaucoup parlé du *knout* sans savoir au juste ce que c'est, je crois devoir donner quelques détails sur cet ignoble supplice, mais en vous avertissant d'abord, avec mon aimable compagnon de route, le comte Coloschine, que ce supplice a été abrogé par un ukase impérial. Ne voyez donc dans ma description rien que de rétrospectif.

On ôte d'abord au patient ses vêtements les plus indispensables : on lui passe une courroie autour du cou et on lui attache les pieds avec une large lanière contre une pièce de bois qui offre dans le haut une échancrure où s'emboîtent les bras et le cou. La courroie passée autour du cou sert en même temps à lier ensemble les deux bras, un peu au dessus du poignet ; puis, elle va aboutir à un anneau de fer qui est au bas de la pièce de bois et qui correspond à un autre anneau fixé dans le côté opposé, et où sont retenus les pieds de la victime. Dans cette position, celle-ci tend forcément le dos et ne peut plus remuer.

Ces apprêts peu rassurants une fois terminés, on lit à haute voix la sentence, et, pendant la lecture, chacun doit avoir la tête découverte.

Quant au knout, c'est un fouet qui se compose d'un manche en bois, ayant à peu près trente-cinq centimètres de long, très-fort, garni en cuir, et auquel pend une forte lanière de peau de buffle, plus longue que le manche. Armé de cet instrument redoutable, l'exécuteur commence ces ignobles fonctions en se tenant à une certaine distance du patient. Entre chaque coup, il laisse un

intervalle de quelques secondes, et tous les dix ou douze coups on lui change la mèche du fouet que le sang a pu amollir !

Dans les grandes exécutions, le bourreau après avoir délié le patient, lui applique sur le front une machine garnie de pointes de fer, qu'il fait entrer dans la chair en frappant quelques coups de la paume de la main sur le manche de l'instrument. Cela fait, il prend de la poudre à canon et en frotte avec force la partie ainsi marquée ; ensuite, il lui enfonce dans les narines une tenaille tranchante et pointue, et les déchire en deux. Ce raffinement de supplice ne s'appliquait, il est vrai, qu'à des condamnés de la pire espèce : mais combien de fois la passion et l'abus de la force n'ont-ils pas changé en criminels des malheureux innocents.

Souvent, malgré cette terrible exécution, le supplicié n'a pas encore rendu l'âme : on le conduit alors dans un cachot où la gangrène ne tarde pas à l'achever au milieu d'horribles souffrances. Si le *knout* n'est plus appliqué en Russie, la condition des serfs n'en est pas moins souvent misérable, et le comte Coloschine m'en fit un affligeant tableau, tout en ajoutant en bon Russe que S. M. l'empereur Nicolas Ier a mis tous ses soins à émanciper les serfs des particuliers plus malheureux cent fois que les serfs de l'empereur.

Pauvres serfs qui doivent, selon les caprices d'un maître, se plier à tous les métiers, et qui arrivent à n'en bien faire aucun. Celui-ci est tailleur parce que madame l'a voulu : un caprice le fera descendre au rôle de pêcheur, ou monter sur le siége de la voiture qu'occupait naguère un vieux soldat d'origine allemande et qu'on a élevé à la dignité de professeur d'arithmétique du jeune espoir de la maison.

La noblesse des provinces éloignées du centre intellectuel a d'étranges idées sur l'instruction. A quoi cela sert-il? entendez-vous dire à un Russe de pure entraction ; on vit bien sans cela : feu mon père a été *voievode* et est mort sans savoir lire ni écrire. Mais il s'entendait à amasser du bien et à le conserver.

Vous trouverez ces travers très-fidèlement esquissés dans la spirituelle comédie du poëte russe Fonvisin, intitulée *Niedrosl*, c'est-à-dire l'Enfant gâté. Madame Prostakof, mère du jeune Mitrophane, assiste à la leçon d'arithmétique de son fils. Cette madame Prostakof est une sorte de comtesse d'Escarbagnas doublée d'Harpagon.

« Etudie, mon fils, dit-elle à son Benjamin, ou au moins fais semblant pour qu'on croie que tu travailles et que tu trouves à te marier comme un homme. — Allons donc, dit le jeune Mitrophane au vieux Chiffrekine, vite une ardoise, vieux rat de garnison, dicte-moi ce qu'il faut que j'écrive.

Alors s'engage cette scène bouffonne.

« Chiffrekine : Problème : par exemple, vous et moi faisons route ensemble, nous trouvons tous deux....

» Mitrophane : Je pose deux.

» Chiffrekine : Nous trouvons tous deux trois cents roubles. Il s'agit de partager ; voyons, combien reviendra-t-il à chacun?

» Partager ! s'écrie madame Prostakof, partager, qu'est-ce à dire? Vous parlez de partager, vous ! ce vieux fou radotte. Mon enfant, quand tu trouveras de l'argent, ne le partage avec personne, garde tout pour toi. Allons ! décidément ne te casses pas la tête inutilement. A tout prendre, cette sotte science ne sert de rien. Si

l'on n'a pas d'argent, à quoi bon savoir compter? Si on en a, on le compte bien sans M. Chiffrekine. »

J'admirais cependant la facile et souple élocution de mon aimable compagnon de voyage.

Ces Russes ont, en vérité, le don des langues; et ce don est chez eux de tradition. Catherine, la grande impératrice, cette fille du peuple, cette esclave qui ne savait pas lire, parlait avec facilité le russe, l'allemand, le suédois, le polonais, et même un peu le français. Il est vrai que l'éducation impersonnelle d'un enfant russe de distinction aide à ces dons de la nature. On l'élève dans l'imitation de toutes choses; arts, sciences, littérature, tout est d'importation étrangère en Russie. Précepteurs, domestiques, femmes de chambre, nourrices même, sont Allemands, Suisses, Anglais, Italiens, Français. De là le polyglottisme du Russe, talent remarquable sans doute, mais qui enfin ne s'acquiert que trop souvent aux dépens de l'originalité.

Est-ce à dire cependant, comme le pensait le comte Coloschine, et je ne le blâme pas de son patriotisme, que la Russie soit appelée à régénérer et à dominer le monde entier? La Russie a-t-elle un avenir d'intelligence propre, de civilisation personnelle? Est-elle appelée à avoir son tour dans le grand mouvement de régénération de l'humanité, à tenir à son heure la torche de la vie dans cette grande course vers le progrès? Franchement, on en peut douter. Et cependant, un jour, c'était il est vrai à l'aurore de la puissance moscovite, un tsar a osé aspirer à cette gloire spéciale.

Un numéro fort curieux du *Journal de Paris* (26 janvier 1786), contient en entier le discours que Pierre le Grand prononça au sé-

nat lorsqu'il devint vice-amiral. J'en extrais le passage suivant :

« L'histoire nous fait voir toutes les sciences et tous les arts établis autrefois dans la Grèce, chassés par des révolutions fatales, transportés en Italie, se répandre ensuite par toute l'Europe; mais l'ignorance de mes ancêtres les empêcha de pénétrer vers nos climats plus avant qu'en Pologne. Les Polonais eux-mêmes furent enveloppés autrefois dans les ténèbres où nous avons vécu jusqu'à présent; les soins infatigables de ceux qui les gouvernaient parvinrent à leur ouvrir les yeux, et ils s'approprièrent ces institutions qui faisaient honneur à la Grèce.

» *C'est à présent notre tour.* L'époque de notre gloire et de notre bonheur est arrivée, si vous voulez seconder mes intentions et vous livrer aux sciences et aux arts.

» Je ne puis mieux comparer leur transmigration qu'à la circulation de sang dans le corps humain, et *je crois lire dans l'avenir* que, dans un temps ou dans un autre, *les connaissances abandonneront* l'Angleterre, la France et l'Allemagne, pour venir habiter parmi nous pendant quelques siècles, et peut-être de là *retourner dans la Grèce, leur berceau.* »

C'était là, n'est-ce pas, commenter avec quelque fierté le vers connu de Voltaire :

C'est du Nord aujourd'hui, que nous vient la lumière.

Ne rions pas, toutefois, de ces illusions, de ces prétentions plus ou moins sérieuses. Il y a toujours quelque chose d'honorable dans ces prétentions au partage de la civilisation générale. C'est déjà quelque chose que le barbare se reconnaisse barbare et aspire à la

lumière. Seulement, on ne décrète pas un mouvement scientifique, artistique et littéraire, et cela ne se crée pas comme une armée ou comme une marine. Un siècle et demi s'est écoulé depuis la prophétie du tsar Pierre, et la Russie est toujours tributaire de la civilisation européenne. Comme les plantes, les lettres et les beaux-arts viennent mal et s'étiolent en serre-chaude.

Mais il y a ici quelque chose de remarquable, cet instinct de Pierre qui lui dit que le soleil doit mûrir cette civilisation qu'il a semée, ce besoin d'échapper aux glaces du soixantième degré de latitude nord et d'étendre son empire vers les régions de la vie véritable. Une Russie grecque, ou si vous l'aimez mieux une Grèce russe, voilà le problème à réaliser. Il est tout entier dans le petit discours du tsar Pierre le Grand, comme dans les complications récentes de la question d'Orient.

La Russie aspire au soleil par un besoin d'expansion naturelle, comme ces hordes barbares que conduisait Attila.

Ce qu'il y a de vrai à dire, c'est qu'au point de vue de l'industrie, du commerce, la Russie n'a rien à apprendre de personne, et il ne lui manque que la liberté pour déployer ses admirables instincts.

Une chose qu'on ne sait pas assez, c'est combien le Russe est industrieux, négociant dans l'âme. L'Américain recherche surtout dans le travail un but pour son activité inquiète; l'Anglais y voit un moyen de s'élever et de se reposer un jour; le Grec, une occasion de tromper et de déployer les subtiles ressources de son esprit délié. Le Russe est âpre au gain, il est heureux de trafiquer. Le plus petit *mougik* ou paysan aspire à devenir un *meschinine*, un trafiqueur de quoique ce soit.

Il y a peut-être à ce désir une raison sociale. Par le trafic, le *mougik* entre dans une des trois classes de marchands : il s'élève. Qui sait, de corporation en corporation, de *guilde* en *guilde*, il arrivera peut-être un jour à payer la plus grosse taxe, et il aura l'honorable privilége de posséder quatre chevaux.

Il est fâcheux d'avoir à ajouter que cet esprit de trafic est trop souvent aidé de l'esprit de ruse. De là à la mauvaise foi, il n'y a qu'un pas. Dans l'armée, les soldats, les bas-officiers, les officiers supérieurs, tout trafique et brocante. Et je vous laisse à penser les concussions.

Voici, mais je ne la garantis pas, une anecdote significative. Un colonel avait tellement réduit les rations de ses soldats, que ceux-ci maigrissaient à vue d'œil. Vient une inspection inattendue. Il faut donner un peu de mine à tous ces gaillards-là, que faire ? Ordre de serrer outre mesure la boucle du col des soldats, en sorte que le sang leur monte suffisamment à la tête pour remplacer les couleurs disparues.

Je reviens à mes Sibériens. Si vous voulez avoir une idée du luxe qui régne dans les villes plus reculées de ce pays vers le nord, suivez à Bérézof, chef-lieu d'un district du gouvernement de Tobolsk, ville de deux cents maisons en bois, une voyageuse de par la volonté du tsar Nicolas, madame Falinska, dont mon aimable voyageur me traduisit les *souvenirs*.

Sous cette latitude hyperboréenne et si loin du monde civilisé, madame Falinska trouva un hôtel spacieux, commode, plus richement meublé que ne le sont la plupart de nos hôtels parisiens.

« De superbes appartements et de grandes chambres commandaient

de front, par une rangée de fenêtres, une très-belle vue sur des nappes d'eau bornées à l'horizon par de magnifiques forêts. Les vitraux étaient remarquablement beaux. Les glaces, d'une grande dimension et d'une seule pièce, étaient pures, sans une seule tache. En dedans de nos fenêtres étaient rangés de très-beaux vases de fleurs variées, des plantes vigoureuses qu'on ne s'attend pas à voir dans cette région désolé. Les meubles sont en acajou et de bon goût. Des tableaux de prix, des cristaux de Bohême, des vases de la Chine ou du Japon, de la vaisselle d'argent, témoignaient assez de la richesse du propriétaire et de son amour pour les produits recherchés de l'Europe et de l'Asie. »

Cette prospérité, ce luxe, vous les retrouvez dans les campagnes où fermiers et bourgeois rivalisent dans la décoration rustique de leurs propriétés. Il n'est pas rare de voir une famille promenée dans



des chars élégants, traînés par des petits bœufs du pays, et goûtant

dans des parcs grandioses dessinés par la nature, la courte villégiature de ces climats.

Mais n'allez pas croire que l'or ait créé ces merveilles ; ici encore la prospérité est fille du travail. « Le commerce, dit madame Falinska, est ici l'occupation de tous. Le capital employé est très-minime relativement aux nombreuses chances de bénéfices. La Providence a donné à ce peuple deux sources abondantes de richesses, le poisson et les peaux d'animaux sauvages. Ces articles, amassés en quantités considérables, sont transportés annuellement aux foires d'Irbet ou de Macariew. Avec l'argent qu'ils en retirent, les Bérézoviens achètent les provisions, tous les objets de consommation dont ils auront besoin pendant la prochaine année. Le surplus de la recette, souvent fort important, devenu presque inutile, est employé à acheter ces meubles, ces belles étoffes, ces riches objets de luxe, ce confortable splendide dont leurs maisons sont pleines et qu'ils ne doivent qu'au commerce. Et même je puis dire que la facilité avec laquelle ils se procurent ces richesses dispense les parents de toute crainte de l'avenir pour leurs enfants. Les filles, sans être richement dotées, sont à peu près assurées de se marier. Les jeunes époux ne se préoccupent nullement du manque du nécessaire ; pour l'avoir toujours, ils n'ont qu'à se livrer modérément au commerce. »

Je voulais vous donner cette dernière preuve de ma théorie favorite, afin de vous répéter encore en terminant : la richesse véritable, ce n'est pas l'or, c'est le travail.



CONCLUSION

L'isthme de Suez, chemins de fer et caravanes, les grandes routes de l'Orient. — L'or, la houille et le fer. — La richesse véritable de l'humanité.

Et cependant le petit steamer battait vaillamment de ses aubes rapides les flots *bleus* de la mer Rouge. Il emportait vers l'isthme de Suez son étrange cargaison d'hommes et, comme l'antique Babel, il rassemblait dans ses flancs étroits toutes les races et tous les langages. Et moi je suivais, pensif, le sillage de ce petit vaisseau, et je réfléchissais aux mille idées qui s'étaient matérialisées à mes yeux pendant cette longue route à travers les deux hémisphères.

Appuyé près de moi sur un bordage, un flegmatique Anglais, rasé de frais, ganté de blanc, souliers vernis, tenue irréprochable de gentleman ou de riche esquire, braquait une magnifique longue-vue sur les côtes jaunâtres de l'Égypte

Déjà le comte de Coloschine m'avait, comme on dit dans *Regent-*

Street, *introduit* auprès de ce digne insulaire. C'était un élève de M. Stephenson, un ami de notre Brunnel, en un mot, un ingénieur distingué, dont le voyage se rattachait aux projets de chemin de fer que le gouvernement britannique cherche à établir en Égypte. Nous causâmes de ces projets gigantesques, dont le dernier mot est toujours un triomphe nouveau pour la civilisation, une façon nouvelle de rapprocher l'homme de l'homme.

La grande question qui s'agite dans la Méditerranée, depuis la transformation des moyens de communication, c'est celle du rétablissement de la ligne commerciale entre l'Europe et l'Inde. C'est là la véritable question d'Orient.

De l'Inde à l'Europe, il y a quatre routes différentes. La première, par le cap de Bonne-Espérance : celle-là est à peu près la seule suivie à cette heure par le mouvement européen ; et cependant elle est condamnée par l'invention de la vapeur, et elle sera désertée, le jour où l'homme en aura tracé une plus courte.

La seconde, par l'Indus, l'Oxus, la mer Caspienne et la mer Noire. Celle-là est trop à l'est et, non-seulement elle est trop excentrique, mais encore elle offre de trop grands intervalles de terre. C'est la ligne du commerce de Constantinople et de la Russie.

La troisième par le golfe Persique, le Tigre, l'Euphrate et l'Oronte. Celle-là ne sert guère qu'à l'Asie-Mineure, à la Perse et à la Syrie. Les Anglais avaient projeté de ce côté un canal de jonction entre l'Oronte et l'Euphrate, mais ils ont dû renoncer à l'établissement d'une ligne à vapeur dans cette direction.

Reste la quatrième route, la route de l'avenir. Vous comprenez que c'est celle de l'isthme de Suez et de la mer Rouge. Si la route

du passé, celle du cap de Bonne-Espérance, est la plus fréquentée, la route de l'avenir est à peu près déserte. Elle ne sert guère encore qu'au transport de la malle anglaise. Mais tout nous dit que la ligne de Suez reverra ses beaux jours de l'antiquité et du moyen-âge.

Le magicien qui transformera cette partie du monde d'un coup de sa baguette, ce sera la vapeur.

Et maintenant je suppose que, comme moi, vous vous inquiétez peu de savoir si la vapeur courra sur un canal ou sur un chemin de fer. Que l'on recreuse le canal de *Faraounieh*, qui traverse le Delta et le canal de Rhamanieh qui conduit à Alexandrie ; qu'on élargisse le canal actuel du Caire, *el Kalidj*, et qu'on ouvre une communication avec les lacs amers, ou bien qu'on jette une paire de rails sur les dunes (*El Dama*), du Caire à Suez, la jonction des deux mers n'en sera pas moins accomplie.



Ainsi, me disait M. Mackensie, mon flegmatique perceur d'is-

thmes, à cette même place, dans ces mêmes déserts de sable et de feu où la civilisation et le commerce n'étaient autrefois représentés que par les caravanes, toujours menacées, la vapeur transportera les hommes et les choses, sans s'inquiéter des éléments ou des hommes, des sables qui dévorèrent l'armée de Cambyse ou des Parthes-Bédouins qui, de temps immémorial, harcèlent les caravanes et les suivent à la piste, comme le chacal et la hyène suivent les armées.

Et tout cela, je vous prie, qui l'aura fait? cette transformation incroyable des conditions de l'humanité, qui l'aura opérée? Est-ce l'or? Non, sans doute, mais le fer et la houille. Voilà les vrais instruments de la puissance humaine; c'est avec eux, me disait M. Mackensie, qui se livre agréablement au calembourg sérieux, c'est avec eux que nous faisons de la puissance (*power*).

La houille et le fer, ces deux éléments véritables de la richesse moderne, sont en quelque sorte deux produits jumeaux. Ils ont fait à peu près ensemble leur apparition, non pas sur la scène du monde, car le fer est venu comme la civilisation elle-même, mais sur la scène de l'industrie civilisatrice. D'autres rapports les unissent étroitement; leur importance est la même, ils marchent de pair et subissent des vicissitudes identiques. Si l'un baisse de prix, il en est de même pour l'autre.

Or, la nation qui saura se procurer le plus de ces deux produits, et qui saura le mieux les exploiter, sera certainement la plus riche et la plus puissante. Et qu'est-ce, je vous prie, que l'Angleterre, sinon une île de houille et de fer. Notre royaume-uni, disait avec orgueil M. Mackensie, compte, sur une superficie de 1 million

600,000 hectares, environ 3,200 mines de houille, dont l'exploitation occupe et nourrit, soit sur le sol, soit dans ses entrailles, un peu plus de 30,000 ouvriers, hommes, femmes et enfants, et emploie un capital d'un milliard de francs.

Voilà des chiffres, Messieurs.

Que répondre, en effet? Ni M. Coloschine ni moi n'avions envie de les discuter. Mais j'avais bien quelques observations à faire et je les fis. Je vous les donne pour ce qu'elles valent. Il est bon, il est beau de doubler la puissance humaine, de l'imposer à la nature domptée, d'accumuler les efforts pour augmenter le bien-être et la richesse de l'homme. Mais, trop souvent, à cette richesse de l'homme correspond une misère inouïe des individus. Voyez, par exemple, disions-nous, M. Coloschine et moi à M. Mackensie, voyez vos enquêtes parlementaires, vos écoles de haillons (*ragged schools*), vos palais de gin, votre White-chapel et ses honteux mystères; descendez, et vous l'avez fait sans doute, dans ces enfers souterrains, où brille la houille arrachée aux entrailles de la terre, et où de malheureuses femmes, criminelles par misère, empoisonnent lentement leurs enfants avec du laudanum pour les faire dormir et les empêcher d'interrompre leur triste labeur! Voilà à quel prix vous achetez cette richesse matérielle : voilà à quel prix vous faites du *power*.

C'est que le dernier mot de la puissance humaine, de la richesse humaine, n'est ni dans l'or, ni dans la houille, ni dans le fer, ni dans les développements incessants du bien-être matériel. Il est dans la civilisation morale et religieuse, il est dans l'accomplissement du devoir et dans le progrès de l'intelligence et du cœur des

nations. Toute civilisation qui ne me montrera pas l'homme meilleur, mais qui se contentera de me le montrer plus riche, sera, à mes yeux, une civilisation incomplète, menteuse, une décadence véritable.

Concluez donc avec moi, cher lecteur, que l'accroissement providentiel de nos richesses n'est pas autre chose qu'une épreuve des nations modernes et un avertissement d'en haut. Je serai heureux si j'ai pu rapporter cette vérité salutaire de mon voyage aux pays aurifères.

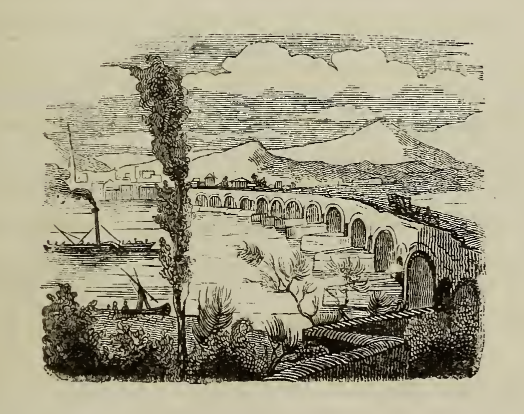


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CHAPITRE HUITIÈME.

CHAPITRE NEUVIÈME.

CHAPITRE DIXIÈME.

CHAPITRE ONZIÈME.

CHAPITRE DOUZIÈME.

CONCLUSION.

FIN DE LA TABLE.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.



